GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: ZEN Leibn. Marg. 18:1;Leibn. Marg. 18:1, [1] - -

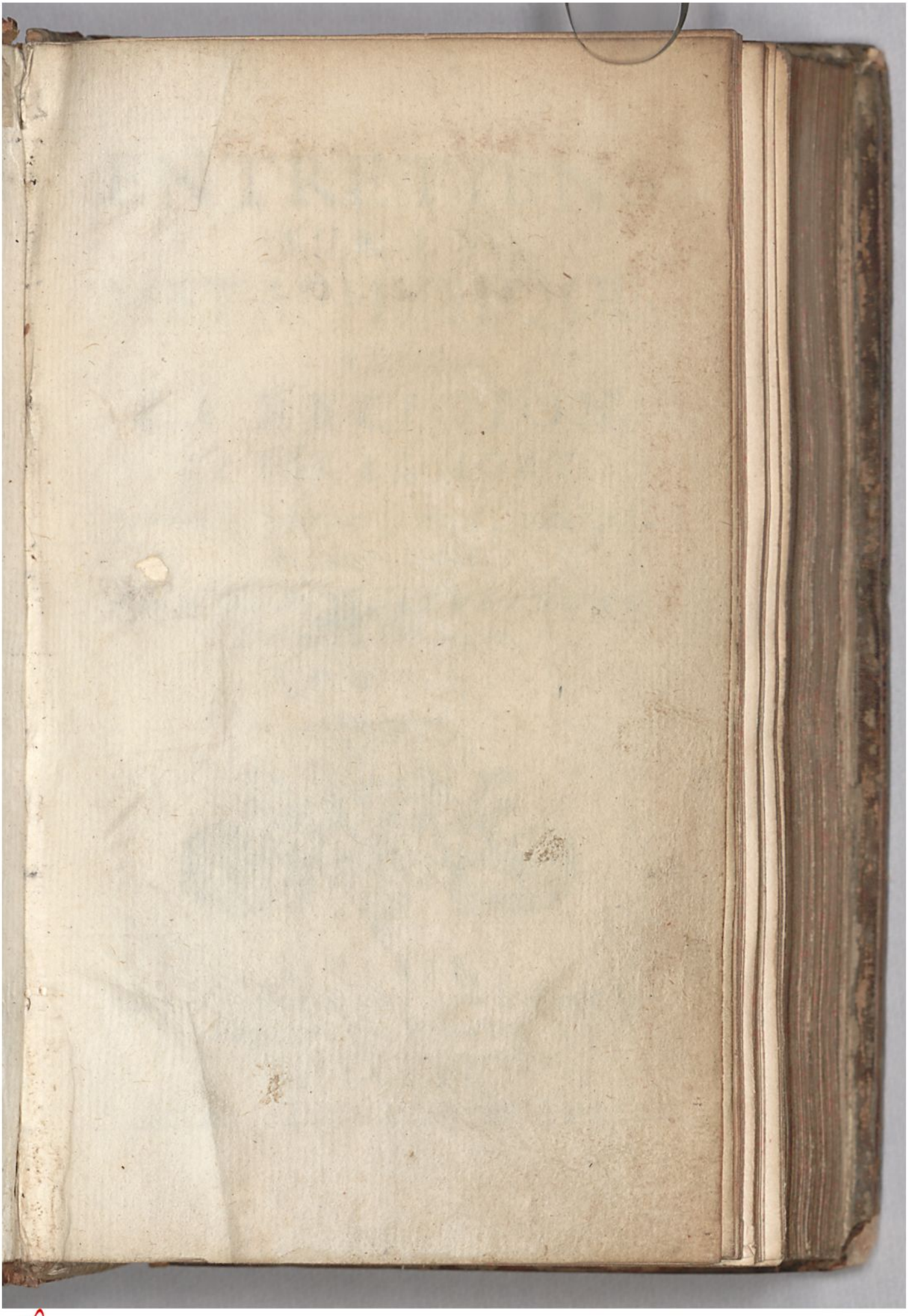
Leibn. marg. 18 : 1

[Ms. 308 c.]

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: ZEN Leibn. Marg. 18:1;Leibn. Marg. 18:1, [2] - -

PUBLIC DOMAIN



GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: ZEN Leibn. Marg. 18:1;Leibn. Marg. 18:1, [3] - -

PUBLIC DOMAIN

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: ZEN Leibn. Marg. 18:1;Leibn. Marg. 18:1, [4] - -

PUBLIC DOMAIN

ENTRETIENS
SUR LA
METAPHYSIQUE,
SUR
LA RELIGION,
ET SUR LA MORT.

Nouvelle Edition, revuë, corrigée, & augmentée.

Par le R. P. MALEBRANCHE,
Prêtre de l'Oratoire.

TOME I.

A PARIS,
Chez MICHEL DAVID, ſur le Quay des Auguſtins, à la Providence.

M. DCCXI.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: ZEN Leibn. Marg. 18:1;Leibn. Marg. 18:1, [5] - -
PUBLIC DOMAIN

BIBLIOTHECA
REGIA
HANNOVERANA

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: ZEN Leibn. Marg. 18:1;Leibn. Marg. 18:1, [6] - -

PUBLIC DOMAIN

PREFACE.

ON a déja vû pluſieurs Editions de cet Ouvrage ; mais outre que celle-ci eſt la plus exacte, l'on y a ajoûté trois Entretiens ſur la mort & l'éternité qui la ſuit. Ce ſujet eſt pour nous de la derniere conſequence, s'il eſt vrai que nous ſerons éternellement ; s'il eſt vrai que maintenant nôtre ame eſt en épreuve dans nôtre corps, & que le jour viendra où Dieu rendra à chacun ſelon ſes œuvres. Le tems comparé à l'éternité, n'eſt qu'un inſtant. Tous les biens de la vie preſente, richeſſes, honneurs, plaiſirs ; joignez-y une ſanté parfaite, & que rien ne manque de ce que met Ariſtote dans la définition du ſouverain bonheur : cet aſſemblage eſt imaginaire,

mais fût-il tres-réel, tout ce qui paſſe approche ſi fort du neant, quand on le compare avec l'éternité bienheureuſe que nous eſperons, qu'il n'eſt pas poſſible que l'homme ſoit content de ſa conduite, lorſqu'il donne toute ſon application & tous ſes ſoins pour obtenir ſi peu de choſe. Nous voulons tous invinciblement être heureux; je dis ſolidement heureux, éternellement heureux. Mais la mort eſt inévitable. Elle rompt tous nos deſſeins. Elle doit donc changer auſſi toutes nos vûës. Elle doit nous forcer de chercher des biens qu'elle ne puiſſe nous enlever.

Il eſt bien juſte que la mort nous traverſe dans nos deſſeins: car ils ſont bizarres & mal reglez quand nous ne ſuivons pas ſes avis. Bien loin qu'elle s'oppoſe à nôtre veritable bonheur,

c'eſt elle qui nous y conduit. La penſée de la mort ne nous fait mépriſer que ce qui eſt mépriſable. Elle leve le voile & les apparences trompeuſes des biens ſenſibles : mais elle laiſſe aux vrais biens toute leur realité, & tout leur prix ; & elle nous les approche de ſi prés, ces vrais biens, elle nous les fait conſiderer ſi attentivement, que tout le reſte diſparoît. C'eſt même cet effet ordinaire de la penſée de la mort qui la rend deſagreable ; de ſorte que bien des gens voudroient n'y penſer jamais.

Le ſage en tout tems veut être détrompé. Mais l'homme charnel & inſenſé ſe plaît dans l'illuſion. S'il dort d'un ſommeil doux & agreable ; s'il n'a que de plaiſans ſonges, la mort qui le délivre de ſon aſſoupiſſement, eſt une importune. Il faut que la douceur de ſon ſommeil ſoit

troublée par quelque fantôme terrible, afin qu'il ſe réveille avec plaiſir. Cependant ce tems que nous paſſons dans l'aſſoupiſſement, nous eſt donné pour nous faire un établiſſement éternel. L'alternative des récompenſes & des peines futures eſt inévitable. Nous ſommes immortels: & ce neant prétendu qui ſuccede aux derniers momens, eſt de toutes les chimeres la plus extravagante & la plus folle. Ce n'eſt pas ici le * lieu de le prouver. Le doute ſeul me ſuffit; car le doute le plus leger touchant l'éternité de nôtre être, ſuffit à tout homme raiſonnable pour ſuſpendre la plûpart de ſes deſſeins, juſqu'à ce qu'il ait bien reconnu ce qui en eſt. Quelque deſagreable que paroiſſe l'examen de cette importante queſtion, celui qui la neglige eſt un inſenſé, du moins

* I Entret. ſur la Mort.

s'il regle ſa conduite indépendamment du futur. Mais celui qui s'y applique & qui s'y trompe eſt bien malheureux ; je pourrois dire auſſi, bien ſtupide & bien aveugle : mais ſa ſtupidité n'eſt pas ſi viſible, ſi inexcuſable que celle que je croi commune à une infinité de gens. Car combien y en a-t-il qui doutent de l'immortalité de l'ame, ou qui même en ſont convaincus, qui cependant font choix d'un état de vie ſans penſer à ce qui la ſuit ? Entre leurs differens motifs, l'éternité n'y entre point, ou on la conte pour rien. Quelle étrange ſtupidité ! Et comment l'accorder avec nôtre amour propre, avec cette impreſſion invincible que nous avons pour la felicité ?

Ce qui nous touche, ce qui nous frappe actuellement, c'eſt-là ce qui nous ébranle : c'eſt-là

ce qui détermine naturellement nos mouvemens. Les enfans content pour rien les objets éloignez, quelque grands qu'ils ſoient en eux-mêmes : ils ne s'intereſſent point dans le cours des aſtres. Si une épine les pique, ſi un inſecte les mord ; les voilà plus allarmez que ſi toute la nature s'alloit renverſer. Tel eſt le jugement des ſens, lorſque la raiſon n'y a point de part, lorſqu'elle eſt foible, cette raiſon, & aſſujettie aux impreſſions du corps. Mais à meſure qu'elle ſe fortifie, l'eſprit s'étend. Du préſent il paſſe au futur ; & de ce qui l'environne, il pouſſe juſques dans les objets les plus éloignez. Par la comparaiſon qu'il fait des choſes entr'elles & avec lui, il devient de plus en plus ſuſceptible de crainte & d'eſperance. Le futur & l'éloigné l'ébranlent, auſſi-bien que le pré-

ſent. De ſorte qu'enfin on ne craint point de ſouffrir actuellement des douleurs tres-vives, d'eſſuïer mille & mille fatigues pour ſe mettre en repos ſur la fin de ſes jours. Mais toutes les vûës qu'ont les hommes pour leur felicité, ſe bornent d'ordinaire à la vie préſente: ils ne s'arrêtent qu'au ſenſible. S'ils ſe fatiguent à trente ans pour ſe repoſer dans leur vieilleſſe, c'eſt qu'ils voïent ſouvent des vieillards, & qu'ils ſont jeunes. Ce ſentiment les frappe & les perſuade qu'un jour ils ſeront comme eux. Mais ce ſont des enfans par rapport aux vrais biens. L'éternité leur paroît comme ces eſpaces imaginaires, qu'on croit au deſſus des Cieux. Ils n'y trouvent rien de ſolide, rien qui les touche; rien par conſequent qu'ils veulent préferer au préſent dont ils jouïſſent avec plai-

ſir. Voila pourquoi l'éternité n'entre point en conte parmi les motifs de nos déterminations. Eternité cependant qui ſeule peut empêcher toutes nos fauſſes démarches, & regler nos pas pour arriver ſurement à la felicité que nous deſirons.

Je tâche dans quelques-uns de ces Entretiens de bien convaincre Ariſte, l'un des interlocuteurs, que les objets ſenſibles ont bien moins de réalité qu'on ne s'imagine, & qu'ils n'ont ſur nous aucune action : Que toutes les ſenſations que nous en avons viennent uniquement de l'efficace des idées divines ; que l'ame n'eſt directement, immediatement unie qu'à Dieu, qu'à la ſouveraine Raiſon, en qui ſe trouve, dit S. Auguſtin, la puiſſance qui nous donne l'être, la lumiere qui nous éclaire, & la régle immuable de nôtre con-

De Civit. Dei. l. 8. c. 4.

duite : *Cauſa ſubſiſtendi, ratio intelligendi, & ordo vivendi.* En un mot, je tâche de délivrer l'eſprit des préjugez des ſens & de l'imagination. Et dans les trois derniers je joins aux principes de la Philoſophie naturelle ceux de la Religion, pour guérir le même Ariſte de la crainte de la mort. Je tâche de diminuer en lui cette horreur que nous en avons naturellement, afin qu'il y penſe plus ſérieuſement qu'il n'avoit fait, qu'il ſe familiariſe pour ainſi dire avec elle, qu'il prenne volontiers ſes avis, & qu'il ſuive les chemins qui conduiſent à la felicité que nous eſperons par JESUS-CHRIST. *Si enim homo ita creatus eſt, ut per id quod in eo præcellit, attingat illud quod cuncta præcellit, id eſt unum verum optimum Deum, ſine quo nulla creatura ſubſiſtit, nulla doctrina inſtruit, nullus uſus*

expedit : ipſe quæratur ubi nobis ſecura ſunt omnia ; ipſe cernatur, ubi nobis certa ſunt omnia ; ipſe diligatur, ubi nobis recta ſunt omnia. Auguſt. de Civit. Dei. l. 8. c. 4.

Je n'explique point ici le détail de ces Entretiens ; la Table des Chapitres ſuffit pour le reconnoître, & je ne croi pas non plus devoir rendre raiſon du choix des Matiéres que j'ai traitées. Il me ſemble que ce choix eſt à la liberté des Auteurs. Cependant j'ai été obligé d'en uſer comme j'ai fait. Preſque toutes les veritez que j'expoſe, & que je défens, ſont celles qu'on m'a conteſtées. Je n'en dis pas davantage. Mais comme je ſoûtiens dans cet Ouvrage ce paradoxe qui revolte l'eſprit, ou plutôt l'imagination de bien des gens : *Que c'eſt en Dieu que nous voïons toutes choſes :* je croi le

devoir prouver encore une fois par l'autorité de S. Auguſtin, quoique je l'aïe déja fait ailleurs. *Un ſi grand nom tiendra peut-être les eſprits en reſpect, & les diſpoſera à examiner ſans prévention une verité de la derniere conſequence, & que je croi avoir évidemment démontrée.

*Rép. au Livre des vraïes & fauſſes idées. C. 7. & 21.

Divers paſſages de Saint Auguſtin touchant les idées, & Reflexions ſur ces paſſages.

SAint Auguſtin Liv. des 83. Queſtions, queſt. 46. parle ainſi des idées. IDEAS *Plato primus appellaſſe perhibetur: non tamen ſi hoc nomen antequam ipſe inſtitueret, non erat, ideò vel res ipſæ non erant, quas ideas vocavit, vel à nullo erant intellectæ.*

Nam non est verisimile, sapientes aut nullos fuisse ante Platonem; aut istas, quas Plato ideas vocat, quæcumque res sint, non intellexisse. Si quidem in eis tanta vis constituitur, ut nisi his intellectis sapiens esse nemo possit..... Sed rem videamus quæ maximè consideranda est atque noscenda..... Sunt ideæ principales formæ quædam vel rationes rerum stabiles atque incommutabiles, quæ ipsæ formatæ non sunt, ac per hoc æternæ ac semper eodem modo se se habentes quæ in divina intelligentia continentur. Et cùm ipsæ neque oriantur neque intereant, secundùm eas tamen formari dicitur omne quod oriri vel interire potest.... Quod si rectè dici vel credi non potest Deum irrationabiliter omnia condidisse, restat ut omnia ratione sint condita. Nec eadem ratione homo qua equus: hoc enim absurdum est existimare. Singula igitur

propriis ſunt creata rationibus. Has autem rationes ubi arbitrandum eſt eſſe, niſi in ipſa mente Creatoris? Non enim extra ſe quidquam poſitum intuebatur, ut ſecundùm id conſtitueret quod conſtituebat: Nam hoc opinari ſacrilegum eſt. Quod ſi hæ rerum omnium creandarum creatarumve rationes in divina mente continentur, neque in divina mente quidquam niſi æternum atque incommutabile poteſt eſſe; atque has rationes principales appellat Plato: Non ſolum ſunt ideæ, ſed ipſæ veræ ſunt quia æternæ ſunt, & ejuſmodi atque incommutabiles manent; quarum participatione fit, ut ſit quidquid eſt, quoquo modo eſt.

Il eſt clair que S. Auguſtin a crû 1°. que la queſtion des idées étoit de la derniere conſequence. *Maximè conſideranda atque noſcenda.* Il n'y a point en effet

de ſentiment de Philoſophie qu'il ait eu plus à cœur, & dont il ait tiré plus de conſequences avantageuſes à la Religion, que de celui qu'il a eu ſur leur nature. Auſſi n'y a-t-il point de principe plus fecond ; on le verra bien dans la ſuite de cet Ouvrage. Les Idées, dit-il, ont tant de force, que ſans elles on ne peut être ſage : *In eis tanta vis conſtituitur, ut niſi his intellectis ſapiens eſſe nemo poſſit.*

2°. Selon ce ſaint Docteur, les idées ſont éternelles & immuables: *Æternæ & ſemper eodem modo ſeſe habentes.*

3°. Elles ſont les exemplaires, ou les archetypes des creatures : *Sunt ideæ principales formæ quædam, vel rationes rerum ſtabiles atque incommutabiles, &c. Ideæ & rationes* dans ſaint Auguſtin, ſont ſynonimes. Cela eſt clair

clair par ce paſſage ſeul. Et on n'en doutera pas, ſi on lit entierement cette queſt. 46. Quand ſaint Auguſtin dit, *Omnia ratione ſunt condita; nec eadem ratione homo qua equus*; il veut dire que toutes les creatures ont leurs idées ou leurs archetypes.

4°. Les idées ſont en Dieu. Car c'eſt une impieté de croire qu'en creant le monde, il regardât hors de lui-même le modéle ſur lequel il l'a formé. *In ipſa mente Creatoris. Non enim extra ſe quidquam intuebatur, &c.* Et ſi Platon n'avoit point cru que les idées étoient ſeparées de l'eſſence Divine, comme on l'en * accuſe, ſaint Auguſtin en cela ſeroit Platonicien. Au reſte la multiplicité infinie des idées qui ſont en Dieu, n'eſt nullement contraire à la ſimplicité de ſon eſſence. CÆTERUM

* Ariſtot. Meta. h. E. 3.

Sap. 7: 22. *dictus est in Scripturis sanctis Spiritus sapientiæ multiplex, eo quod multa in se habeat: sed quæ habet, hæc & est, & ea omnia unus est. Neque enim multæ, sed una sapientia est, in qua sunt immensi quidam atque infiniti thesauri rerum intelligibilium, in quibus sunt omnes invisibiles atque incommutabiles rationes rerum, etiam visibilium & mutabilium, quæ per ipsum factæ sunt.* De Civit. Dei. l. 11. c. 10.

Tout cela s'accorde avec ce que dit saint Thomas, 1. p. quest. 15. art. 2. DEUS *essentiam suam perfectè cognoscit. Unde cognoscit eam secundùm omnem modum, quo cognoscibilis est. Potest autem cognosci non solùm secundùm quod in se est, sed secundùm quod est participabilis, secundùm aliquem modum similitudinis, à creaturis. Unaquæque autem creatura habet propriam speciem,*

ſecundùm quod aliquo modo participat divinæ eſſentiæ ſimilitudinem. Sic igitur in quantum Deus cognoſcit ſuam eſſentiam ut ſic imitabilem à tali creatura, cognoſcit eam ut propriam rationem & ideam hujus creaturæ, & ſimiliter de aliis. Et ſic patet quod Deus intelligit plures rationes proprias plurium rerum, quæ ſunt plures ideæ. Et dans la queſt. préced. art. 6. CUM *eſſentia Dei habeat in ſe quidquid perfectionis habet eſſentia cujuſcumque rei alterius, & adhuc amplius: Deus in ſe ipſo poteſt omnia propriâ cognitione cognoſcere: propria enim natura uniuſcujuſque conſiſtit ſecundùm quod per aliquem modum naturam divinam participat.*

On voit par ce paſſage de ſaint Thomas, que les idées divines ne ſont que l'eſſence divine, entant que les creatures

peuvent l'imiter, ou y participer; & que ces deux mots *ideæ* & *rationes* ſont ſynonimes : *Deus intelligit plures rationes proprias plurium rerum quæ ſunt plures ideæ.* Preſque tous les Theologiens conviennent de ce que diſent ces paſſages. Mais voici ce qui révolte l'imagination de bien des gens.

DE UNIVERSIS *quæ intelligimus non loquentem qui perſonat foris, ſed intus ipſi menti præſidentem conſulimus veritatem, verbis fortaſſe ut conſulamus admoniti. Ille autem qui conſulitur, docet* QUI IN INTERIORE HOMINE HABITARE DICTUS EST CHRISTUS, ID EST IMMUTABILIS DEI VIRTUS, ATQUE SEMPITERNA SAPIENTIA: *quam quidem omnis anima rationalis conſulit, ſed tantùm cuique panditur, quantùm capere propter*

propriam ſive malam, ſive bonam voluntatem poteſt. Et ſi quando fallitur, non fit vitio conſultæ veritatis, ut neque hujus quæ foris eſt, lucis vitium eſt, quod corporei oculi ſæpe falluntur. S. Auguſt. de Magiſtro c. 11. Et plus bas, ch. 13. QUIS *tam ſtultè curioſus eſt qui filium ſuum mittat in ſcholam, ut quid magiſter cogitet diſcat? At* ISTAS OMNES DISCIPLINAS *quas ſe docere profitentur, ipſiuſque virtutis atque ſapientiæ, cum verbis explicaverint, tum illi qui diſcipuli vocantur, utrum vera dicta ſint, apud ſemetipſos conſiderant, interiorem illam veritatem pro viribus intuentes.* TUNC ERGO DISCUNT: *& cum vera dicta eſſe intus invenerint laudant, neſcientes non ſe doctores potius laudare quam doctos, ſi tamen & illi quod loquuntur ſciunt. Falluntur autem homines, ut eos qui non*

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: ZEN Leibn. Marg. 18:1;Leibn. Marg. 18:1, [25] - -
PUBLIC DOMAIN

ſunt, magiſtros vocent. Quia plerumque inter tempus locutionis & tempus cognitionis nulla mora interponitur; & quoniam poſt admonitionem ſermocinantis citò intus diſcunt, foris ſe ab eo, qui admonuit, didiciſſe arbitrantur.

Il eſt donc clair que les hommes que nous appellons nos *maîtres*, ne ſont en effet que des *moniteurs*; que s'ils comprennent ce qu'ils nous diſent, en cela ils ſont *doctes*, mais ils ne ſont pas veritablement nos *docteurs*; qu'enfin nous n'avons point d'autre *maître* dans les ſciences, Philoſophie, Mathematique, qu'on en raille tant qu'on voudra, que la *Sageſſe éternelle qui habite en nous*, & que tous les eſprits conſultent par leur attention. *At omnes iſtas diſciplinas quas ſe docere profitentur*, & le reſte. C'eſt-là le deſſein du livre *de Magiſtro*. Ut

JAM *non crederemus tantum*, dit ſaint Auguſtin, *ſed etiam intelligere inciperemus, quàm verè ſcriptum ſit autoritate divinâ, ne nobis quemquam* MAGISTRUM *dicamus in terris, quod unus omnium Magiſter in cælis ſit*, ch. dernier. Et dans ſes Retractations l. 1. ch. 12. SCRIPSI *librum, cujus eſt titulus de Magiſtro, in quo diſputatur, & quæritur, &* INVENITUR (remarquez ce mot *& invenitur*) *Magiſtrum non eſſe, qui docet hominem ſcientiam, niſi Deum, ſecundùm illud etiam quod in Evangelio ſcriptum eſt: Unus eſt Magiſter veſter Chriſtus.* On a maintenant de la peine à comprendre ce que ſaint Auguſtin aſſure que le jeune Adeodatus ſçavoit à ſeize ans: IPSE (*Adeodatus in libro de Magiſtro*) *mecum loquitur. Tu ſcis illius eſſe ſenſa omnia, quæ inſeruntur ibi*

ex perſonâ collocutoris mei, cùm eſſet annis ſexdecim. Confeſſ. l. 9. ch. 6.

Voici encore quelques paſſages pour expliquer plus en détail la doctrine de ſaint Auguſtin.

QUÆ PROPTER *nullomodo negaveris eſſe incommutabilem veritatem, hæc omnia quæ incommutabiliter vera ſunt continentem, quam non poſſis dicere tuam vel meam, vel cujuſquam hominis, ſed omnibus incommutabilia vera cernentibus, tamquàm miris modis ſecretum & publicum lumen, præſto eſſe ac ſe præbere communiter.* OMNE AUTEM QUOD COMMUNITER OMNIBUS RATIOCINANTIBUS ATQUE INTELLIGENTIBUS PRÆSTO EST, AD ULLIUS EORUM PROPRIE NATURAM PERTINERE QUIS DIXERIT? *Meminiſti enim, ut opinor, quid*

de ſenſibus corporis paulò antè tractavimus; ea ſcilicet quæ oculorum vel aurium ſenſu communiter tangimus; ſicuti ſunt colores & ſoni, quos ego & tu ſimul videmus, vel ſimul audimus, non pertinere ad oculorum noſtrorum vel aurium naturam, ſed ad ſentiendum nobis eſſe communia. Sic ergo illa quæ ego & tu communiter propriâ quiſque mente conſpicimus, NEQUAQUAM DIXERIS AD MENTIS ALICUJUS NOSTRÛM PERTINERE NATURAM. *Duorum enim oculi quod ſimul vident, nec hujus nec illius oculos eſſe poteris dicere, ſed aliquid tertium in quod utriuſque conferatur aſpectus.* De Libero Arbitrio, l. 2. ch. 12.

On voit clairement par ce ſeul paſſage, que ſelon ſaint Auguſtin, les *idées* ſont bien differentes des *perceptions* que nous

en avons, bien differentes de nos propres modalitez : Car les idées ſont immuables, & communes à tous les eſprits. 2°. Que ces idées qui nous éclairent ne ſe peuvent trouver qu'en Dieu, dans la ſouveraine & immuable verité. DIC *quia tu tibi lumen non es*, dit-il ailleurs, *ut multum oculus es ; lumen non es. Quid prodeſt patens & ſanus oculus, ſi lumen deſit ? Ergo dic à te tibi lumen non eſſe ; & clama quod ſcriptum eſt :* Tu illuminabis lucernam meam Domine ; Lumine tuo illuminabis tenebras meas. *Meæ autem nihil niſi tenebræ : Tu autem lumen fugans tenebras, illuminans me. Non à me mihi lumen exiſtens, ſed lumen non participans* NISI IN TE. (Remarquez ces paroles, *niſi in te.* Il ne dit pas, *niſi à te.*) *Sic & Joannes amicus ſponſi, Chriſtus putabatur, lumen pu-*

tabatur, Non * erat ille lumen, ſed ut teſtimonium perhiberet de lumine. *Quod autem erat lumen?* Erat lumen verum. *Quid eſt verum?* Quod illuminat omnem hominem. *Serm. 67. ſelon l'ordre nouveau.* * Jean 1.

Si l'on étoit bien perſuadé de ce que dit ſaint Jean, que le *Verbe qui s'eſt fait chair, eſt la vie, la lumiére commune des intelligences*, ou que ὁ λόγος, eſt cette *Raiſon* qui éclaire intérieurement tous les hommes, que deviendroit le Socinianiſme? Car rien n'eſt plus évident que toutes les créatures ſont des êtres particuliers, & que la Raiſon eſt univerſelle & commune à tous les eſprits. *Ubique veritas præſides omnibus conſulentibus te, ſimulque reſpondes omnibus etiam diverſa conſulentibus. Liquidè tu reſpondes, ſed non liquidè omnes audiunt. Omnes unde volunt conſu-*

lunt ; ſed non ſemper quod volunt audiunt. Confeſſ. Liv. 10. ch. 26.

Il ne faut pas s'imaginer que S. Auguſtin ſoit le premier qui ait crû, que JESUS-CHRIST ſelon ſa divinité, étoit nôtre lumiére, nôtre Maître intérieur. Entre les Péres qui l'ont précedé, il y en a pluſieurs * qui ſe ſont déclarez pour ce ſentiment ; & je ne croi pas qu'il s'en trouve un ſeul qui l'ait combattu. Ils l'avoient appris ce ſentiment, ou comme S. Auguſtin *a* l'avouë de lui-même, dans les Livres des Platoniciens eſtimez alors, ou dans ceux de Philon, & des autres Juifs *b* ; & ils s'en étoient convaincus par le huitiéme chapitre des Proverbes de Salomon, & ſur tout par l'Evangile de S. Jean, qui dit poſitivement *c* : que le Verbe de Dieu, la Sageſſe éternelle, la Raiſon étoit *la vie & la lumiére des hommes, cette*

* *S. Juſtin mart. 2. Apol. Clement. Alex. in Pedag.*

a Voyez les Conf. de S. Auguſt l. 7. ch. 9. *De Civ. Dei* l 8. c. 7.

b Selon les anciens Péres, c'eſt des Juifs que Platon avoit tiré ce qu'il y a dans ſes Ouvrages, qui ſe rapporte à ce que nous croïons. Ce n'eſt pas ici le lieu de le prouver.

c Ch. 1.

vraïe lumiére qui éclaire tout homme qui vient en ce monde. Il étoit assurément nôtre lumiére intérieure, avant qu'il se fût fait homme, pour être nôtre conducteur & nôtre modéle : mais on peut dire, qu'alors la lumiére *luisoit dans les ténébres.* Car si JESUS-CHRIST n'étoit que simple *moniteur*, comment seroit vrai ce qu'il dit de lui, qu'il est *nôtre* UNIQUE MAÎTRE, qu'il est *la voïe, la vérité, & la vie;* qu'il est *la lumiére du monde?* N'est ce pas la Raison universelle, qui est cette vraïe lumiére qui éclaire tous les hommes, quoique tous les hommes n'en soient pas également éclairez? Et lorsque les Legislateurs établissent des loix justes, peut-on dire que la souveraine Raison n'y ait point de part? EGO *Sapientia habito in consilio, & eruditis intersum cogitationibus; per me* *Prov.c.8.*

reges regnant, & legum conditores juſta decernunt. Ces paroles ne ſont-elles pas déciſives ?

On croit ordinairement que les idées purement intelligibles ne ſont rien, & que tout ce qui eſt dans l'eſprit y eſt entré par les ſens. S. Auguſtin n'eſt pas de ce ſentiment. EA *quæ intelligit animus cùm ſe avertit à corpore, non ſunt profectò corporea : & tamen ſunt,* MAXIMEQUE SUNT, *nam eodem modo ſemper ſe ſe habent. Nam nihil abſurdius dici poteſt quàm ea eſſe quæ oculis videmus, ea non eſſe quæ intelligentia cernimus, cum dubitare dementis ſit, intelligentiam incomparabiliter oculis anteferri.* De immort. animæ ch. 10. Et dans ſes Confeſſ. l. 18. ch. 12. CONTINET *memoria numerorum dimenſionumque rationes & leges innumerabiles, quarum nullam corporis ſenſus impreſſit ; quia nec ipſæ colo-*

ratæ ſunt, aut ſonant, aut olent, aut guſtatæ, aut contrectatæ ſunt. Audivi ſonos verborum quibus ſignificantur cum de his diſſeritur: ſed illi alii, iſtæ autem aliæ ſunt. Nam illi aliter græcè, aliter latinè ſonant; iſtæ verò nec græcæ nec latinæ ſunt, nec aliud eloquiorum genus. Vidi lineas fabrorum, vel etiam tenuiſſimas, ſicut filum araneæ: ſed illæ aliæ ſunt: non ſunt imagines earum quas mihi nunciavit oculus carnis. Novit eas quiſquis ſine ullâ cogitatione qualiſcumque corporis intus agnovit eas. Senſi etiam numeros omnibus corporis ſenſibus quos numeramus: ſed illi alii ſunt quibus numeramus, nec imagines iſtorum ſunt, ET IDEO VALDE SUNT. RIDEAT ME ISTA DICENTEM QUI EOS NON VIDET; ET EGO DOLEAM RIDENTEM ME.

S. Auguſtin croïoit donc que

c'eſt en Dieu que nous voïons les nombres nombrans qu'il appelle ailleurs, *éternels & divins*, DIVINOS AC SEMPITERNOS; & que ces nombres ſont bien plus réels que les choſes nombrées. Il avoit le même ſentiment des figures géometriques. QUIS *mente tam cæcus eſt*, dit-il, *qui non videat iſtas figuras quæ in Geometria docentur, habitare in ipſa veritate?* Solil. l. 2. Lors que nous les découvrons ces idées, nous ne les formons pas de nôtre ſubſtance, nous ne les produiſons pas: NEQUE *id eſt invenire, quod facere aut gignere; alioquin* ÆTERNA GIGNERET ANIMUS INVENTIONE TEMPORALI, *nam æterna ſæpè invenit: Quid enim tam æternum quam ratio circuli?* De Immort. animæ cap. 4. NON *enim ſic fuerunt ut eſſe deſinerent, aut ſic futura ſunt quaſi non ſint:*

De Ord. L. 2. c. 14

ſed idipſum eſſe ſemper habuerunt, ſemper habitura ſunt. Manent autem non tanquam in ſpatiis locorum fixa veluti corpora, ſed in naturâ incorporali ſic intelligibilia præſto ſunt mentis aſpectibus, ſicut iſta in locis viſibilia vel contrectabilia corporis ſenſibus... Ad quas mentis acie pervenire paucorum eſt; & cum pervenitur, fit rei NON TRANSITORIÆ TRANSITORIA COGITATIO. De Trin. l. 12. cap. 14.

Nous ne voïons pas ſeulement en Dieu les nombres, les figures, toutes les véritez ſpéculatives, mais encore les véritez de pratique, les loix éternelles, les regles immuables de la Morale. IN DEO *conſpicimus incommutabilem formam juſtitiæ ſecundùm quam hominem vivere judicamus.* De Trin. l. 8. ch. 9. & plus bas. L. 14. ch. 15. SED *commemoratur, ut convertatur ad Dominum, tan-*

quam ad eam lucem, qua etiam cum ab illo averteretur quodammodo tangebatur. Nam hinc est quod etiam impii cogitant æternitatem, & multa rectè reprehendunt, rectéque laudant in hominum moribus. Quibus ea tandem regulis judicant, nisi in quibus vident quemadmodum quisque vivere debeat, etiam si nec ipsi eodem modo vivant? Ubi eas vident; Neque enim in sua natura, cum procul dubio mente ista videantur, eorumque mentes constet esse mutabiles, has verò regulas immutabiles videat quisquis in eis, & hoc videre potuerit; nec in habitu suæ mentis, cum illæ regulæ sint justitiæ, mentes verò eorum constet esse injustas. Ubinam sunt istæ regulæ scriptæ, ubi quid sit justum & injustus agnoscit, ubi cernit habendum esse quod ipse non habet? Ubi ergo scriptæ sunt nisi in libro lucis illius quæ Veritas dicitur? Unde

J'ai expliqué en plusieurs endroits ce que c'est que l'ordre immuable de la justice, & comment on le voit en Dieu. Premier Chapitre du Traité de Morale & ailleurs.

omnis lex justa describitur.

Il seroit inutile de transcrire un plus grand nombre de passages, pour prouver que S. Augustin a crû que la Sageſſe éternelle est la lumiére des intelligences ; & que c'est par la manifestation de sa substance, entant qu'archetype de tous les ouvrages possibles, entant qu'art immuable, que Dieu nous éclaire intérieurement, & sans * *l'entremise d'aucune créature.* Mais il est à propos que je prouve ici, que suivant la doctrine du même saint Docteur, il faut dire necessairement, *que c'est aussi en Dieu que nous voïons les corps.* Car la proposition que je soûtiens, *qu'on voit en Dieu toutes choses*, est générale.

* *Humanis mentibus nullâ naturâ interpositâ præsidet.* De Musica. L. 6. c 1. & le utilitate credendi Ch. 15.

Je suppose pour cela deux véritez prouvées dans cet ouvrage, dans la *Recherche de la vérité*, & ailleurs. La premiére, que les

couleurs ne ſont point répanduës ſur la ſurface des objets, & que ce ne ſont que des modifications ou des perceptions de l'ame produites en elle par l'idée de l'étenduë à l'occaſion des ébranlemens du cerveau. C'eſt une vérité dont je ne croi pas que puiſſent douter ceux qui ont examiné cette matiére. Auſſi paſſe-t-elle pour inconteſtable dans l'eſprit de bien des gens.

La ſeconde, que nous ne voïons point les objets en eux-mêmes, & que nul corps ne peut par lui-même agir ſur l'eſprit, ni lui donner la modification de couleur, ou la perception de ſon idée. Je ſuppoſe que quand tous les corps qui nous environnent ſeroient anéantis, nous pourrions les voir; & que nous les verrions effectivement comme nous les voïons, ſi leurs idées nous affectoient comme elles

nous affectent à leur préſence. Et cela ne manqueroit pas d'arriver ſi nôtre cerveau étoit ébranlé par le cours des eſprits animaux, ou par quelque autre cauſe, de la même maniére qu'il l'eſt par la réflexion de la lumiére. Ce qui ſe paſſe dans le ſommeil & dans les fiévres chaudes, eſt une preuve ſuffiſante de cette vérité. Cela ſuppoſé, examinons ce que c'eſt que *voir les corps*.

Lorſque nous fermons les yeux, nous avons préſente à l'eſprit une étenduë qui n'a point de bornes. Et dans cette étenduë immatérielle, & qui n'occupe aucun lieu, non plus que l'eſprit qui la voit, comme je l'ai prouvé ailleurs *, nous pouvons y découvrir toutes ſortes de figures, de même qu'on peut former une ſphére ou un cube d'un bloc de matiére. Cet-

* 1. Lett. touchant la Défenſe de M. A.

te étenduë & ces figures ſont *intelligibles*, parce qu'elles ne ſe font nullement ſentir. Mais lorſqu'on ouvre les yeux, cette même étenduë devient ſenſible à nôtre égard, par cela ſeul qu'elle nous touche plus vivement, & qu'elle produit dans nôtre ame une infinité de perceptions toutes différentes, que nous appellons couleurs. J'expoſe mon ſentiment ſans le prouver : ce n'en eſt pas ici le lieu. Il me ſuffit que dans la vûë que nous avons des objets, de ce papier par exemple, on n'y trouve que de l'étenduë & de la blancheur ; encore un coup cela me ſuffit. Lorſque l'on ouvre les yeux au milieu d'une campagne, toute cette varieté d'objets que la vûë découvre, ne vient certainement que de la diſtribution des couleurs différentes qui ſemblent répanduës ſur diverſes

parties de l'étenduë. Car il eſt évident que ce n'eſt que par la variété des couleurs que nous jugeons de la différence des corps que nous voïons. Or, ſelon S. Auguſtin, c'eſt en Dieu que nous voïons l'étenduë intelligible. Car elle eſt éternelle cette étenduë; elle eſt immuable, infinie, efficace, capable de modifier l'eſprit & de l'éclairer; qualitez certainement qui ne peuvent convenir aux créatures. Selon lui c'eſt en Dieu que nous voïons les figures Géometriques; & il eſt clair que, comme on ne peut former une ſphére materielle, par exemple, ſans étenduë materielle, l'eſprit ne peut concevoir de ſphére ſans étenduë intelligible; c'eſt à dire, ſans l'idée de la longueur, de la largeur, & de la profondeur. Donc, ſelon la doctrine de ce ſaint Docteur, c'eſt en

Dieu, que nous voïons les corps. Car nous ne les voïons, autant que nous ſommes capables de les voir, que parce que l'étenduë intelligible devient viſible à nôtre égard, lorſqu'elle cauſe en nous la perception de couleur; & nous ne les ſentons que parce qu'elle devient ſenſible à nôtre égard, lorſqu'elle cauſe en nous un ſentiment plus vif, tel qu'eſt la douleur. Car la douleur, par exemple, que ſent un manchot comme répanduë dans ſon bras, n'eſt point certainement dans le bras qui n'eſt plus. Ce n'eſt point ce bras-là qui lui fait mal. Il ne lui en fit même jamais, s'il eſt vrai que les corps ne puiſſent agir ſur les eſprits & les rendre malheureux; s'il eſt vrai qu'il n'y a que l'intelligible, que les idées divines qui puiſſent affecter les intelligences. On verra les preuves de tout

ceci

ceci dans les deux premiers Entretiens, & dans le ſecond ſur la Mort.

J'avouë que S. Auguſtin n'a jamais dit, que l'on voïoit les corps en Dieu. Il n'avoit garde de le dire, lui qui croïoit qu'on voïoit les objets en eux-mêmes, ou par des images corporelles; & que les couleurs qui les rendent viſibles, étoient répanduës ſur leur ſurface. Aſſurément ſi l'on voit les corps en eux-mêmes, ce n'eſt pas en Dieu qu'on les voit: cela eſt clair. Mais s'il eſt démontré, comme je le croi, qu'on ne les voit point en eux-mêmes, & que les traces qu'ils impriment dans le cerveau, ne leur reſſemblent nullement, comme le ſçavent tous ceux qui ont étudié l'Optique: s'il eſt certain de plus que la couleur n'eſt que la perception par laquelle l'ame les voit, je ſoûtiens que

ſuivant les principes de S. Auguſtin, on eſt obligé de dire, que c'eſt en Dieu qu'on voit les corps.

En effet, je reconnois & je proteſte, que c'eſt à S. Auguſtin que je dois le ſentiment que j'ai avancé ſur la nature des idées. J'avois appris d'ailleurs que les qualitez ſenſibles n'étoient que dans l'ame ; & que l'on ne voïoit point les objets en eux-mêmes, ni par des images qui leur reſſemblent. Mais j'en étois demeuré là, juſqu'à ce que je tombai heureuſement ſur quelques endroits de S. Auguſtin, qui ſervirent à m'ouvrir l'eſprit ſur les idées. Et comparant ce qu'il nous enſeigne ſur cela avec ce que je ſçavois d'ailleurs, je demeurai tellement convaincu, *que c'eſt en Dieu que nous voïons toutes choſes*, que je ne craignis point d'expoſer au public ce ſenti-

ment, quelque étrange qu'il paroiſſe à l'imagination ; & quelque perſuadé que je fuſſe, que cela ne me feroit pas d'honneur dans l'eſprit de bien des gens. Cette vérité me parut ſi propre à faire comprendre aux eſprits attentifs, que l'ame n'eſt unie directement qu'à Dieu ; que lui ſeul eſt nôtre bien & nôtre lumiére, que toutes les créatures ne ſont rien par rapport à nous, ne peuvent rien ſur nous : en un mot, cette vérité me parut de ſi grande conſéquence par rapport à la Religion & à la Morale, que je me crûs alors obligé de la publier, & que j'ai crû dans la ſuite devoir la ſoûtenir.

Cependant je ne prétens pas être toûjours dans l'obligation de répondre à ceux qui attaqueront mes ſentimens, ſur tout s'ils les prennent mal, & s'ils me font des objections dont la réſolution

dépende de ce que j'ai déja écrit. J'aime mieux me taire que de dire inceſſamment aux gens, qu'ils n'entendent pas ce qu'ils critiquent, & de repeter pour eux ce que j'ai déja expliqué. Mais je prie les Lecteurs de ne point regarder comme mes véritables ſentimens ceux que l'on m'attribuë, quoique l'on cite les endroits de mes livres dont on prétend qu'ils ſont extraits, & que l'on obſerve même le changement de caractére, pour faire croire qu'on ne change rien dans mes expreſſions. Et afin qu'on me rende plus volontiers cette juſtice, voici quelques preuves qui juſtifient la demande que je fais ici, & que j'ai ſouvent faite ailleurs pour de ſemblables raiſons.

Un Auteur * que je ne croi pas devoir nommer, parce qu'il ne s'eſt pas nommé lui-même dans

* M. Faydit. *On le nomme aujourd'hui : parce*

ſon ouvrage, a fait depuis peu des *Eclairciſſemens ſur la doctrine & ſur l'hiſtoire Eccleſiaſtique*, où il a tâché de juſtifier les anciens hérétiques à mes dépens. Il ne parle point du P. Malebranche dans le premier chapitre de ſon Livre ; mais voici ce qu'il en dit dans le ſecond.

Selon Tertullien une des erreurs principales des Marcionites & Appelletiens & Valentiniens, c'étoit de croire que Jeſus-Chriſt étoit beau avant ſa paſſion. Le Pere Malebranche, qui les ſuit quelquefois, comme nous verrons plus bas, s'eſt entierement déclaré pour eux ſur ce point. Mais comme il encherit toûjours beaucoup ſur ceux dont il dérobe quelque choſe, il prouve que Jeſus-Chriſt étoit beau ſur terre par des preuves de Metaphyſique, & par des raiſons qu'il a puiſées dans le Livre de la Sageſſe univerſelle, & dans l'idée de l'être par-

qu'outre que cet auteur s'eſt fait aſſez connoiſtre depuis l'édition précedente de cet ouvrage, on jugera peut-être aprés la lecture des pages qui ſuivent, que j'ai dû laiſſer ſans réponſe ſes nouveaux libelles d'ailleurs ſi généralement condamnez.

fait Tr. de la Nat. & de la Gr. l. 1. nomb. 28. & 29. *ſur quoi on ne peut s'empêcher de rire un peu de ce bon Pere, qui a recours aux idées Platoniciennes, & à la devotion ſur un pur fait, qui n'intereſſe en aucune manière la Religion*, laquelle ne connoît point JESUS-CHRIST ſelon la chair *(mais ſelon l'eſprit) comme dit ſaint Paul* 2. Cor. 5. 16. *Car s'agiſſant de ſçavoir comment étoit fait le corps de Jeſus-Chriſt ſur terre, & de quelle figure, de quelle taille, de quelle couleur étoit cette portion de matiére, ou ce corps auquel le Verbe s'eſt uni dans ſon Incarnation, ce qui eſt une queſtion de pur fait; le bon ſens devoit lui faire chercher dans les medailles de Jeſus-Chriſt, ou dans les Auteurs qui ont connu & pratiqué des millions de gens qui avoient vû des tableaux de lui tirez d'aprés nature, la déciſion de cette queſtion,*

& non pas dans les raiſonnemens d'une metaphyſique creuſe & alambiquée.

RE'PONSE. Ne croiroit-on pas aprés la lecture de ce paſſage, que dans l'endroit que cite l'Auteur, ou du moins quelque part ailleurs, j'ai traité la queſtion *de la taille, de la figure, de la couleur de Jeſus-Chriſt* : Que j'ai décidé *qu'il étoit beau de viſage* : Que j'ai tiré mes preuves *d'une metaphyſique creuſe & alambiquée* ; & que les raiſons que j'ai prétendu *puiſer dans la Sageſſe Eternelle*, ſont ſi impertinentes, *que l'on ne peut s'empêcher d'en rire* ? Cependant le fait eſt, que je n'ai jamais parlé de cette queſtion, ni dans le *Traité de la Nature & de la Grace*, ni dans aucun de mes Livres. Dans l'endroit qu'il cite, je prétens que c'eſt à cauſe de JESUS-CHRIST que le monde ſubſiſte, & qu'il

n'y a rien de beau, rien qui ſoit agréable aux yeux de Dieu, que ce qui a quelque rapport à ſon Fils bien-aimé. Il ne s'agiſſoit point du tout *de la taille*, *de la figure*, *de la couleur* du corps du Sauveur, comme le prétend l'Auteur. C'eſt à quoi je ne penſois ſeulement pas, bien loin d'avoir *eu recours aux idées Platoniciennes pour décider cette queſtion.*

Dans le chapitre ſuivant, le même Auteur m'attribuë de croire que la matiére eſt éternelle. Il avoit déja avancé cette calomnie dans ſa critique des *Memoires* de M. de Tillemont il y a environ deux ans. Apparemment quelqu'un l'a détrompé: Mais il ne paroît pas fort diſpoſé à me rendre juſtice; car voici comment il parle.

On ſera peut-être ſurpris que ſur le fait de l'éternité de la matiére j'aïe cité le P. Malebranche, qui

non

non ſeulement ne la croit pas comme M. Regis, mais qui même la refute. Liv. 2. de la Nat. & de la Gr. nombr. 53. & Medit. 9. nomb. 3. 4. 5. & 6. (il devoit plûtôt citer les nom. 10. 11. & 12.) *Mais il eſt bon d'obſerver qu'il ne la refute, que parce qu'il ſuppoſe que ceux qui la font éternelle, la font auſſi incréée & indépendante de Dieu & immobile. D'ailleurs il ne nie que l'éternité du monde tel qu'il eſt, c'eſt à dire, de cette portion de la matiére univerſelle qui compoſe les corps enfermez dans nôtre tourbillon, la terre, la lune, le ſoleil, l'air, les étoiles, & les planetes, que tout le monde convient avoir reçû leurs formes au jour de la création. Mais il ne nie pas que la matiére en général, ou l'étenduë ſubſiſtante n'ait été créée de toute éternité, & ne ſoit une émanation libre & volontaire de Dieu, & comme le premier fruit de ſon ac-*

tion interne. C'eſt uniquement ce que vouloit dire Platon, &c.

Tout ce diſcours eſt faux. Il ſuffit de lire la *Meditation* 9. & l'endroit même du *Traité de la Nature & de la Grace* citez par l'Auteur pour s'en convaincre. Dans le nombre 53. de la ſeconde partie du Traité, je me fais cette objection : Ou le monde eſt digne de Dieu, ou il en eſt indigne. S'il eſt digne de Dieu, il doit être éternel ; & s'il en eſt indigne, il ne devoit point être tiré du néant. Donc, &c. Et j'y répons ainſi : *Il eſt mieux que le monde ſoit que de n'être pas : Mais il ſeroit mieux qu'il ne fuſt point du tout que d'être éternel. Il faut que la créature porte le caractére eſſentiel de la dépendance, &c.* L'Auteur ne devoit donc pas s'opiniâtrer à ſoûtenir, *que je ne nie pas que la matiére n'ait été créée de toute éternité*, puiſque dans

l'endroit même qu'il cite, non ſeulement je le nie, mais que j'en rends cette raiſon, *que la créature doit porter le caractére eſſentiel de la dépendance.*

Dans la 9. *Meditation, nombre* 10. & 12. je réfute plus au long ceux qui concluent que la matiére eſt éternelle, immenſe, néceſſaire, de ce que l'idée de l'étenduë a ces qualitez. Je fais voir qu'en un ſens il eſt faux de dire, qu'on doit juger des choſes par leurs idées. L'étenduë intelligible, ou l'idée de l'étenduë eſt éternelle, infinie, néceſſaire. Mais ce n'eſt point une créature. Elle a toûjours été en Dieu, comme je viens de le prouver par S. Auguſtin & par S. Thomas. Ce n'eſt que la ſubſtance de Dieu entant que repréſentative de la matiére & participable par les corps. Car Dieu contient éminemment tous les êtres. C'eſt

Medit. Chrêtiennes.

en lui-même qu'il les voit, & qu'il nous les fait voir. Quoi qu'il en ſoit, je dis poſitivement tout le contraire de ce que l'Auteur m'attribuë: & cela dans l'article même du *Traité*, & dans la 9. *Meditation* qu'il cite, & je l'avois dit ſouvent ailleurs. Mais quand je n'en aurois jamais parlé, ſur quel fondement pourroit-on m'attribuer un ſentiment auſſi odieux qu'eſt l'éternité de la matiére, & auſſi généralement condamné? *Tous les Livres du P. Malebranche*, dit-il encore dans le même chapitre, *ſont remplis de continuels paralleles de la matiére avec Dieu.* Cela eſt fort général, & fort ſignificatif. Cependant ſi on lit exactement tous mes Livres, on ne trouvera nulle part que j'aye fait aucun parallele entre deux choſes ſi oppoſées.

Mais il eſt permis à cet Auteur de dire tout ce qui lui vient dans

l'eſprit : & je ne dois pas trouver mauvais qu'il me range avec les anciens hérétiques, les Valentiniens, les Marcionites, &c. Car *le Pere Malebranche eſt tres-incapable d'impieté... & ſauf le reſpect,* dit ce reſpectueux perſonnage, *qui eſt dû à S. Juſtin, S. Irenée, S. Clement d'Alexandrie, Origene, Tertullien, & Euſebe, le ſentiment de Valentin ſur ſes* Eons, *qu'ils nous dépeignent comme le comble de l'impieté & de la folie,* ETOIT TRES-CATHOLIQUE... *le ſens qu'il entendoit étoit* TRES-ELEVE' ET TRES-ORTHODOXE.... Mais *Baronius, à l'exemple de pluſieurs anciens Peres de l'Egliſe, & de tous les Hiſtoriens modernes, n'a pas rendu aſſez de juſtice aux premiers ennemis de l'Egliſe. Ils ont tous mis en uſage à leur égard ce premier precepte de l'Eloquence qu'Iſocrate & les Rheteurs donnent aux Hiſtoriens & aux Orateurs, à*

Pag. 76.

Pag. 11.

Pag. 10.

ſçavoir de dire tout le plus de mal qu'on pourra, ſans garder aucune meſure, de ceux qu'on voudra décrier..... Voilà le précepte *qu'ont mis en uſage tous ceux* qui ont combattu les ſentimens de Valentin ſur la Divinité. Car l'Au-

Pag. 11. teur a entrepris de prouver *clairement qu'ils étoient tres-Orthodoxes*, il eſt bien mieux inſtruit des ſentimens de ces premiers hérétiques que les anciens Peres. Il veut rendre juſtice à ces eſprits ſublimes qu'on a condamnez injuſtement. En effet, il les juſtifie pleinement dans le 4. ch. dont le titre eſt: *Que tout ce que dit le R. P. Malebranche ſur le Verbe Eternel, conſulté comme Sageſſe notionelle, par le Pere Eternel, & ſur Jeſus-Chriſt, cauſe occaſionnelle & déterminative de l'efficace de Dieu, n'eſt qu'un rechauffé des vieilles opinions des Marcionites, Valentiniens & Encratites; & qu'on ne*

peut condamner ceux-ci ſans anathematiſer l'autre. Le P. Malebranche eſt, dit il, *incapable d'impieté.* Donc on a eu tort de les condamner. Cela eſt clair.

Mais parlons ſerieuſement. Cet Auteur ne craint-il point qu'on l'accuſe d'obſerver bien plus éxactement que les Peres le précepte d'Iſocrate, *de ne garder aucune meſure, & de dire tout le mal qu'on peut de ceux qu'on veut décrier?* Dans le 2. & le 3. ch. de ſon Livre, il n'a rien avancé que de faux touchant mes ſentimens; & j'ai rapporté tout ce qu'il en dit. Mais dans le quatriéme il paroît même par le titre que l'on vient de voir, qu'il n'y garde nulle meſure. En effet, c'eſt un tiſſu ſi étrange de fauſſetez & de broüilleries, qu'une Préface n'eſt pas un lieu propre pour les démêler: Et aprés ce que je viens de dire, je puis bien

me dispenser d'en parler jamais. Il y a des ouvrages qu'on peut mépriser, & des Auteurs qu'on doit plaindre. Mais en général l'Auteur des *Eclaircissemens* confond étrangement les faits qu'il rapporte. Il déguise les sentimens des hérétiques, mais en leur faveur. Il corrompt les miens; dans quel dessein? Dieu le sçait. Il ne craint point de mettre en *Italique*, comme mes propres paroles ce que je n'ai jamais dit. En un mot, s'il est de bonne-foi, ce qu'il faut s'efforcer de croire, il n'entend ni mes sentimens ni ceux des anciens hérétiques; si ce n'est peut-être qu'il sçait mieux que moi ce que je pense, & ce que pensoient les anciens hérétiques, que les Peres qui les ont condamnez.

Je prie donc les Lecteurs, ou de laisser là mes Livres pour ce qu'ils vallent, ou de n'en point

juger

juger ſur le rapport de qui que ce ſoit, quelque eſtime même qu'ils ayent pour ceux qui les attaquent. Cette loi indiſpenſable, qu'il ne faut condamner perſonne avant que de l'avoir entendu, juſtifie la demande que je fais. Les Critiques ſont des accuſateurs, il ne faut donc pas les conſidérer comme des juges. J'ai ſouvent été obligé de faire des Livres pour prouver, ou que ceux qui me critiquoient ne m'entendoient pas, ou qu'ils n'agiſſoient pas de bonne-foi. Je voudrois bien n'en plus compoſer de pareils. Et j'en ſerai diſpenſé, ſi l'on veut enfin m'accorder la juſtice que je demande, de ne point juger de mes opinions avant que de les avoir ſérieuſement éxaminées dans mes livres. Je croi qu'on les y trouvera ſuffiſamment expliquées, ſur-tout ſi l'on joint mes

derniers ouvrages avec les premiers. C'eſt principalement dans les derniéres productions d'un Auteur qu'on doit s'inſtruire à fond de ſes ſentimens. Car à cinquante ans on eſt moins ignorant qu'à trente, ou l'on auroit bien mal employé ſon temps. *Fateor me ex eorum numero eſſe conari, qui proficiendo ſcribunt, & ſcribendo proficiunt.* Aug. Ep. 143. ad Marcellinum.

Fautes à corriger dans le premier Volume.

PAge 11. ligne 26. *liſez* & la matiere ne.
P 42. l. derniere, *liſez* materielles.
P. 48 l premiere, *l.* ſans ſon.
P 58. l. 22 *l.* perception confuſe.
P. 161. l. 2. parties entr'elles & ſeparément.
P. 176. l. 15. *l.* & la.
P. 179. en marge. I Epiſtre de S. Jean ch. 1.
P. 218. l. 16. *l.* Or il pouvoit reconnoiſtre quand c'étoit cette cauſe étrangere qui produiſoit les traces.
P. 245. l. 16. reçûë.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: ZEN Leibn. Marg. 18:1;Leibn. Marg. 18:1, [62] - -
PUBLIC DOMAIN

TABLE.

I. ENTRETIEN. *De l'ame, & qu'elle eſt diſtinguée du corps. De la nature des idées. Que le monde où nos corps habitent, & que nous regardons, eſt bien different de celui que nous voïons*, page 1

II. ENTRETIEN. *De l'exiſtence de Dieu. Que nous pouvons voir en lui toutes choſes, & que rien de fini ne peut le repreſenter. De ſorte qu'il ſuffit de penſer à lui pour ſçavoir qu'il eſt*, 38

III. ENTRETIEN. *De la difference qu'il y a entre nos ſentimens & nos idées. Qu'il ne faut juger des choſes que par les idées qui les repreſentent, & nullement par les ſentimens dont on eſt touché en leur preſence, ou à leur occaſion*, 65

IV. ENTRETIEN. *En general de la nature & des proprietez des ſens. De la ſageſſe des loix de l'union de l'ame & du corps. Cette union changée en dépendance par le peché du premier homme*, 112

V. ENTRETIEN. *De l'uſage des ſens dans les ſciences. Il y a dans nos ſentimens idée claire & ſentiment confus. L'idée n'appartient point au ſentiment. C'eſt*

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: ZEN Leibn. Marg. 18:1;Leibn. Marg. 18:1, [63] - -
PUBLIC DOMAIN

l'idée qui éclaire l'esprit, & le sentiment qui l'applique & le rend attentif: car c'est par le sentiment que l'idée intelligible devient sensible, 156

VI. ENTRETIEN. *Preuves de l'existence des corps, tirées de la revelation. Deux sortes de revelations. D'où vient que les revelations naturelles des sentimens nous sont une occasion d'erreur,* 197

VII. ENTRETIEN. *De l'inefficace des causes naturelles, ou de l'impuissance des creatures. Que nous ne sommes unis immediatement & directement qu'à Dieu seul,* 232

VIII. ENTRETIEN. *De Dieu, & de ses attributs.* 284

IX. ENTRETIEN. *Que Dieu agit toûjours selon ce qu'il est. Qu'il a tout fait pour sa gloire en Jesus-Christ, & qu'il n'a point formé ses desseins sans avoir égard aux voyes de les executer,* 334

ENTRETIENS

ENTRETIENS SUR LA METAPHYSIQUE.

PREMIER ENTRETIEN.

De l'ame, & qu'elle eſt diſtinguée du corps. De la nature des idées. Que le monde, où nos corps habitent, & que nous regardons, eſt bien different de celui que nous voïons.

THEODORE. Bien donc, mon cher Ariſte, puiſque vous le voulez, il faut que je vous entretienne de mes viſions metaphyſiques. Mais pour cela il eſt neceſſaire que je quitte ces lieux enchantez qui charment nos ſens, & qui

par leur varieté partagent trop un eſprit tel que le mien. Comme j'apprehende extrêmément de prendre pour les réponſes immediates de la verité interieure quelques-uns de mes préjugez, ou de ces principes obſcurs qui doivent leur naiſſance aux loix de l'union de l'ame & du corps; & que dans ces lieux je ne puis pas, comme vous le pouvez peut-être, faire taire un certain bruit confus qui jette la confuſion & le trouble dans toutes mes idées: ſortons d'ici, je vous prie. Allons nous renfermer dans vôtre cabinet, afin de rentrer plus facilement en nous-mêmes. Tâchons que rien ne nous empêche de conſulter l'un & l'autre nôtre maître commun, la Raiſon univerſelle. Car c'eſt la verité interieure qui doit préſider à nos entretiens. C'eſt elle qui doit me dicter ce que je dois vous dire, & ce que vous voulez apprendre par mon entremiſe. En un mot c'eſt à elle à qui il appartient uniquement de juger & de prononcer ſur nos differens. Car nous ne penſons aujourd'hui qu'à philoſopher: & quoique vous ſoïez parfaitement ſoûmis à l'autorité de l'Egliſe, vous voulez que je vous parle d'abord com-

me si vous refusiez de recevoir les veritez de la foi pour principes de nos connoissances. En effet, la foi doit regler les démarches de nôtre esprit : mais il n'y a que la souveraine Raison qui le rempliſſe d'intelligence.

ARISTE. Allons, Theodore, par tout où vous voudrez. Je suis dégoûté de tout ce que je voi dans ce monde materiel & sensible, depuis que je vous entens parler d'un autre monde tout rempli de beautez intelligibles. Enlevez-moi dans cette Region heureuse & enchantée. Faites m'en contempler toutes ces merveilles dont vous me parliez l'autre jour d'une maniere si magnifique & d'un air si content. Allons, je suis prêt de vous suivre dans ce païs, que vous croïez inaccessible à ceux qui n'écoutent que leurs sens.

THEODORE. Vous vous réjoüissez, Ariste, & je n'en suis pas fâché. Vous me raillez d'une maniere si delicate & si honnête, que je sens bien que vous voulez vous divertir, mais que vous ne voulez pas m'offenser. Je vous le pardonne. Vous suivez les inspirations secrettes de vôtre imagination toûjours enjoüée. Mais, souffrez que

je vous le dise, vous parlez de ce que vous n'entendez pas. Non, je ne vous conduirai point dans une terre étrangere: mais je vous apprendrai peut-être que vous êtes étranger vous-même dans vôtre propre païs. Je vous apprendrai que ce monde que vous habitez n'est point tel que vous le croïez, parce qu'effectivement il n'est point tel que vous le voïez ou que vous le sentez. Vous jugez sur le rapport de vos sens de tous les objets qui vous environnent; & vos sens vous seduisent infiniment plus que vous ne pouvez vous l'imaginer. Ce ne sont de fideles témoins que pour ce qui regarde le bien du corps & la conservation de la vie. A l'égard de tout le reste, il n'y a nulle exactitude, nulle verité dans leur déposition. Vous le verrez, Ariste, sans sortir de vous-même, sans que je vous *enleve dans cette Region enchantée* que vôtre imagination vous represente. L'imagination est une folle qui se plaît à faire la folle. Ses saillies, ses mouvemens imprévûs vous divertissent, & moi aussi. Mais il faut, s'il vous plaît, que dans nos entretiens la Raison soit toûjours la superieure. Il faut qu'elle décide & qu'elle prononce. Or elle se

taît & nous échape toûjours, lorſque l'imagination vient à la traverſe, & qu'au lieu de lui impoſer ſilence, nous écoutons ſes plaiſanteries, & que nous nous arrêtons aux divers fantômes qu'elle nous preſente. Tenez-la donc dans le reſpect en preſence de la Raiſon. Faites-la taire, ſi vous voulez entendre clairement & diſtinctement les réponſes de la verité interieure.

ARISTE. Vous prenez, Theodore, bien ſerieuſement ce que je vous ai dit ſans beaucoup de réflexion. Je vous demande pardon de ma petite liberté. Je vous proteſte que....

THEODORE. Vous ne m'avez point fâché, Ariſte : vous m'avez réjoüi. Car encore un coup, vous avez l'imagination ſi vive & ſi agréable, & je ſuis ſi aſſuré de vôtre cœur, que vous ne me fâcherez jamais, & que vous me réjoüirez toûjours, du moins quand vous ne me raillerez que tête à tête : & ce que je viens de vous dire n'eſt que pour vous faire entendre que vous avez une terrible oppoſition à la verité. Cette qualité qui vous rend tout éclatant aux yeux des hommes, qui vous gagne les cœurs, qui vous attire l'eſtime, qui fait que tous

ceux qui vous connoiſſent veulent vous poſſeder, eſt l'ennemie la plus irreconciliable de la Raiſon. Je vous avance un paradoxe dont je ne puis vous démontrer* preſentement la verité. Mais vous le reconnoîtrez bientôt par vôtre propre experience; & vous en verrez peut-être les raiſons dans la ſuite de nos entretiens. Il y a encore pour cela bien du chemin à faire. Mais croïez-moi, le ſtupide & le bel eſprit ſont également fermez à la verité. Il y a ſeulement cette difference, qu'ordinairement le ſtupide la reſpecte, & que le bel eſprit la mépriſe. Neanmoins ſi vous êtes bien reſolu de gourmander vôtre imagination, vous entrerez ſans aucun obſtacle dans le lieu où la Raiſon rend ſes réponſes: & quand vous l'aurez entenduë quelque tems, vous n'aurez que du mépris pour tout ce qui vous a charmé juſques ici; & ſi Dieu vous touche le cœur, vous n'en aurez que du dégoût.

* *Traité de Morale, ch. 12.*

ARISTE. Allons donc promptement, Theodore. Vos promeſſes me donnent une ardeur que je ne puis vous exprimer. Aſſurément je vas faire tout ce que vous m'ordonnez. Doublons le pas.. Grace à Dieu, nous voici enfin

arrivez au lieu destiné à nos entretiens. Entrons... Asseyez-vous... Qu'y a-t-il ici qui puisse nous empêcher de rentrer en nous-mêmes pour consulter la Raison? Voulez-vous que je ferme tous les passages de la lumiere, afin que les tenebres fassent éclipser tout ce qu'il y a de visible dans cette chambre, & qui peut frapper nos sens?

THEODORE. Non, mon cher. Les tenebres frappent nos sens aussi-bien que la lumiere. Elles effacent l'éclat des couleurs. Mais à l'heure qu'il est, elles pourroient jetter quelque trouble, ou quelque petite fraïeur dans nôtre imagination. Tirez seulement les rideaux. Ce grand jour nous incommoderoit un peu, & donneroit peut-être trop d'éclat à certains objets.... Cela est fort bien: asseyez-vous.

Rejettez, Ariste, tout ce qui vous est entré dans l'esprit par les sens. Faites taire vôtre imagination. Que tout soit chez vous dans un parfait silence. Oubliez même, si vous le pouvez, que vous avez un corps, & ne pensez qu'à ce que je vas vous dire. En un mot soïez attentif, & ne chicanez point sur mon préambule. L'attention est la seule cho-

ſe que je vous demande. Sans ce travail, ou ce combat de l'eſprit contre les impreſſions du corps, on ne fait point de conquêtes dans le païs de la verité.

ARISTE. Je le croi ainſi, Theodore: parlez. Mais permettez-moi de vous arrêter lorſque je ne pourrai pas vous ſuivre.

THEODORE. Cela eſt juſte. Ecoutez.

I. Le néant n'a point de proprietez. Je penſe. Donc je ſuis Mais que ſuis-je, moi qui penſe, dans le tems que je penſe ? Suis-je un corps, un eſprit, un homme ? Je ne ſçai encore rien de tout cela. Je ſçai ſeulement que dans le tems que je penſe je ſuis quelque choſe qui penſe. Mais voïons. Un corps peut-il penſer ? Une étendue en longueur, largeur & profondeur peut-elle raiſonner, deſirer, ſentir ? Non ſans doute : car toutes les manieres d'être d'une telle étenduë ne conſiſtent que dans des rapports de diſtance ; & il eſt évident que ces rapports ne ſont point des perceptions, des raiſonnemens, des plaiſirs, des deſirs, des ſentimens, en un mot des penſées. Donc ce MOI qui penſe, ma propre ſubſtance n'eſt point un corps, puiſque mes perceptions, qui aſſurément m'appartiennent, ſont toute autre

choſe que des rapports de diſtance.

ARISTE. Il me paroît clair que toutes les modifications de l'étenduë ne peuvent être que des rapports de diſtance ; & qu'ainſi de l'étenduë ne peut pas connoître, vouloir, ſentir. Mais mon corps eſt peut-être quelqu'autre choſe que de l'étenduë. Car il me ſemble que c'eſt mon doigt qui ſent la douleur de la piqueure, que c'eſt mon cœur qui deſire, que c'eſt mon cerveau qui raiſonne. Le ſentiment interieur que j'ai de ce qui ſe paſſe en moi, m'apprend ce que je vous dis. Prouvez-moi que mon corps n'eſt que de l'étenduë, & je vous avoüerai que mon eſprit, ou ce qui eſt en moi qui penſe, qui veut, qui raiſonne, n'eſt point materiel ou corporel.

II. THEODORE. Quoi, Ariſte, vous croïez que vôtre corps eſt compoſé de quelqu'autre ſubſtance que de l'étenduë ? Eſt-ce que vous ne comprenez pas qu'il ſuffit d'avoir de l'étenduë, pour en former par l'eſprit un cerveau, un cœur, des bras & des mains, & toutes les veines, les arteres, les nerfs, & le reſte dont vôtre corps eſt compoſé ? Si Dieu détruiſoit l'étenduë de vôtre corps, eſt ce que vous auriez encore un

il ne ſuffit pas

cerveau, des arteres, des veines, & le reſte. Concevez-vous bien qu'un corps puiſſe être réduit en un point mathematique? Car que Dieu puiſſe former tout ce qu'il y a dans l'Univers avec l'étenduë d'un grain de ſable, c'eſt de quoi je ne doute pas. Aſſurément où il n'y a nulle étenduë, je dis nulle, il n'y a point de ſubſtance corporelle. Penſez-y ſerieuſement; & pour vous en convaincre, prenez garde à ceci.

Tout ce qui eſt on le peut concevoir ſeul, ou on ne le peut pas. Il n'y a point de milieu, car ces deux propoſitions ſont contradictoires. Or tout ce qu'on peut concevoir ſeul, & ſans penſer à autre choſe, qu'on peut, dis-je, concevoir ſeul comme exiſtant indépendemment de quelqu'autre choſe, ou ſans que l'idée qu'on en a repreſente quelqu'autre choſe, c'eſt aſſurément un être ou une ſubſtance: & tout ce qu'on ne peut concevoir ſeul, ou ſans penſer à quelqu'autre choſe, c'eſt une maniere d'être, ou une modification de ſubſtance.

Par exemple. On ne peut penſer à la rondeur ſans penſer à l'étenduë. La rondeur n'eſt donc point un être ou une ſubſtance, mais une maniere d'être. On

peut penſer à l'étenduë ſans penſer en particulier à quelqu'autre choſe. Donc l'étenduë n'eſt point une maniere d'être : Elle eſt elle même un être. Comme la modification d'une ſubſtance n'eſt que la ſubſtance même de telle ou telle façon, il eſt évident que l'idée d'une modification renferme neceſſairement l'idée de la ſubſtance dont elle eſt la modification. Et comme une ſubſtance c'eſt un être qui ſubſiſte en lui-même, l'idée d'une ſubſtance ne renferme point neceſſairement l'idée d'un autre être. Nous n'avons point d'autre voïe pour diſtinguer les ſubſtances ou les êtres, des modifications ou des façons d'être, que par les diverſes manieres dont nous appercevons ces choſes.

Or rentrez en vous-même, n'eſt-il pas vrai que vous pouvez penſer à de l'étenduë, ſans penſer à autre choſe ? N'eſt-il pas vrai que vous pouvez appercevoir de l'étenduë toute ſeule : Donc l'étenduë eſt une ſubſtance, & nullement une façon ou une maniere d'être. Donc l'étenduë & la maniere ne ſont qu'une même ſubſtance. Or je puis appercevoir ma penſée, mon deſir, ma joïe, ma triſteſſe, ſans penſer à l'éten-

la modification peut perir pendant que la ſubſtance ſubſiſte

l'idée de la ſubſtance n'enferme point celle d'autres ſubſtances

nous en avons bien d'autres

non

non

non

je ne saurois pourtant bien concevoir ces choses sans penser à l'etendue

duë, & même en ſuppoſant qu'il n'y ait point d'étenduë. Donc toutes ces choſes ne ſont point des modifications de l'étenduë, mais des modifications d'une ſubſtance qui penſe, qui ſent, qui deſire, & qui eſt bien differente de l'étenduë.

Toutes les modifications de l'étenduë ne conſiſtent que dans des rapports de diſtance. Or il eſt évident que mon plaiſir, mon deſir & toutes mes penſées ne ſont point des rapports de diſtance. Car tous les rapports de diſtance ſe peuvent comparer, meſurer, déterminer éxactement par les principes de la Geometrie: & l'on ne peut ni comparer ni meſurer de cette maniere nos perceptions & nos ſentimens. Donc mon ame n'eſt point materielle. Elle n'eſt point la modification de mon corps. C'eſt une ſubſtance qui penſe, & qui n'a nulle reſſemblance avec la ſubſtance étenduë dont mon corps eſt compoſé.

ARISTE. Cela me paroît démontré. Mais qu'en pouvez-vous conclure?

III. THEODORE. J'en puis conclure une infinité de veritez. Car la diſtinction de l'ame & du corps eſt le fondement des principaux dogmes de la Philoſophie, & entr'autres de * l'im-

* Voy. la Rech. de

mortalité de nôtre être. Car, pour le dire en paſſant, ſi l'ame eſt une ſubſtance diſtinguée du corps, ſi elle n'en eſt point la modification, il eſt évident que quand mêmes la mort anéantiroit la ſubſtance dont nôtre corps eſt composé, ce qu'elle ne fait pas, il ne s'enſuivroit pas delà que nôtre ame fût anéantie. Mais il n'eſt pas encore tems de traiter à fonds cette importante queſtion. Il faut que je vous prouve auparavant beaucoup d'autres veritez. Tâchez de vous rendre attentif à ce que je vas vous dire.

la Verité. liv. 4 chap. 2. cy-deſſous. Entretien 3. nomb. XI. & XII.

La diſtinction de l'ame & du corps eſt le fondement de toutes les connoiſſances qui ont rapport à l'homme.

ARISTE. Continuez. Je vous ſuivrai avec toute l'application dont je ſuis capable.

IV. THEODORE. Je penſe à quantité de choſes; à un nombre, à un cercle, à une maiſon, à tels & tels êtres, à l'être. Donc tout cela eſt, du moins dans le tems que j'y penſe. Aſſurément, quand je penſe à un cercle, à un nombre, à l'être ou à l'infini, à tel être fini, j'apperçois des réalitez. Car ſi le cercle que j'apperçois n'étoit rien, en y penſant je ne penſerois à rien. Ainſi dans le même tems je penſerois & je ne penſerois point. Or le cercle que

j'apperçois a des proprietez que n'a pas telle autre figure. Donc ce cercle exiſte dans le tems que j'y penſe ; puiſque le néant n'a point de proprietez, & qu'un néant ne peut être different d'un autre néant.

ARISTE. Quoi, Theodore ! tout ce à quoi vous penſez exiſte? Eſt-ce que vôtre eſprit donne l'être à ce cabinet, à ce bureau, à ces chaiſes, parce que vous y penſez ?

THEODORE. Doucement. Je vous dis que tout ce à quoi je penſe eſt, ou, ſi vous voulez, exiſte. Le cabinet, le bureau, les chaiſes que je voi, tout cela eſt, du moins dans le tems que je le voi. Mais vous confondez ce que je voi avec un meuble que je ne voi point. Il y a plus de difference entre le bureau que je voi, & celui que vous croïez voir, qu'il n'y en a entre vôtre eſprit & vôtre corps.

ARISTE. Je vous entens en partie, Theodore, & j'ai honte de vous avoir interrompu. Je ſuis convaincu que tout ce que nous voïons, ou tout ce à quoi nous penſons, contient quelque réalité. Vous ne parlez pas des objets, mais de leurs idées. Oüi, ſans doute, les idées

que nous avons des objets, exiſtent dans le tems qu'elles ſont preſentes à nôtre eſprit. Mais je croïois que vous parliez des objets mêmes.

V. THEODORE. *Des objets mêmes!* oh que nous n'y ſommes pas ! Je tâche de conduire par ordre mes réflexions. Il faut bien plus de principes que vous ne penſez, pour démontrer ce dont perſonne ne doute. Car où ſont ceux qui doutent qu'ils aïent un corps, qu'ils marchent ſur une terre ſolide, qu'ils vivent dans un monde materiel ? Mais vous ſçaurez bien-tôt ce que peu de gens comprennent bien, ſçavoir que ſi nôtre corps ſe promene dans un monde corporel, nôtre eſprit de ſon côté ſe tranſporte ſans ceſſe dans un monde intelligible qui le touche, & qui par là lui devient ſenſible.

Comme les hommes comptent pour rien les idées qu'ils ont des choſes, ils donnent au monde créé beaucoup plus de réalité qu'il n'en a. Ils ne doutent point de l'exiſtence des objets, & ils leur attribuent beaucoup de qualitez qu'ils n'ont point. Mais ils ne penſent ſeulement pas à la réalité de leurs idées. C'eſt qu'ils écoutent leurs ſens, & qu'ils

ne conſultent point aſſez la verité interieure. Car encore un coup, il eſt bien plus facile de démontrer la réalité des idées, ou, pour me ſervir de vos termes, la réalité de *cet autre monde tout rempli de beautez intelligibles*, que de démontrer l'exiſtence de ce monde materiel. En voici la raiſon.

C'eſt que les idées ont une exiſtence éternelle & neceſſaire, & que le monde corporel n'exiſte que parce qu'il a plû à Dieu de le créer. Ainſi, pour voir le monde intelligible, il ſuffit de conſulter la Raiſon qui renferme les idées intelligibles, éternelles & neceſſaires, l'archetype du monde viſible : ce que peuvent faire tous les eſprits raiſonnables, ou unis à la Raiſon. Mais pour voir le monde materiel, ou plûtôt pour juger que ce monde exiſte, car ce monde eſt inviſible par lui-même, il faut par neceſſité que Dieu nous le revele ; parce que nous ne pouvons pas voir ſes volontez arbitraires dans la Raiſon neceſſaire.

Or Dieu nous revele l'exiſtence de ſes creatures en deux manieres, par l'autorité des Livres Sacrez, & par l'entremiſe de nos ſens. La premiere autorité ſuppoſée, & on ne peut la rejetter, on

démontre

* démontre en rigueur l'éxiſtence des corps. Par la ſeconde on s'aſſure ſuffiſamment de l'exiſtence de tels & tels corps. Mais cette ſeconde n'eſt pas maintenant infaillible. Car tel croit voir devant lui ſon ennemi lorſqu'il en eſt fort éloigné. Tel croit avoir quatre pattes, qui n'a que deux jambes. Tel ſent de la douleur dans un bras qu'on lui a coupé il y a long-tems. Ainſi la revelation * naturelle, qui eſt en conſequence des loix generales de l'union de l'ame & du corps, eſt maintenant ſujette à l'erreur : Je vous en dirai les raiſons. Mais la revelation particuliere ne peut jamais conduire directement à l'erreur, parce que Dieu ne peut pas vouloir nous tromper. Voilà un petit écart pour vous faire entrevoir quelques veritez que je vous prouverai dans la ſuite, pour vous en donner de la curioſité, & reveiller un peu vôtre attention. Je reviens : écoutez-moi.

* *Cy deſſous Entret. VI.*

* *Entret. IV. & VI.*

Je penſe à un nombre, à un cercle, à un cabinet, à vos chaiſes, en un mot à tels & tels êtres. Je penſe auſſi à l'être ou à l'infini, à l'être indéterminé. Toutes ces idées ont quelque réalité dans le tems que j'y penſe. Vous n'en doutez

pas, puiſque le néant n'a point de proprietez, & qu'elles en ont. Car elles éclairent l'eſprit, ou ſe font connoître à lui : quelques-uns mêmes le frappent, & ſe font ſentir à lui, & cela en mille manieres differentes. Du moins eſt-il certain que les proprietez des unes ſont bien differentes de celles des autres. Si donc la réalité de nos idées eſt veritable, & à plus forte raiſon ſi elle eſt neceſſaire, éternelle, immuable, il eſt clair que nous voilà tous deux enlevez dans un autre monde que celui où habite nôtre corps : nous voilà *dans un monde tout rempli de beautez intelligibles.*

Suppoſons, Ariſte, que Dieu anéantiſſe tous les êtres qu'il a créez, excepté vous & moi, vôtre corps & le mien. (Je vous parle comme à un homme qui croit & qui ſçait déja beaucoup de choſes, & je ſuis certain qu'en cela je ne me trompe pas. Je vous ennuyrois, ſi je vous parlois avec une éxactitude trop ſcrupuleuſe, & comme à un homme qui ne ſçait encore rien du tout.) Suppoſons de plus que Dieu imprime dans nôtre cerveau toutes les mêmes traces, ou plûtôt qu'il preſente à nôtre eſprit toutes les mêmes idées que nous devons y

il faudroit premierement demontrer que nous ne sommes point des corps

avoir aujourd'hui. Cela ſuppoſé, Ariſte, dans quel monde paſſerions-nous la journée? Ne ſeroit-ce pas dans un monde intelligible? Or prenez-y garde, c'eſt dans ce monde-là que nous ſommes & que nous vivons, quoique le corps que nous animons vive dans un autre, & ſe promene dans un autre. C'eſt ce monde-là que nous contemplons, que nous admirons, que nous ſentons. Mais le monde que nous regardons, ou que nous conſiderons en tournant la tête de tous côtez, n'eſt que de la matiere inviſible par elle-même, & qui n'a rien de toutes ces beautez que nous admirons, & que nous ſentons en le regardant. Car, je vous prie, faites bien réflexion ſur ceci. Le néant n'a point de proprietez. Donc ſi le monde étoit détruit, il n'auroit nulle beauté. Or dans la ſuppoſition que le monde fût anéanti, & que Dieu neanmoins produisît dans nôtre cerveau les mêmes traces, ou plûtôt qu'il preſentât à nôtre eſprit les mêmes idées qui s'y produiſent à la preſence des objets, nous verrions les mêmes beautez. Donc les beautez que nous voïons ne ſont point des beautez materielles, mais des beautez intelligibles, renduës ſenſi-

il ne sait pas point de ce que dieu nous pourroit faire sentir ces beautés sans ce monde, que nous les voyons maintenant inde pendamment de ce monde

bles en conſequence des loix de l'union de l'ame & du corps ; puiſque l'anéantiſſement ſuppoſé de la matiere n'emporté point avec lui l'anéantiſſement de ces beautez que nous voïons en regardant les objets qui nous environnent.

ARISTE. Je crains, Theodore, que vous ne ſuppoſiez une fauſſeté. Car ſi Dieu avoit détruit cette chambre, certainement elle ne ſeroit plus viſible, car le néant n'a point de proprietez.

VI. THEODORE. Vous ne me ſuivez pas, Ariſte. Vôtre chambre eſt par elle-même abſolument inviſible. Si Dieu l'avoit détruite, dites-vous, elle ne ſeroit plus viſible, puiſque le néant n'a point de proprietez. Cela ſeroit vrai, ſi la viſibilité de vôtre chambre étoit une proprieté qui lui appartînt. Si elle étoit détruite, elle ne ſeroit plus viſible. Je le veux, car cela eſt vrai en un ſens. Mais ce que je voi en regardant vôtre chambre, je veux dire en tournant mes yeux de tous côtez pour la conſiderer, ſera toûjours viſible, quand mêmes vôtre chambre ſeroit détruite; que dis-je ! quand mêmes elle n'auroit jamais été bâtie. Je vous ſoûtiens qu'un Chinois

qui n'eſt jamais entré ici, peut voir en ſon païs tout ce que je voi, lorſque je regarde vôtre chambre; ſuppoſé, ce qui n'eſt nullement impoſſible, qu'il ait le cerveau ébranlé de la même maniere que je l'ai maintenant que je la conſidere. Ceux qui ont la fiévre chaude, ceux qui dorment, ne voïent-ils pas des chimeres de toutes façons qui ne furent jamais? Ce qu'ils voïent eſt du moins dans le temps qu'ils le voïent. Mais ce qu'ils croïent voir n'eſt pas: ce à quoi ils rapportent ce qu'ils voïent n'eſt rien de réel.

Je vous le repete, Ariſte: à parler exactement, vôtre chambre n'eſt point viſible. Ce n'eſt point proprement vôtre chambre que je voi, lorſque je la regarde: puiſque je pourrois bien voir tout ce que je voi maintenant, quand mêmes Dieu l'auroit détruite. Les dimenſions que je voi ſont immuables, éternelles, neceſſaires. Ces dimenſions intelligibles qui me repreſentent tous ces eſpaces, n'occupent aucun lieu. Les dimenſions de vôtre chambre ſont au contraire changeantes & corruptibles: elles rempliſſent un certain eſpace. Mais en vous diſant trop de veritez, je crains maintenant de multiplier vos difficul-

tez. Car vous me paroiſſez aſſez embaraſſé à diſtinguer les idées, qui ſeules ſont viſibles par elles-mêmes, des objets qu'elles repreſentent, qui ſont inviſibles à l'eſprit, parce ce qu'ils ne peuvent agir ſur lui, ni ſe repreſenter à lui.

ARISTE. Il eſt vrai que je ſuis un peu interdit. C'eſt que j'ai de la peine à vous ſuivre dans ce païs des idées, auſquelles vous attribuez une réalité veritable. Je ne trouve point de priſe dans tout cequi n'a point de corps. Et cette réalité de vos idées que je ne puis m'empêcher de croire veritables, par les raiſons que vous venez de me dire, me paroît n'avoir gueres de ſolidité. Car, je vous prie, que deviennent nos idées dés que nous n'y penſons plus? Pour moi, il me ſemble qu'elles rentrent dans le néant. Et ſi cela eſt, voilà vôtre monde intelligible détruit. Si en fermant les yeux j'anéantis la chambre intelligible que je voi maintenant, certes la réalité de cette chambre eſt bien mince, c'eſt bien peu de choſe. S'il ſuffit que j'ouvre les yeux pour créer un monde intelligible, aſſurément ce monde-là ne vaut pas celui dans lequel nos corps habitent.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: ZEN Leibn. Marg. 18:1;Leibn. Marg. 18:1, [86] - 22
PUBLIC DOMAIN

VII. THEODORE. Cela eſt vrai, Ariſte. Si vous donnez l'être à vos idées, s'il ne dépend que d'un clin d'œil pour les anéantir, c'eſt bien peu de choſe. Mais ſi elles ſont éternelles, immuables, neceſſaires, divines, en un mot, j'entens l'étenduë intelligible dont elles ſont formées, aſſurément elles ſeront plus conſiderables que cette matiere inefficace, & par elle-même abſolument inviſible. Quoi, Ariſte, pourriez-vous croire qu'en voulant penſer à un cercle, par exemple, vous donniez l'être à la ſubſtance, pour ainſi dire, dont vôtre idée eſt formée, & que dés que vous ceſſez de vouloir y penſer, vous l'anéantiſſiez? Prenez garde. Si c'eſt vous qui donnez l'être à vos idées, c'eſt en voulant y penſer. Or, je vous prie, comment pouvez-vous vouloir penſer à un cercle, ſi vous n'en avez déja quelque idée, & de quoi la former & l'achever? Peut-on rien vouloir ſans le connoître? Pouvez-vous faire quelque choſe de rien? Certainement vous ne pouvez pas vouloir penſer à un cercle, ſi vous n'en avez déja l'idée, ou du moins l'idée de l'étenduë dont vous puiſſiez conſiderer certaines parties ſans penſer aux

autres. Vous ne pouvez le voir de prés, le voir distinctement, si vous ne le voïez déja confusément, & comme de loin. Vôtre attention vous en approche, elle vous le rend present ; elle le forme mêmes. Je le veux. Mais il est clair qu'elle ne le produit pas de rien. Vôtre distraction vous en éloigne : mais elle ne l'anéantit pas tout-à-fait. Car si elle l'anéantissoit, comment pourriez-vous former le desir de le produire, & sur quel modele le feriez-vous de nouveau si semblable à lui-même ? N'est-il pas clair que cela seroit impossible ?

ARISTE. Pas trop clair encore pour moi, Theodore. Vous me convainquez, mais vous ne me persuadez pas. Cette terre est réelle. Je le sens bien. Quand je frappe du pied, elle me résiste. Voilà qui est solide cela. Mais que mes idées aïent quelque réalité indépendemment de ma pensée, qu'elles soient dans le tems même que je n'y pense point, c'est ce que je ne puis me persuader.

VIII. THEODORE. C'est que vous ne sçauriez rentrer en vous-même pour interroger la Raison ; & que fatigué du travail de l'attention, vous écoutez vôtre imagination & vos sens, qui vous

vous parlent ſans que vous aïez la peine de les conſulter. Vous n'avez pas fait aſſez de réflexion ſur les preuves que je vous ai données, que leur témoignage eſt trompeur. Il n'y a pas long-tems qu'il y avoit un homme fort ſage d'ailleurs, qui croïoit toûjours avoir de l'eau juſqu'au milieu du corps, & qui apprehendoit ſans ceſſe qu'elle ne s'augmentât & ne le noyât. Il la ſentoit, comme vous, vôtre terre. Il la trouvoit froide, & il ſe promenoit toûjours fort lentement, parce que l'eau, diſoit-il, l'empêchoit d'aller plus vîte. Quand on lui parloit neanmoins, & qu'il écoutoit attentivement, on le détrompoit. Mais il retomboit auſſi-tôt dans ſon erreur. Quand un homme ſe croit transformé en coq, en liévre, en loup, ou en bœuf, comme Nabucodonoſor, il ſent en lui, au lieu de ſes jambes, les pieds du coq; au lieu de ſes bras, les jarets d'un bœuf; & au lieu de ſes cheveux, une crête ou des cornes. Comment ne voïez vous pas que la réſiſtance que vous ſentez en preſſant du pied vôtre plancher, n'eſt qu'un ſentiment qui frappe l'ame, & qu'abſolument parlant nous pouvons avoir tous nos ſentimens indépendem-

ment des objets ? Eſt-ce qu'en dormant vous n'avez jamais ſenti ſur la poitrine un corps fort peſant qui vous empêchoit de reſpirer, ou que vous n'avez jamais crû être frappé, & même bleſſé, ou frapper vous-même les autres, vous promener, danſer, ſauter ſur une terre ſolide ?

Vous croïez que ce plancher exiſte, parce que vous ſentez qu'il vous réſiſte. Quoi donc ! eſt-ce que l'air n'a pas autant de réalité que vôtre plancher, à cauſe qu'il a moins de ſolidité ? Eſt-ce que la glace a plus de réalité que l'eau, à cauſe qu'elle a plus de dureté ? Mais de plus vous vous trompez : nul corps ne peut réſiſter à un eſprit. Ce plancher réſiſte à vôtre pied. Je le veux. Mais c'eſt tout autre choſe que vôtre plancher, ou que vôtre corps, qui réſiſte à vôtre eſprit, ou qui lui donne le ſentiment que vous avez de réſiſtance ou de ſolidité.

Neanmoins je vous accorde encore que vôtre plancher vous réſiſte. Mais penſez-vous que vos idées ne vous réſiſtent point ? Trouvez-moi donc dans un cercle deux diamétres inégaux, ou dans une Ellipſe trois égaux. Trouvez-

moi la racine quarrée de 8. & la cubique de 9. Faites qu'il ſoit juſte de faire à autrui ce qu'on ne veut pas qu'on nous faſſe à nous-mêmes : ou, pour prendre un exemple qui revienne au vôtre, faites que deux pieds d'étenduë intelligible n'en faſſent plus qu'un. Certainement la nature de cette étenduë ne le peut ſouffrir. Elle réſiſte à vôtre eſprit. Ne doutez donc point de ſa réalité. Vôtre plancher eſt impenetrable à vôtre pied : c'eſt ce que vous apprennent vos ſens d'une maniere confuſe & trompeuſe. L'étenduë intelligible eſt auſſi impenetrable à ſa façon : c'eſt ce qu'elle vous fait voir clairement par ſon évidence & par ſa propre lumiere.

Ecoutez-moi, Ariſte. Vous avez l'idée de l'eſpace ou de l'étenduë ; d'un eſpace, dis-je, qui n'a point de bornes. Cette idée eſt neceſſaire, éternelle, immuable, commune à tous les eſprits, aux hommes, aux Anges, à Dieu même. Cette idée, prenez-y garde, eſt ineffaçable de vôtre eſprit, comme celle de l'être ou de l'infini, de l'être indéterminé. Elle luy eſt toûjours preſente. Vous ne pouvez vous en ſeparer, ou la perdre entierement de vûë. Or c'eſt de

cette vaſte idée que ſe forme en nous non ſeulement l'idée du cercle, & de toutes les figures purement intelligibles, mais auſſi celle de toutes les figures ſenſibles que nous voïons en regardant le monde créé : tout cela ſelon les diverſes applications des parties intelligibles de cette étenduë idéale, immaterielle, intelligible à nôtre eſprit ; tantôt en conſequence de nôtre attention, & alors nous connoiſſons ces figures ; & tantôt en conſequence des traces & des ébranlemens de nôtre cerveau, & alors nous les imaginons ou nous les ſentons. Je ne dois pas maintenant vous expliquer * tout ceci plus exactement. Conſiderez ſeulement qu'il faut bien que cette idée d'une étenduë infinie ait beaucoup de réalité, puiſque vous ne pouvez la comprendre, & que quelque mouvement que vous donniez à vôtre eſprit, vous ne pouvez la parcourir. Conſiderez qu'il n'eſt pas poſſible qu'elle n'en ſoit qu'une modification, puiſque l'infini ne peut être actuellement la modification de quelque choſe de fini. Dites-vous à vous-même : mon eſprit ne peut comprendre cette vaſte idée. Il ne peut la meſurer. C'eſt donc qu'elle le paſſe in-

* *Voyez les Converſat. chrétien. pag. 123. &c. de l'Edit. de 1702. ou la Rép. à M. Regis, p 27. & les ſuivantes, ou ci-deſſous II. Entretien ſur la Mort, vers la fin.*

finiment. Et ſi elle le paſſe, il eſt clair qu'elle n'en eſt point la modification. Car les modifications des êtres ne peuvent pas s'étendre au delà de ces mêmes êtres, puiſque les modifications des êtres ne ſont que ces mêmes êtres de telle & telle façon. Mon eſprit ne peut meſurer cette idée : c'eſt donc qu'il eſt fini, & qu'elle eſt infinie. Car le fini, quelque grand qu'il ſoit, appliqué ou repeté tant qu'on voudra, ne peut jamais égaler l'infini.

ARISTE. Que vous êtes ſubtil & prompt ! Doucement, s'il vous plaît. Je vous nie que l'eſprit apperçoive l'infini. L'eſprit, je le veux, apperçoit de l'étenduë dont il ne voit pas le bout, mais il ne voit pas une étenduë infinie ; un eſprit fini ne peut rien voir d'infini.

IX. THEODORE. Non, Ariſte, l'eſprit ne voit pas une étenduë infinie, en ce ſens que ſa penſée ou ſa perception égale une étenduë infinie. Si cela étoit, il la comprendroit, & il ſeroit infini lui-même. Car il faut une penſée infinie pour meſurer une idée infinie, pour ſe joindre actuellement à tout ce que comprend l'infini. Mais l'eſprit voit actuellement que ſon objet immediat

eſt infini : il voit actuellement que l'étenduë intelligible eſt infinie. Et ce n'eſt pas, comme vous le penſez, parce qu'il n'en voit pas le bout ; car ſi cela étoit, il pourroit eſperer de le trouver, ou du moins il pourroit douter ſi elle en a, ou ſi elle n'en a point : mais c'eſt parce qu'il voit clairement qu'elle n'en a point.

Suppoſons qu'un homme tombé des nuës marche ſur la terre toûjours en droite ligne, je veux dire ſur un des grands cercles par leſquels les Geographes la diviſent, & que rien ne l'empêche de voïager : pourroit-il decider aprés quelques journées de chemin, que la terre ſeroit infinie, à cauſe qu'il n'en trouveroit point le bout ? S'il étoit ſage & retenu dans ſes jugemens, il la croiroit fort grande, mais il ne la jugeroit pas infinie. Et à force de marcher, ſe retrouvant au même lieu d'où il ſeroit parti, il reconnoîtroit qu'effectivement il en auroit fait le tour. Mais lorſque l'eſprit penſe à l'étenduë intelligible, loſqu'il veut meſurer l'idée de l'eſpace, il voit clairement qu'elle eſt infinie. Il ne peut douter que cette idée ne ſoit inépuiſable. Qu'il en prenne de quoi ſe repreſenter le lieu de cent mille mon-

des, & à chaque instant encore cent mille fois davantage, jamais cette idée ne cessera de lui fournir tout ce qu'il faudra. L'esprit le voit, & n'en peut douter. Mais ce n'est point par-là qu'il découvre qu'elle est infinie. C'est au contraire, parce qu'il la voit actuellement infinie, qu'il sçait bien qu'il ne l'épuisera jamais.

Les Geometres sont les plus exacts de ceux qui se mêlent de raisonner. Or tous conviennent qu'il n'y a point de fraction, qui multipliée une fois par elle-même, donne huit pour produit, quoi qu'en augmentant les termes de la fraction, on puisse approcher à l'infini de ce nombre. Tous conviennent que l'hyperbole & ses asymptotes, & plusieurs autres semblables lignes continuées à l'infini, s'approcheront toûjours sans jamais se joindre. Pensez-vous qu'ils découvrent ces veritez en tâtonnant, & qu'ils jugent de ce qu'ils ne voïent point, par quelque peu de chose qu'ils en auroient découvert? Non, Ariste. C'est ainsi que jugent l'imagination & les sens, ou ceux qui suivent leur témoignage. Mais les vrais Philosophes ne jugent préciſement que de ce qu'ils voïent. Et cepen-

dant ils ne craignent point d'assurer, sans jamais l'avoir éprouvé, que nulle partie de la diagonale d'un quarré, fût-elle un million de fois plus petite que le plus petit grain de poussiere, ne peut mesurer exactement & sans reste cette diagonale d'un quarré & quelqu'un de ses côtez. Tant il est vrai que l'esprit voit l'infini aussi-bien dans le petit que dans le grand, non par la division ou multiplication reïterée de ses idées finies, qui ne pourroient jamais atteindre à l'infini, mais par l'infinité même qu'il découvre dans ses idées & qui leur appartient, lesquelles lui apprennent tout d'un coup, d'une part, qu'il n'y a point d'unité, & de l'autre, point de bornes dans l'étenduë intelligible.

ARISTE. Je me rends, Theodore. Les idées ont plus de réalité que je ne pensois, & leur réalité est immuable, necessaire, éternelle, commune à toutes les intelligences, & nullement des modifications de leur être propre, qui étant fini, ne peut recevoir actuellement des modifications infinies. La perception que j'ai de l'étenduë intelligible m'appartient à moi: c'est une modification de mon esprit. C'est moi qui apperçois

cette étenduë. Mais cette étenduë que j'apperçois n'eſt point une modification de mon eſprit. Car je ſens bien que ce n'eſt point moi-même que je voi, lorſque je penſe à des eſpaces infinis, à un cercle, à un quarré, à un cube, lorſque je regarde cette chambre, lorſque je tourne les yeux vers le ciel. La perception de l'étenduë eſt de moi. Mais cette étenduë, & toutes les figures que j'y découvre, je voudrois bien ſçavoir comment tout cela n'eſt point à moi. La perception que j'ai de l'étenduë ne peut être ſans moi. C'eſt donc une modification de mon eſprit. Mais l'étenduë que je voi ſubſiſte ſans moi. Car vous la pouvez contempler ſans que j'y penſe, vous & tous les autres hommes.

X. THEODORE. Vous pourriez ſans crainte ajoûter, ET DIEU MESME. Car toutes nos idées claires ſont en Dieu quant à leur réalité intelligible. Ce n'eſt qu'en lui que nous les voïons : Ne vous imaginez pas que ce que je vous dis ſoit nouveau. C'eſt le ſentiment de S. Auguſtin. Si nos idées ſont éternelles, immuables, neceſſaires, vous voïez bien qu'elles ne peuvent ſe trouver que dans une nature immuable. Oüi, Ariſte, Dieu voit

Voyez la Réponſe au Livre des vrayes & des fauſſes idées ch. 7. & 21.

en lui-même l'étenduë intelligible, l'archetype de la matiere dont le monde eſt formé, & où habitent nos corps : & encore un coup, ce n'eſt qu'en lui que nous la voïons. Car nos eſprits n'habitent que dans la Raiſon univerſelle, dans cette ſubſtance intelligible qui renferme les idées de toutes les veritez que nous découvrons ; ſoit en conſequence * des loix generales de l'union de nôtre eſprit avec cette même Raiſon ; ſoit en conſequence des loix generales de l'union de nôtre ame avec nôtre corps, dont la cauſe occaſionnelle ou naturelle n'eſt que les traces qui s'impriment dans le cerveau par l'action des objets, ou par le cours des eſprits animaux.

* *Ci-deſſous XII. Entr.*

L'ordre ne permet pas preſentement que je vous explique tout ceci en particulier. Mais pour ſatisfaire en partie le deſir que vous avez de ſçavoir comment l'eſprit peut découvrir toutes ſortes de figures, & voir ce monde ſenſible dans l'étenduë intelligible, prenez garde que vous appercevez un cercle, par exemple, en trois manieres. Vous le concevez, vous l'imaginez, vous le ſentez ou le voïez. Lorſque vous le concevez, c'eſt que l'étenduë intelligible s'appli-

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: ZEN Leibn. Marg. 18:1;Leibn. Marg. 18:1, [98] - 34
PUBLIC DOMAIN

que à vôtre eſprit avec des bornes indeterminées quant à leur grandeur, mais également diſtantes d'un point determiné,& toutes dans un même plan : & alors vous concevez un cercle en general. Lorſque vous l'imaginez, c'eſt qu'une partie determinée de cette étenduë,dont les bornes ſont également diſtantes d'un point,touche legerement vôtre eſprit. Et lorſque vous le ſentez ou le voïez,c'eſt qu'une partie determinée de cette étenduë touche ſenſiblement vôtre ame, & la modifie par le ſentiment de quelque couleur. Car l'étenduë intelligible ne devient viſible, & ne repreſente tel corps en particulier que par la couleur, puiſque ce n'eſt que par la diverſité des couleurs que nous jugeons de la difference des objets que nous voïons. Toutes les parties intelligibles de l'étenduë intelligible ſont de même nature en qualité d'idée, auſſi-bien que toutes les parties de l'étenduë locale ou materielle en qualité de ſubſtance. Mais les ſentimens de couleur étant eſſentiellement differens,nous jugeons par eux de la varieté des corps.Si je diſtingue vôtre main de vôtre habit, & l'un & l'autre de l'air qui les envi-

ronne, c'eſt que j'en ai des ſentimens de couleur ou de lumiere fort differens. Cela eſt évident. Car ſi j'avois de tout ce qui eſt dans vôtre chambre le même ſentiment de couleur, je n'y verrois par le ſens de la vûë nulle diverſité d'objets. Ainſi vous jugez bien que l'étenduë intelligible diverſement appliquée à nôtre eſprit, *peut nous donner toutes les idées que nous avons des figures mathematiques, comme auſſi de tous les objets que nous admirons dans l'Univers, & enfin de tout ce que nôtre imagination nous repreſente. Car de même que l'on peut par l'action du ciſeau former d'un bloc de marbre toutes ſortes de figures, Dieu peut nous repreſenter tous les êtres materiels par les diverſes applications de l'étenduë intelligible à nôtre eſprit. Or comment cela ſe fait, & pourquoi Dieu le fait ainſi, c'eſt ce que nous pourrons examiner dans la ſuite.

Cela ſuffit, Ariſte, pour un premier entretien. Tâchez de vous accoûtumer aux idées metaphyſiques, & de vous élever au deſſus de vos ſens. Vous voilà, ſi je ne me trompe, tranſporté dans un monde intelligible. Contemplez-en les beautez. Repaſſez dans vôtre eſprit tout

*Voyez la Rech. de la Verité, 3. Livre 2. Part. & l'Eclairciſſement ſur cette matiere. Voyez auſſi ma Rép. au Liv. des vrayes & des fauſſes Idées de M. Arnaud, & ma prem. Lett. touchant ſa Défenſe. Ou ma Rép. à la III. Lett. poſthume de Monſieur Arnaud.

ce que je viens de vous dire. Nourriſſez-vous de la ſubſtance de la verité, & preparez-vous à entrer plus avant dans ce païs inconnu, où vous ne faites encore qu'aborder. Je tâcherai demain de vous conduire juſqu'au Thrône de la Majeſté ſouveraine à qui appartient de toute éternité cette terre heureuſe & immobile où habitent nos eſprits.

ARISTE. Je ſuis encore tout ſurpris & tout chancelant. Mon corps appeſantit mon eſprit, & j'ai peine à me tenir ferme dans les veritez que vous m'avez découvertes: & cependant vous pretendez m'élever encore plus haut. La tête me tournera, Theodore : & ſi je me ſens demain comme je me trouve aujourd'hui, je n'aurai pas l'aſſurance de vous ſuivre.

THEODORE. Meditez, Ariſte, ce que je viens de vous dire, & demain je vous promets que vous ſerez prêt à tout. La meditation vous affermira l'eſprit, & vous donnera de l'ardeur & des aîles pour paſſer les créatures, & vous élever juſqu'à la preſence du Créateur. Adieu, mon cher. Aïez bon courage.

ARISTE. Adieu, Theodore. Je vas faire ce que vous venez de m'ordonner.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: ZEN Leibn. Marg. 18:1;Leibn. Marg. 18:1, [101] - 37
PUBLIC DOMAIN

II. ENTRETIEN.

De l'Exiſtence de Dieu.

Que nous pouvons voir en lui toutes choſes, & que rien de fini ne peut le repreſenter. De ſorte qu'il ſuffit de penſer à lui pour ſçavoir ce qu'il eſt.

THEODORE. Hé bien, Ariſte, que penſez-vous de ce monde intelligible où je vous conduiſis hier? Vôtre imagination n'en eſt-elle plus effraïée? Vôtre eſprit marche-t'il d'un pas ferme & aſſuré dans ce païs des meditatifs, dans cette region inacceſſible à ceux qui n'écoutent que leurs ſens?

ARISTE. Le beau ſpectacle, Theodore, que l'Archetype de l'Univers! Je l'ai contemplé avec une extrême ſatisfaction. Que la ſurpriſe eſt agréable, lorſque ſans ſouffrir la mort, l'ame ſe trouve tranſportée dans le païs de la verité, où elle rencontre abondamment de quoi ſe nourrir. Je ne ſuis pas, il eſt vrai, encore bien accoûtumé à cette

manne celeſte, à cette nourriture toute ſpirituelle. Elle me paroît dans certains momens bien creuſe & bien legere. Mais quand je la goûte avec attention, j'y trouve tant de ſaveur & de ſolidité, que je ne puis plus me reſoudre à venir paître avec les brutes ſur une terre materielle.

THEODORE. Oh oh, mon cher Ariſte, que me dites-vous là? Parlez-vous ſerieuſement?

ARISTE. Fort ſerieuſement. Non je ne veux plus écouter mes ſens. Je veux toûjours rentrer dans le plus ſecret de moi-même, & vivre de l'abondance que j'y trouve. Mes ſens ſont propres à conduire mon corps à ſa pâture ordinaire: je conſens qu'il les ſuive. Mais que je les ſuive moi! c'eſt ce que je ne ferai plus. Je veux ſuivre uniquement la Raiſon, & marcher par mon attention dans ce païs de la verité, où je trouve des mets delicieux, & qui ſeuls peuvent nourrir des intelligences.

THEODORE. C'eſt donc à ce coup que vous avez oublié que vous avez un corps. Mais vous ne ſerez pas long-tems ſans penſer à lui, ou plûtôt ſans penſer par rapport à lui. Ce corps que vous ne-

gligez preſentement, vous obligera bien-tôt à le mener paître vous-même, & à vous occuper de ſes beſoins. Car maintenant l'eſprit ne ſe degage pas ſi facilement de la matiere. Mais pendant que vous voilà pur eſprit, dites-moi, je vous prie, qu'avez-vous découvert dans le païs des idées? Sçavez-vous bien preſentement ce que c'eſt que cette Raiſon dont on parle tant dans ce monde materiel & terreſtre, & que l'on y connoît ſi peu? Je vous promis hier de vous élever au-deſſus de toutes les créatures, & de vous conduire juſqu'en preſence du Créateur. N'y auriez-vous point volé de vous-même, & ſans penſer à Theodore?

I. ARISTE. Je vous l'avouë. J'ai crû que ſans manquer au reſpect que je vous dois, je pouvois aller ſeul dans le chemin que vous m'avez montré. Je l'ai ſuivi, & j'ai, ce me ſemble, connu clairement ce que vous me dites hier, ſçavoir que la Raiſon univerſelle eſt une nature immuable, & qu'elle ne ſe trouve qu'en Dieu. Voici en peu de mots toutes mes demarches. Jugez-en, & dites-moi ſi je me ſuis égaré. Aprés que vous m'eûtes quitté, je demeurai quelque tems tout chancelant & tout interdit.

dit. Mais une ſecrette ardeur me preſſant, il me ſembla que je me dis à moi-même, je ne ſçai comment, *la Raiſon m'eſt commune avec Theodore : pourquoi donc ne puis-je pas ſans lui la conſulter & la ſuivre ?* Je la conſultai, & je la ſuivis ; & elle me conduiſit, ſi je ne me trompe juſqu'à celui qui la poſſede en propre, & par la neceſſité de ſon être : car il me ſemble qu'elle y conduit tout naturellement. Voici donc tout ſimplement & ſans figure le raiſonnement que je fis.

L'étenduë intelligible infinie n'eſt point une modification de mon eſprit. Elle eſt immuable, éternelle, neceſſaire. Je ne puis douter de ſa réalité & de ſon immenſité. Or tout ce qui eſt immuable, éternel, neceſſaire, & ſur tout infini, n'eſt point une créature, & ne peut appartenir à la créature. Donc elle appartient au Créateur, & ne peut ſe trouver qu'en Dieu. Donc il y a un Dieu, & une Raiſon : un Dieu dans lequel ſe trouve l'archetype que je contemple du monde créé que j'habite : un Dieu dans lequel ſe trouve la Raiſon qui m'éclaire par les idées purement intelligibles qu'elle fournit abondamment à mon eſprit & à celui de tous les hommes. Car

je ſuis ſeur que tous les hommes ſont unis à la même Raiſon que moi ; puiſque je ſuis certain qu'ils voïent ou peuvent voir ce que je voi quand je rentre en moi-même, & que j'y découvre les veritez ou les rapports neceſſaires que renferme la ſubſtance intelligible de la Raiſon univerſelle qui habite en moi, ou plûtôt dans laquelle habitent toutes les intelligences.

II. THEODORE. Vous ne vous êtes point égaré, mon cher Ariſte. Vous avez ſuivi la Raiſon ; & elle vous a conduit à celui qui l'engendre de ſa propre ſubſtance, & qui la poſſede éternellement. Mais ne vous imaginez pas qu'elle vous ait découvert la nature de l'Etre ſuprême auquel elle vous a conduit. Lorſque vous contemplez l'étenduë intelligible, vous ne voïez encore que l'archetype du monde materiel que nous habitons, & celui d'une infinité d'autres poſſibles. A la verité vous voïez alors la ſubſtance divine, car il n'y a qu'elle qui ſoit viſible, ou qui puiſſe éclairer l'eſprit. Mais vous ne la voïez pas en elle-même, ou ſelon ce qu'elle eſt. Vous ne la voïez que ſelon le rapport qu'elle a aux créatures naturelles, que ſelon

qu'elle eſt participable par elles, ou qu'elle en eſt repreſentative. Et par conſequent ce n'eſt point Dieu, à proprement parler, que vous voïez, mais ſeulement la matiere qu'il peut produire.

Vous voïez certainement par l'étenduë intelligible infinie que Dieu eſt. Car il n'y a que lui qui renferme ce que vous voïez, puiſque rien de fini ne peut contenir une réalité infinie. Mais vous ne voïez pas ce que Dieu eſt. Car la Divinité n'a point de bornes dans ſes perfections; & ce que vous voïez quand vous penſez à des eſpaces immenſes, eſt privé d'une infinité de perfections. Je dis ce que vous voïez, & non la ſubſtance qui vous repreſente ce que vous voïez. Car cette ſubſtance que vous ne voïez pas en elle-même, a des perfections infinies.

Aſſurément la ſubſtance qui renferme l'étenduë intelligible eſt toute-puiſſante. Elle eſt infiniment ſage. Elle renferme une infinité de perfections & de réalitez. Elle renferme, par exemple, une infinité de nombres intelligibles. Mais cette étenduë intelligible n'a rien de commun avec toutes ces choſes. Il

n'y a nulle ſageſſe, nulle puiſſance, aucune unité dans cette étenduë que vous contemplez. Car vous ſçavez que tous les nombres ſont commenſurables entr'eux, parce qu'ils ont l'unité pour commune meſure. Si donc les parties de cette étenduë diviſées & ſubdiviſées par l'eſprit pouvoient ſe réduire à l'unité, elles ſeroient toûjours par cette unité, commenſurables entr'elles : ce que vous ſçavez certainement être faux. Ainſi la ſubſtance divine dans ſa ſimplicité, où nous ne pouvons atteindre, renferme une infinité de perfections intelligibles toutes differentes, par leſquelles Dieu nous éclaire ſans ſe faire voir à nous tel qu'il eſt, ou ſelon ſa réalité particuliere & abſoluë, mais ſelon ſa réalité generale & relative à des ouvrages poſſibles. Cependant tâchez de me ſuivre : je vas vous conduire le plus prés de la Divinité qu'il me ſera poſſible.

III. L'étenduë intelligible infinie n'eſt l'archetype que d'une infinité de mondes poſſibles ſemblables au nôtre. Je ne voi par elle que tels & tels êtres, que des êtres materiels. Quand je penſe à cette étenduë, je ne voi la ſubſtance divine

qu'entant qu'elle eſt repreſentative des corps, & participable par eux. Mais prenez garde, quand je penſe à l'être, & non à tels & tels êtres; quand je penſe à l'infini, & non à tel ou tel infini, il eſt certain premierement que je ne voi point une ſi vaſte réalité dans les modifications de mon eſprit. Car ſi je ne puis trouver en elles aſſez de réalité pour me repreſenter l'infini en étenduë, à plus forte raiſon n'y en trouverai-je point aſſez pour me repreſenter l'infini en toutes manieres. Ainſi il n'y a que Dieu, que l'infini, que l'être indeterminé, ou que l'infini infiniment infini, qui puiſſe contenir la réalité infiniment infinie que je voi quand je penſe à l'être, & non à tels & tels êtres, ou à tels & tels infinis.

IV. En ſecond lieu, il eſt certain que l'idée de l'être, de la réalité, de la perfection indeterminée, ou de l'infini en toutes manieres, n'eſt point la ſubſtance divine entant que repreſentative de telle créature, ou participable par telle créature. Car toute créature eſt neceſſairement un tel être. Il y a contradiction que Dieu faſſe, ou engendre un être en general ou infini en toutes ma-

nieres, qui ne ſoit Dieu lui-même, ou égal à ſon principe. Le Fils & le Saint Eſprit ne participent point à l'Etre divin : ils le reçoivent tout entier. Ou pour parler de choſes plus proportionnées à nôtre eſprit, il eſt évident que l'idée du cercle en general n'eſt point l'étenduë intelligible entant que repreſentative de tel cercle, ou participable par tel cercle. Car l'idée du cercle en general, ou l'eſſence du cercle repreſente des cercles infinis, convient à des cercles infinis. Cette idée renferme celle de l'infini. Car penſer à un cercle en general, c'eſt appercevoir, comme un ſeul cercle, des cercles infinis. Je ne ſçai ſi vous concevez ce que je veux vous faire comprendre. Le voici en deux mots. C'eſt que l'idée de l'être ſans reſtriction, de l'infini, de la generalité n'eſt point l'idée des creatures, ou l'eſſence qui leur convient, mais l'idée qui repreſente la Divinité, ou l'eſſence qui lui convient. Tous les êtres particuliers participent à l'être : mais nul être particulier ne l'égale. L'être renferme toutes choſes, mais tous les êtres & créez & poſſibles avec toute leur multiplicité ne peuvent remplir la vaſte étenduë de l'être.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: ZEN Leibn. Marg. 18:1;Leibn. Marg. 18:1, [110] - 46
PUBLIC DOMAIN

ARISTE. Il me ſemble que je voi bien vôtre penſée. Vous definiſſez Dieu comme il s'eſt defini lui-même en parlant à Moïſe * *Dieu c'eſt celui qui eſt.* L'étenduë intelligible eſt l'idée ou l'archetype des corps. Mais l'être ſans reſtriction, en un mot L'ETRE. c'eſt l'idée de Dieu : c'eſt ce qui le repreſente à nôtre eſprit tel que nous le voïons en cette vie.

* Exod. 3. 14.

V. THEODORE. Fort bien. Mais ſur tout prenez garde que Dieu ou l'infini n'eſt pas viſible par une idée qui le repreſente. L'infini eſt à lui-même ſon idée. Il n'a point d'archetype. Il peut être connu, mais il ne peut être fait. Il n'y a que les créatures, que tels & tels êtres qui ſoient faiſables, qui ſoient viſibles par des idées qui les repreſentent, avant mêmes qu'elles ſoient faites. On peut voir un cercle, une maiſon, un ſoleil, ſans qu'il y en ait. Car tout ce qui eſt fini ſe peut voir dans l'infini qui en renferme les idées intelligibles. Mais l'infini ne ſe peut voir qu'en lui-même. Car rien de fini ne peut repreſenter l'infini. Si on penſe à Dieu, il faut qu'il ſoit. Tel être, quoique connu, peut n'exiſter point. On peut

voir ſon eſſence dans ſon exiſtence, ſon idée ſans lui. Mais on ne peut voir l'eſſence de l'infini ſans ſon exiſtence, l'idée de l'être ſans l'être. Car l'être n'a point d'idée qui le repreſente. Il n'a point d'archetype qui contienne toute ſa réalité intelligible. Il eſt à lui-même ſon archetype, & il renferme en lui l'archetype de tous les êtres.

Ainſi vous voïez bien que cette propoſition, *Il y a un Dieu*, eſt par elle-même la plus claire de toutes les propoſitions qui affirment l'exiſtence de quelque choſe, & qu'elle eſt mêmes auſſi certaine que celle-ci, *Je penſe, donc je ſuis*. Vous voïez de plus ce que c'eſt que Dieu, puiſque Dieu & l'être, ou l'infini, ne ſont qu'une même choſe.

VI. Mais encore un coup, ne vous y trompez pas. Vous ne voïez que fort confuſément, & comme de loin, ce que c'eſt que Dieu. Vous ne le voïez point tel qu'il eſt: parce que quoique vous voyïez l'infini, ou l'être ſans reſtriction, vous ne le voïez que d'une maniere fort imparfaite. Vous ne le voïez point comme un être ſimple. Vous voïez la multiplicité des créatures dans l'infinité de l'être incréé, mais

vous

vous n'y voïez pas distinctement son unité. C'est que vous ne le voïez pas tant selon sa réalité absoluë, que selon ce qu'il est par rapport aux créatures possibles, dont il peut augmenter le nombre à l'infini, sans qu'elles égalent jamais la réalité qui les représente. C'est que vous le voïez comme Raison universelle, qui éclaire les intelligences selon la mesure de lumiere qui leur est necessaire maintenant pour se conduire, & pour découvrir ses perfections entant que participables par des êtres limitez. Mais vous ne découvrez pas cette * proprieté qui est essentielle à l'infini, d'être en même tems un & toutes choses, composé, pour ainsi dire, d'une infinité de perfections differentes, & tellement simple, qu'en lui chaque perfection renferme toutes les autres sans aucune distinction réelle.

* *Voyez la prem. Lettre touchant la Défense de Mr Arnaud, remarque 18.*

Dieu ne communique pas sa substance aux créatures, il ne leur communique que ses perfections; non telles qu'elles sont dans sa substance, mais telles que sa substance les représente, & que la limitation des créatures le peut porter. L'étenduë intelligible, par exemple, représente les corps : c'est

leur archetype ou leur idée. Mais quoique cette étenduë n'occupe aucun lieu, les corps ſont étendus localement ; & ils ne peuvent être que localement étendus, à cauſe de la limitation eſſentielle aux créatures, & que toute ſubſtance finie ne peut avoir cette propriété incompréhenſible à l'eſprit humain, d'être en même tems un & toutes choſes, parfaitement ſimple & poſſeder toutes ſortes de perfections.

Ainſi l'étenduë intelligible repréſente des eſpaces infinis ; mais elle n'en remplit aucun : & quoiqu'elle rempliſſe, pour ainſi dire, tous les eſprits, & ſe découvre à eux, il ne s'enſuit nullement que nôtre eſprit ſoit ſpacieux. Il faudroit qu'il le fût infiniment pour voir des eſpaces infinis, s'il les voïoit par une union locale à des eſpaces localement * étendus.

La ſubſtance divine eſt par tout ſans extenſion locale. Elle n'a point de bornes. Elle n'eſt point renfermée dans l'Univers. Mais ce n'eſt point * cette ſubſtance, entant que répanduë par tout, que nous voïons lorſque nous penſons à des eſpaces. Car ſi cela étoit, nôtre eſprit étant fini, nous ne pour-

* *Voyez la même Lettre, 2. remarq. nomb.* 11. *& les ſuivans.*

**Ibid. & cy-deſſous Ent.* VIII.

rions jamais penſer à des eſpaces infinis. Mais l'étenduë intelligible que nous voïons dans la ſubſtance divine qui la renferme, n'eſt que cette même ſubſtance entant que repréſentative des êtres matériels, & participable par eux. Voilà tout ce que je puis vous dire. Mais remarquez bien que l'être ſans reſtriction, ou l'infini en toutes manieres que nous appercevons, n'eſt point ſeulement la ſubſtance divine entant que repréſentative de tous les êtres poſſibles. Car quoique nous n'aïons point des idées particulieres de tous ces êtres, nous ſommes aſſûrez qu'ils ne peuvent égaler la réalité intelligible de l'infini. C'eſt donc en un ſens la ſubſtance même de Dieu que nous voïons. Mais nous ne la voïons en cette vie que d'une maniere ſi confuſe & ſi éloignée, que nous voïons plûtôt qu'elle eſt que ce qu'elle eſt; que nous voïons plûtôt qu'elle eſt la ſource & l'exemplaire de tous les êtres, que ſa propre nature ou ſes perfections en elles-mêmes.

ARISTE. N'y a-t-il point quelque contradiction dans ce que vous me dites? Si rien de fini ne peut avoir aſſez

de réalité pour repréſenter l'infini, ce qui me paroît évident ; n'eſt-ce pas une néceſſité qu'on voïe la ſubſtance de Dieu en elle-même ?

VII. THEODORE. Je ne vous nie pas qu'on ne voïe la ſubſtance de Dieu en elle-même. On la voit en elle-même en ce ſens, que l'on ne la voit point par quelque choſe de fini qui la repréſente. Mais on ne la voit point en elle-même en ce ſens, qu'on atteigne à ſa ſimplicité, & que l'on y découvre ſes perfections.

Puiſque vous demeurez d'accord que rien de fini ne peut repréſenter la réalité infinie, il eſt clair que ſi vous voïez l'infini, vous ne le voïez qu'en lui-même. Or il eſt certain que vous le voïez. Car autrement, quand vous me demandez s'il y a un Dieu, ou un être infini, vous me feriez une demande ridicule, par une propoſition dont vous n'entendriez pas les termes. C'eſt comme ſi vous me demandiez, s'il y a un * *Blictri*, c'eſt à dire une telle choſe, ſans ſçavoir quoi.

**C'eſt un terme qui ne réveille aucune idée.*

Aſſûrément tous les hommes ont l'idée de Dieu, ou penſent à l'infini, lorſqu'ils demandent s'il y en a un. Mais

ils croïent pouvoir y penſer ſans qu'il y en ait ; parce qu'ils ne font pas réflexion que rien de fini ne peut le repréſenter. Comme ils peuvent penſer à bien des choſes qui ne ſont point, à cauſe que les créatures peuvent être vûës ſans qu'elles ſoient, car on ne les voit point en elles-mêmes, mais dans les idées qui les repréſentent, ils s'imaginent qu'il en eſt de même de l'infini, & qu'on peut y penſer ſans qu'il ſoit. Voilà ce qui fait qu'ils cherchent, ſans le reconnoître, celui qu'ils rencontrent à tous momens, & qu'ils reconnoîtroient bien-tôt, s'ils rentroient en eux-mêmes, & faiſoient réfléxion ſur leurs idées.

ARISTE. Vous me convainquez, Theodore, mais il me reſte encore quelque doute. C'eſt qu'il me ſemble que l'idée que j'ai de l'être en général, ou de l'infini, eſt une idée de ma façon. Il me ſemble que l'eſprit peut ſe faire des idées générales de pluſieurs idées particulieres. Quand on a vû pluſieurs arbres, un pomier, un poirier, un prunier, &c. on s'en fait une idée generale d'arbre. De même quand on a vû pluſieurs êtres, on s'en forme l'idée géné-

rale de l'être. Ainſi cette idée générale de l'être n'eſt peut-être qu'un aſſemblage confus de tous les autres. C'eſt ainſi qu'on me l'a appris, & que je l'ai toûjours entendu.

VIII. THEODORE. Vôtre eſprit, Ariſte, eſt un merveilleux ouvrier. Il ſçait tirer l'infini du fini, l'idée de l'être ſans reſtriction des idées de tels & tels êtres. C'eſt peut-être qu'il trouve dans ſon propre fonds aſſez de réalite pour donner à des idées finies ce qui leur manque pour être infinies. Je ne ſçai ſi c'eſt ainſi qu'on vous l'a appris : mais je croi ſçavoir que vous ne l'avez jamais bien compris.

ARISTE. Si nos idées étoient infinies, aſſurément elles ne ſeroient point nôtre ouvrage, ni des modifications de nôtre eſprit. Cela ne ſe peut conteſter. Mais peut-être ſont-elles finies quoique par elles nous puiſſions appercevoir l'infini. Ou bien l'infini que nous voïons n'eſt point tel dans le fonds. Ce n'eſt, comme je viens de vous dire, que l'aſſemblage confus de pluſieurs choſes finies. L'idée générale de l'être n'eſt peut-être qu'un amas confus des idées de tels & tels êtres. J'ai de la peine à

m'ôter cette penſée de l'eſprit.

IX. THEODORE. Oüi, Ariſte, nos idées ſont finies, ſi par nos idées vous entendez nos perceptions ou les modifications de nôtre eſprit. Mais ſi vous entendez par l'idée de l'infini ce que l'eſprit voit quand il y penſe, ou ce qui eſt alors l'objet immediat de l'eſprit, aſſurément cela eſt infini; car on le voit tel. Prenez-y garde, vous dis-je, on le voit tel. L'impreſſion que l'infini fait ſur l'eſprit eſt finie. Il y a mêmes plus de perception dans l'eſprit, plus d'impreſſion d'idée, en un mot, plus de penſée, lors qu'on connoît clairement & diſtinctement un petit objet, que lors qu'on penſe confuſément à un grand, ou mêmes à l'infini. Mais quoique l'eſprit ſoit preſque toûjours plus touché, plus penetré, plus modifié par une idée finie que par une infinie, néanmoins il y a bien plus de réalité dans l'idée infinie que dans la finie, dans l'être ſans reſtriction que dans tels & tels êtres.

Vous ne ſçauriez vous ôter de l'eſprit, que les idées générales ne ſont qu'un aſſemblage confus de quelques idées particulieres, ou du moins que vous

avez le pouvoir de les former de cet assemblage. Voïons ce qu'il y a de vrai & de faux dans cette pensée dont vous êtes si fort prévenu. Vous pensez, Ariste, à un cercle d'un pied de diametre, ensuite à un de deux pieds, à un de trois, à un de quatre, &c. & enfin vous ne déterminez point la grandeur du diametre, & vous pensez à un cercle en général. L'idée de ce cercle en général, direz-vous, n'est donc que l'assemblage confus des cercles auxquels j'ai pensé. Certainement cette consequence est fausse : car l'idée du cercle en général représente des cercles infinis, & leur convient à tous ; & vous n'avez pensé qu'à un nombre fini de cercles.

C'est donc plûtôt que vous avez trouvé le secret de former l'idée de cercle en général, de cinq ou six que vous avez vûs. Et cela est vrai en un sens, & faux en un autre. Cela est faux en ce sens, qu'il y ait assez de réalité dans l'idée de cinq ou six cercles pour en former l'idée de cercle en général. Mais cela est vrai en ce sens, qu'aprés avoir reconnu que la grandeur des cercles n'en change point les pro-

priétez, vous avez peut-être ceſſé de les conſiderer l'un aprés l'autre ſelon leur grandeur déterminée, pour les conſiderer en général ſelon une grandeur indéterminée. Ainſi vous avez, pour ainſi dire, formé l'idée de cercle en général, en répandant l'idée de la généralité ſur les idées confuſes des cercles que vous avez imaginez. Mais je vous ſoûtiens que vous ne ſçauriez former des idées générales, que parce que vous trouvez dans l'idée de l'infini aſſez de réalité pour donner de la généralité à vos idées. Vous ne pouvez penſer à un diametre indéterminé, que parce que vous voïez l'infini dans l'étenduë, & que vous pouvez l'augmenter ou la diminuer à l'infini. Je vous ſoûtiens que vous ne pourriez jamais penſer à ces formes abſtraites de genres & d'eſpeces, ſi l'idée de l'infini, qui eſt inſéparable de vôtre eſprit, ne ſe joignoit tout naturellement aux idées particulieres que vous appercevez. Vous pourriez penſer à tel cercle, mais jamais au cercle. Vous pourriez appercevoir telle égalité de rayons, mais jamais une égalité générale entre des rayons indéterminez. La raiſon eſt, que toute idée finie & déterminée ne

peut jamais repréſenter rien d'infini & d'indéterminé. Mais l'eſprit joint ſans réfléxion à ſes idées finies l'idée de la généralité qu'il trouve dans l'infini. Car de même que l'eſprit répand ſur l'idée de telle étenduë, quoique diviſible à l'infini, l'idée de l'unité indiviſible ; il répand auſſi ſur quelques idées particulieres l'idée générale d'une parfaite égalité: Et c'eſt ce qui le jette dans une infinité d'erreurs. Car toute la fauſſeté de nos idées vient de ce que nous les confondons entr'elles, & que nous les mêlons encore avec nos propres modifications. Mais c'eſt de quoi nous parlerons une autre fois.

ARISTE. Tout cela eſt fort bien, Theodore. Mais n'eſt-ce point que vous regardez nos idées comme diſtinguées de nos perceptions ? Il me ſemble que l'idée du cercle en général n'eſt qu'une perfection confuſe de pluſieurs cercles de diverſes grandeurs, c'eſt à dire un amas de diverſes modifications de mon eſprit preſque effacées, dont chacune eſt l'idée ou la perception de tel cercle.

X. THEODORE. Oüi ſans doute, * je mets bien de la difference entre nos idées & nos perceptions, entre nous

* *Voyez la Réponſe au Li-*

qui appercevons, & ce que nous appercevons. C'eſt que je ſçai que le fini ne peut trouver en lui de quoi ſe repréſenter l'infini. C'eſt que je ſçai, Ariſte, que je ne renferme en moi aucune réalité intelligible; & que bien loin de trouver en ma ſubſtance les idées de toutes choſes, je n'y trouve pas mêmes l'idée * de mon être propre. Car je ſuis entierement inintelligible à moi-même, & je ne verrai jamais ce que je ſuis, que lorſqu'il plaira à Dieu de me découvrir l'idée, ou l'archetype des eſprits que renferme la Raiſon univerſelle. Mais c'eſt de quoi nous nous entretiendrons une autre fois.

vre des vrayes & des fauſſes idées. Ou ma Réponſe à la 3. Lettre de M. A.n.

** Voyez la 2. Partie du 3. Livre de la Recherche de la Verité, c. 7. n. 4. & l'Eclairciſſement qui répond à ce Chapitre.*

Aſſurément, Ariſte, ſi vos idées n'étoient que des modifications de vôtre eſprit, l'aſſemblage confus de mille & mille idées ne feroit jamais qu'un compoſé confus, incapable d'aucune généralité. Prenez vingt couleurs differentes, mêlez-les enſemble pour exciter en vous une couleur en général; produiſez en vous dans un même tems pluſieurs ſentimens differens pour en former un ſentiment en général; vous verrez bientôt que cela n'eſt pas poſſible. Car en mêlant diverſes couleurs, vous ferez du

vert, du gris, du bleu, toûjours quelque couleur particuliere. L'étourdiſſement eſt produit par une infinité d'ébranlemens divers des fibres du cerveau & des eſprits animaux : mais ce n'eſt néanmoins qu'un ſentiment particulier. C'eſt que toute modification d'un être particulier, tel qu'eſt nôtre eſprit, ne peut être que particuliere. Elle ne peut jamais s'élever à la généralité qui ſe trouve dans les idées. Il eſt vrai que vous pouvez penſer à la douleur en général : mais vous ne ſçauriez jamais être modifié que par une douleur particuliere. Et ſi vous pouvez penſer à la douleur en général, c'eſt que vous pouvez joindre la généralité à toutes choſes. Mais encore un coup vous ne ſçauriez tirer de vôtre fonds cette idée de la généralité. Elle a trop de réalité : il faut que l'infini vous la fourniſſe de ſon abondance.

ARISTE. Je n'ai rien à vous répondre. Tout ce que vous me dites me paroît évident. Mais je ſuis ſurpris que ces idées générales, qui ont infiniment plus de réalité que les idées particulieres, me frappent moins qu'elles, & me paroiſſent avoir beaucoup moins de ſolidité.

XI. THEODORE. C'eſt qu'elles ſe font moins ſentir, ou plûtôt c'eſt qu'elles ne ſe font nullement ſentir. Ne jugez pas, Ariſte, de la réalité des idées, comme les enfans jugent de la réalité des corps. Les enfans croïent que tous ces eſpaces qui ſont entre la terre & le ciel ne ſont rien de réel, parce qu'ils ne ſe font point ſentir. Et il y a mêmes peu de gens qui ſçachent qu'il y a autant de matiere dans un pied cube d'air que dans un pied cube de plomb, parce que le plomb eſt plus dur, plus peſant, plus ſenſible en un mot que l'air. Ne les imitez pas. Jugez de la réalité des idées, non par le ſentiment que vous en avez, qui vous marque confuſément leur action, mais par la lumiere intelligible qui vous découvre leur nature. Autrement vous croirez que les idées ſenſibles & qui vous frappent, telle qu'eſt celle que vous avez de ce plancher que vous preſſez du pied, ont plus de réalité que les idées purement intelligibles, quoique dans le fonds il n'y ait aucune difference.

ARISTE. *Aucune difference*, Theodore! Quoi l'idée de l'étenduë à laquelle je penſe n'eſt pas differente de

celle de cette étenduë que je voi, que je preſſe du pied, & qui me réſiſte.

XII. THEODORE. Non, Ariſte, il n'y a point de deux ſortes d'étenduës, ni de deux ſortes d'idées qui les repréſentent. Et ſi cette étenduë à laquelle vous penſez vous touchoit, ou modifioit vôtre ame par quelque ſentiment, d'intelligible qu'elle eſt, elle vous paroîtroit ſenſible. Elle vous paroîtroit dure, froide, colorée, & peut-être douloureuſe : Car vous lui attribuëriez peut-être tous les ſentimens que vous auriez. Encore un coup, il ne faut pas juger des choſes par le ſentiment que nous en avons. Il ne faut pas croire que la glace ait plus de réalité que l'eau, à cauſe qu'elle nous réſiſte davantage.

Si vous croyiez que le feu a plus de force ou d'efficace que la terre, vôtre erreur auroit quelque fondement. Car il y a quelque raiſon de juger de la grandeur des puiſſances par celle de leurs effets. Mais de croire que l'idée de l'étenduë, qui vous touche par quelque ſentiment, eſt d'une autre nature, ou a plus de réalité que celle à laquelle vous penſez, ſans en recevoir aucune impréſſion ſenſible, c'eſt prendre l'abſolu pour

le relatif, c'eſt juger de ce que les choſes ſont en elles-mêmes par le rapport qu'elles ont avec vous. C'eſt le moïen de donner à la pointe d'une épine plus de réalité qu'à tout le reſte de l'Univers, & mêmes qu'à l'être infini. Mais quand vous ſerez accoûtumé à diſtinguer vos ſentimens de vos idées, vous reconnoîtrez que la même idée de l'étenduë peut ſe faire connoître, *ſe faire imaginer, & ſe faire ſentir, ſelon que la ſubſtance divine qui la renferme l'applique diverſement à nôtre eſprit. Ainſi ne croïez pas que l'infini, ou l'être en général ait moins de réalité que l'idée de tel objet qui vous touche actuellement d'une maniere fort vive & fort ſenſible. Jugez des choſes par les idées qui les repréſentent, & ne leur attribuez rien de ſemblable aux ſentimens dont vous êtes frappé. Vous comprendrez plus diſtinctement dans la ſuite du tems ce que je vous inſinuë preſentement.

* *Voyez le II. Entretien ſur la Mort.*

ARISTE. Tout ce que vous venez de me dire, Theodore, eſt furieuſement abſtrait, & j'ai bien de la peine à le fixer devant moi. Mon eſprit travaille étrangement: un peu de repos, s'il vous plaît. Il faut que je penſe à loiſir ſur

toutes ces grandes & ſublimes veritez. Je tâcherai de me les rendre familieres par les efforts penibles d'une attention toute pure. Mais preſentement je n'en ſuis pas capable. Il faut que je me délaſſe pour reprendre de nouvelles forces.

THEODORE. Je le ſçavois bien, Ariſte, que vous ne ſeriez pas longtems eſprit pur. Allez : menez paître vous-même vôtre corps. Délaſſez vôtre imagination par la varieté des objets qui peuvent la raſſurer & la réjoüir. Mais tâchez néanmoins de conſerver quelque goût pour la verité ; & dés que vous vous ſentirez capable de vous en nourrir & de la mediter, quittez tout pour elle. Oubliez même ce que vous êtes autant que vous le pourrez. C'eſt une néceſſité que vous penſiez aux beſoins du corps : mais c'eſt un grand déreglement que de vous occuper de ſes plaiſirs.

III. ENTRETIEN.

De la difference qu'il y a entre nos ſentimens & nos idées. Qu'il ne faut juger des choſes que par les idées qui les repréſentent, & nullement par les ſentimens dont on eſt touché en leur preſence ou à leur occaſion.

THEODORE. Hola oh, Ariſte, que vous voilà réveur ! A quoi penſez-vous ſi profondement ?

ARISTE. Qui eſt là ? Ah, Theodore vous m'avez ſurpris. Je reviens de cet autre monde où vous m'avez tranſporté ces jours-ci. J'y vas maintenant tout ſeul, & ſans craindre les phantômes qui en empêchent l'entrée. Mais lorſque j'y ſuis, j'y trouve tant de lieux obſcurs, que je crains de m'égarer & de me perdre.

I. THEODORE. C'eſt beaucoup, Ariſte, que de ſçavoir quitter ſon corps quand on le veut, & s'élever en eſprit dans le païs des intelligences. Mais cela ne ſuffit pas. Il faut ſçavoir un peu la

carte de ce païs ; quels ſont les lieux inacceſſibles aux pauvres mortels ; & qui ſont ceux où ils peuvent aller librement ſans craindre les illuſions. C'eſt, ce me ſemble, pour n'avoir pas bien pris garde à ce que je m'en vas vous faire remarquer, que la plûpart des voïageurs de ces dangereuſes contrées ont été ſeduits par certains ſpectres engageans, qui nous attirent dans des précipices dont le retour eſt moralement impoſſible. Ecoutez-moi bien ſérieuſement : je vas vous dire aujourd'hui ce que vous ne devez jamais oublier.

Ne prenez jamais, Ariſte, vos propres ſentimens pour nos idées, les modifications qui touchent vôtre ame pour les idées qui éclairent tous les eſprits. Voilà le plus grand de tous les préceptes pour éviter l'égarement. Jamais vous ne contemplerez les idées, ſans découvrir quelque verité : mais quelque attention que vous aïez à vos propres modifications, vous n'en ſerez jamais éclairé. Vous ne pouvez pas bien comprendre ce que je vous dis : il faut que je m'explique davantage.

II. Vous ſçavez, Ariſte, que le Verbe divin, entant que Raiſon univerſelle,

renferme dans ſa ſubſtance les idées primordiales de tous les êtres & créez & poſſibles. Vous ſçavez que toutes les intelligences, qui ſont unies à cette ſouveraine Raiſon, découvrent en elle quelques-unes de ces idées, ſelon qu'il plaît à Dieu de les leur manifeſter. Cela ſe fait en conſequence des loix générales qu'il a établies pour nous rendre raiſonnables, & former entre nous & avec lui, une eſpece de ſocieté. Je vous developperai quelque jour tout ce miſtere. Vous ne doutez pas que l'étenduë intelligible, par exemple, qui eſt l'idée primordiale, ou l'archetype des corps, eſt contenuë dans la Raiſon univerſelle, qui éclaire tous les eſprits, & celui-là même à qui cette raiſon eſt conſubſtantielle. Mais vous n'avez peut-être pas fait aſſez de réfléxion ſur la difference qu'il y a entre les idées intelligibles qu'elle renferme, & nos propres ſentimens, ou les modifications de nôtre ame; & vous croïez peut-être qu'il eſt inutile de la remarquer exactement.

III. Qu'il y a de difference, mon cher Ariſte, entre la lumiere de nos idées, & l'obſcurité de nos ſentimens, entre connoître & ſentir; & qu'il eſt néceſſaire

de s'accoûtumer à la diſtinguer ſans peine ! Celui qui n'a point fait aſſez de réfléxion ſur cette difference, croïant ſans ceſſe connoître fort clairement ce qu'il ſent le plus vivement, ne peut qu'il ne s'égare dans les tenebres de ſes propres modifications. Car enfin, comprenez bien cette importante vérité. L'homme n'eſt point à lui-même ſa propre lumiere. Sa ſubſtance, bien loin de l'éclairer, lui eſt inintelligible elle-même. Il ne connoît rien que par la lumiere de la Raiſon univerſelle qui éclaire tous les eſprits, que par les idées intelligibles qu'elle leur découvre dans ſa ſubſtance toute lumineuſe.

IV. La raiſon creée, nôtre ame, l'eſprit humain, les intelligences les plus pures & les plus ſublimes peuvent bien voir la lumiere : mais ils ne peuvent la produire, ou la tirer de leur propre fonds ; ils ne peuvent l'engendrer de leur ſubſtance. Ils peuvent découvrir les véritez éternelles, immuables, néceſſaires dans le Verbe divin, dans la Sageſſe éternelle, immuable, néceſſaire : mais il ne peuvent trouver en eux que des ſentimens ſouvent fort vifs, mais toûjours obſcurs & confus, que des

modalitez pleines de tenebres. En un mot ils ne peuvent en ſe contemplant découvrir la verité. Ils ne peuvent ſe nourrir de leur propre ſubſtance. Ils ne peuvent trouver la vie des intelligences que dans la Raiſon univerſelle qui anime tout les eſprits, qui éclaire & qui conduit tous les hommes. Car c'eſt elle qui conſole interieurement ceux qui la ſuivent ; c'eſt elle qui rappelle ceux qui la quittent ; c'eſt elle enfin qui par des reproches & des menaces terribles remplit de confuſion, d'inquietude & de deſeſpoir ceux qui ſont reſolus de l'abandonner.

ARISTE. Je ſuis bien perſuadé, Theodore, par les réfléxions que j'ai faites ſur ce que vous m'avez dit ces jours-ci, que c'eſt uniquement le Verbe divin qui nous éclaire par les idées intelligibles qu'il renferme. Car il n'y a point deux ou pluſieurs Sageſſes, deux ou pluſieurs Raiſons univerſelles. La vérité eſt immuable, néceſſaire, éternelle, la même dans le tems & dans l'éternité, la même parmi nous & les étrangers, la même dans le ciel & dans les enfers. Le Verbe éternel parle à toutes les nations le même langage,

aux Chinois & aux Tartares comme aux François & aux Eſpagnols ; & s'ils ne ſont pas également éclairez, c'eſt qu'ils ſont inégalement attentifs ; c'eſt qu'ils mêlent les uns plus, les autres moins, leurs modalitez avec les idées ; les inſpirations particulieres de leur amour propre, avec les réponſes générales de la verité interieure. Deux fois deux ſont quatre chez tous les peuples. Tous entendent la voix de la verité, qui nous ordonne de ne point faire aux autres ce que nous ne voulons pas qu'on nous faſſe. Et ceux qui n'obeïſſent point à cette voix, ſentent des reproches interieurs qui les menacent & qui les puniſſent de leur deſobeïſſance, pourvû qu'ils rentrent en eux-mêmes, & qu'ils écoutent la Raiſon. Je ſuis maintenant bien convaincu de ces principes. Mais je ne comprens pas encore trop bien cette difference entre connoître & ſentir, que vous jugez ſi néceſſaire pour éviter l'erreur. Je vous prie de me la faire remarquer.

V. THEODORE. Si vous aviez bien medité ſur les principes dont vous dites que vous êtes convaincu, vous verriez clairement ce que vous me de-

mandez. Mais ſans vous engager dans un chemin trop penible, repondez-moi. Penſez-vous que Dieu ſente la douleur que nous ſouffrons ?

ARISTE. Non ſans doute : car le ſentiment de la douleur rend malheureux.

THEODORE. Fort bien. Mais croïez-vous qu'il la connoiſſe ?

ARISTE. Oüi, je le croi. Car il connoît tout ce qui arrive à ſes créatures. La connoiſſance de Dieu n'a point de bornes, & connoître ma douleur ne le rend ni malheureux ni imparfait. Au contraire...

THEODORE. Oh, oh, Ariſte ! Dieu connoît la douleur, le plaiſir, la chaleur & le reſte, & il ne ſent point ces choſes ! Il connoît la douleur, puiſqu'il ſçait quelle eſt cette modification de l'ame en quoi la douleur conſiſte. Il la connoît, puiſque c'eſt lui ſeul qui la cauſe en nous, ainſi que je vous prouverai dans la ſuite, & qu'il ſçait bien ce qu'il fait. En un mot, il la connoît, puiſque ſa connoiſſance n'a point de bornes. Mais il ne la ſent pas : car il ſeroit malheureux. Connoître la douleur ce n'eſt donc pas la ſentir.

ARISTE. Il eſt vrai. Mais ſentir la douleur n'eſt-ce pas la connoître ?

VI. THEODORE. Non ſans doute, puiſque Dieu ne la ſent nullement, & qu'il la connoît parfaitement. Mais pour ne point nous arrêter à l'équivoque des termes, ſi vous voulez que ſentir la douleur ce ſoit la connoître, du moins demeurez d'accord que ce n'eſt point la connoître clairement, que ce n'eſt point la connoître par lumiere & par évidence ; en un mot que ce n'eſt point en connoître la nature, & qu'ainſi, à parler exactement, ce n'eſt point la connoître. Sentir la douleur, par exemple, c'eſt ſe ſentir malheureux, ſans ſçavoir bien ni ce qu'on eſt, ni quelle eſt cette modalité de nôtre être qui nous rend malheureux. Mais connoître, c'eſt avoir une idée claire de la nature de ſon objet, & en découvrir tels & tels rapports par lumiere & par évidence.

Je connois clairement les parties de l'étenduë, parce que j'en puis voir évidemment les rapports. Je vois clairement que les triangles ſemblables ont leurs côtez proportionnels, qu'il n'y a point de triangle plan dont les trois angles ne ſoient égaux à deux droits. Je voi

voi clairement ces véritez ou ces rapports dans l'idée ou l'archetype de l'étenduë. Car cette idée eſt ſi lumineuſe, que c'eſt en la contemplant que les Geometres & les bons Phyſiciens ſe forment ; & elle eſt ſi feconde en véritez, que tous les eſprits enſemble ne l'épuiſeront jamais.

VII. Il n'en eſt pas de même de mon être. Je n'en ai point d'idée : je n'en voi point l'archetype. Je ne puis découvrir les rapports des modifications qui affectent mon eſprit. Je ne puis en me tournant vers moi-même reconnoître aucune de mes facultez ou de mes capacitez. Le ſentiment interieur que j'ai de moi-même m'apprend que je ſuis, que je penſe, que je veux, que je ſens, que je ſouffre, &c. mais il ne me fait point connoître ce que je ſuis, la nature de ma penſée, de ma volonté, de mes ſentimens, de mes paſſions, de ma douleur, ni les rapports que toutes ces choſes ont entr'elles : parce qu'encore un coup n'aïant point d'idée de mon ame, n'en voïant point l'archetype dans le Verbe divin, je ne puis découvrir en la contemplant ni ce qu'elle eſt, ni les modalitez dont elle eſt capable, ni enfin les

rapports qui ſont entre ſes modalitez ; rapports que je ſens vivement ſans les connoître: mais rapports que Dieu connoît clairement ſans les ſentir. Tout cela, mon cher Ariſte, parce que comme je vous ai déja dit, je ne ſuis point ma lumiere à moi-même, que ma ſubſtance & mes modalitez ne ſont que ténébres, & que Dieu n'a pas trouvé à propos pour bien des raiſons de me découvrir l'idée ou l'archetype qui repréſente la nature des êtres ſpirituels. Car ſi ma ſubſtance étoit intelligible par elle-même ou en elle-même, ſi elle étoit lumineuſe, ſi elle pouvoit m'éclairer ; comme je ne ſuis pas ſeparé de moi-même, certainement je pourrois voir en me contemplant que je ſuis capable d'être touché de tels & tels ſentimens que je n'ai jamais éprouvez, & dont je n'aurai peut-être jamais aucune connoiſſance. Je n'aurois pas eu beſoin d'un concert pour ſçavoir quelle eſt la douceur de l'harmonie, & quoique je n'euſſe jamais goûté d'un tel fruit, j'aurois pû, je ne dis pas ſentir, mais connoître avec évidence la nature du ſentiment qu'il excite en moi. Mais comme on ne peut connoître la nature des êtres que dans la

Raiſon qui les renferme d'une maniere intelligible ; quoique je ne me puiſſe ſentir qu'en moi-même, ce n'eſt qu'en elle que je puis découvrir ce que je ſuis, & les modalitez dont ma nature eſt ſuſceptible, & à plus forte raiſon ce n'eſt qu'en elle que je puis découvrir les principes des ſciences, & toutes les véritez capables d'éclairer l'eſprit.

ARISTE. Avançons un peu, Theodore. Je croi qu'il y a des differences eſſentielles entre connoître & ſentir ; entre les idées qui éclairent l'eſprit, & les ſentimens qui le touchent : & je demeure d'accord que bien que je ne me ſente qu'en moi-même, je ne puis connoître ce que je ſuis que dans la Raiſon qui renferme l'archetype de mon être, & les idées intelligibles de toutes choſes.

VIII. THEODORE. Bien donc, Ariſte. Vous voilà prêt à faire mille & mille découvertes dans le païs de la vérité. Diſtinguez les idées de vos ſentimens, mais diſtinguez-les bien. Encore un coup diſtinguez-les bien ; & tous ces phantômes careſſans, dont je vous ai parlé, ne vous engageront point dans l'erreur. Elevez-vous toûjours au deſſus de vous-même. Vos modalitez ne ſont que ténébres :

ſouvenez-vous-en. Montez plus haut juſqu'à la Raiſon, & vous verrez la lumiere. Faites taire vos ſens, vôtre imagination, & vos paſſions; & vous entendrez la voix pure de la vérité intérieure, les réponſes claires & évidentes de nôtre Maître commun. Ne confondez jamais l'évidence, qui réſulte de la comparaiſon des idées, avec la vivacité des ſentimens qui vous touchent & qui vous ébranlent. Plus nos ſentimens ſont vifs, plus répandent-ils de ténébres. Plus nos phantômes ſont terribles ou agréables, plus ils paroiſſent avoir de corps & de réalité, plus ſont-ils dangereux, & propres à nous ſéduire. Diſſipez-les, ou entrez en défiance. Fuïez en un mot tout ce qui vous touche, & courez & attachez-vous à tout ce qui vous éclaire. Il faut ſuivre la Raiſon malgré les careſſes, les menaces, les inſultes du corps auquel nous ſommes unis, malgré l'action des objets qui nous environnent. Concevez-vous bien diſtinctement tout ceci? En eſtes-vous bien convaincu par les raiſons que je vous ai données, & par vos propres réflexions?

ARISTE. Vôtre exhortation, Theodore, me paroît bien vive pour un en-

tretien de Metaphyſique. Il me ſemble que vous excitez en moi des ſentimens, au lieu d'y faire naître des idées claires. Je me ſers de vôtre langage. De bonne foi, je ne comprens pas trop ce que vous me dites. Je le voi, & un moment aprés je ne le voi plus. C'eſt que je ne fais encore que l'entrevoir. Il me ſemble que vous avez raiſon : mais je ne vous entens pas trop bien.

IX. THEODORE. Ah, mon cher Ariſte, vôtre réponſe eſt encore une preuve de ce que nous venons de dire. Il n'y a point de mal que vous y faſſiez réflexion. Je vous dis ce que je voi, & vous ne le voïez pas. C'eſt une preuve que l'homme n'inſtruit pas l'homme. C'eſt que je ne ſuis pas vôtre Maître, ou vôtre Docteur. C'eſt que je ne ſuis qu'un moniteur, vehement peut-être, mais peu exact & peu entendu. Je parle à vos oreilles. Apparemment je n'y fais que trop de bruit. Mais nôtre unique Maître ne parle point encore aſſez clairement à vôtre eſprit : ou plûtôt la Raiſon lui parle ſans ceſſe fort nettement ; mais faute d'attention, vous n'entendez point aſſez ce qu'elle vous répond. Je croïois pourtant par les choſes que vous

venez de me dire, & par celles que je vous avois dites moi-même, que vous compreniez suffisamment mon principe & les consequences qu'il en faut tirer. Mais je voi bien qu'il ne suffit pas que je vous donne des avis généraux appuïez sur des idées abstraites & métaphysiques. Il faut encore que je vous apporte quelques preuves particulieres de la nécessité de ces avis.

Je vous ai exhorté à vous accoûtumer à reconnoître sans peine la difference qu'il y a entre connoître & sentir, entre nos idées claires & nos sentimens toûjours obscurs & confus. Et je vous soûtiens que cela seul suffit pour découvrir une infinité de véritez. Je vous le soûtiens, dis-je, sur ce fondement, qu'il n'y a que la Raison qui nous éclaire, que nous ne sommes point nôtre lumiere à nous-mêmes, ni nulle intelligence à aucune autre. Vous verrez clairement si ce fondement est solide, lorsque vous cesserez de m'entendre moi, & que dans vôtre cabinet vous consulterez attentivement la Vérité intérieure. Mais pour vous faciliter l'intelligence de mon principe, & vous en faire mieux connoître la nécessité & les consequences,

répondez-moi, je vous prie. Vous ſçavez bien la muſique, car je vous voi ſouvent toucher les inſtrumens d'une maniere fort ſçavante & fort hardie.

ARISTE. J'en ſçai aſſez pour charmer mon chagrin, & chaſſer ma mélancolie.

X. THEODORE. Bien donc. Expliquez-moi un peu la nature de ces divers ſons que vous alliez d'une maniere ſi juſte & ſi agréable. Qu'eſt-ce qu'une octave, une quinte, une quarte? D'où vient que deux cordes étant dans l'union, on ne peut en toucher l'une ſans ébranler l'autre? Vous avez l'oreille tres-fine & tres-délicate: conſultez-la, afin qu'elle vous réponde ſur ce que je ſouhaite d'apprendre de vous.

ARISTE. Je penſe que vous vous moquez de moi. C'eſt la Raiſon, & non les ſens, qu'il faut conſulter.

THEODORE. Cela eſt vrai. Il ne faut conſulter les ſens que ſur des faits. Leur pouvoir eſt fort borné, mais la Raiſon s'étend à tout. Conſultez-la donc. Et prenez garde de confondre ſes réponſes avec le témoignage de vos ſens. Hé bien que vous répond-elle?

ARISTE. Vous me preſſez trop.

Néanmoins il me ſemble que le ſon eſt une qualité répanduë dans l'air, laquelle ne peut affecter que le ſens de l'oüie, car chaque ſens a ſon objet propre.

THEODORE. Appellez-vous cela conſulter la Raiſon?

ARISTE. Que voulez-vous que je vous diſe? Tenez, voici une octave, *La-la*. Voici une quinte, *Ut-ſol*. Voici une quarte, *Ut-fa*.

THEODORE. Vous chantez bien. Mais que vous raiſonnez mal! Je comprens que c'eſt que vous voulez vous réjoüir.

ARISTE. Aſſurément, Theodore. Mais pour vôtre autre queſtion, je vous réponds que c'eſt par ſympathie que les cordes de même ſon s'ébranlent les unes les autres. N'ai-je pas bien rencontré?

THEODORE. Parlons ſérieuſement, Ariſte. Si vous voulez maintenant me réjoüir, tâchez de m'inſtruire.

ARISTE. Je n'en ferai rien, s'il vous plaît. Faites vôtre perſonnage, & laiſſez-moi faire le mien. C'eſt à moi à écouter.

THEODORE. Que vos manieres ſont honêtes & agréables! C'à donc prêtez-moi ce monocorde, & prenez garde à ce que je vas faire, & à ce que je vas vous

dire. En pinçant, ou en tirant à moi cette corde, je la mets hors de l'état où le bandement l'oblige d'être: & lorſque je la quitte, vous voïez bien, ſans qu'il ſoit néceſſaire de vous le prouver, qu'elle ſe remuë quelque temps deçà & delà; & qu'ainſi elle fait un grand nombre de vibrations, & par conſequent beaucoup d'autres petites ſecouſſes imperceptibles à nos ſens. Car la ligne droite étant plus courte que la courbe, une corde ne peut pas faire ſes vibrations, ou devenir alternativement droite & courbe, ſans que les parties qui la compoſent s'allongent & ſe racourciſſent fort promptement. Or, je vous prie, un corps mû n'eſt-il pas capable de mouvoir celui qu'il rencontre? Cette corde peut donc ébranler l'air qui l'environne, & même le ſubtil qui en pénetre les pores, & celui-ci un autre, juſqu'à vôtre oreille & à la mienne.

ARISTE. Il eſt vrai. Mais c'eſt un ſon que j'entens, un ſon répandu dans l'air, une qualité qui eſt bien differente des vibrations d'une corde, ou des ſecouſſes d'un air ébranlé.

THEODORE. Doucement, Ariſte. Ne conſultez point vos ſens, & ne jugez

point ſur leur témoignage. Il eſt vrai que le ſon eſt tout autre choſe qu'un air ébranlé. Mais c'eſt juſtement pour cela que vous dites ſans fondement que le ſon ſe répand dans l'air. Car, prenez-y garde, en touchant cette corde je ne fais que l'ébranler, & une corde ébranlée ne fait qu'agiter l'air qui l'environne.

ARISTE. *Une corde ébranlée ne fait qu'agiter l'air qui l'environne !* Quoi, n'entendez-vous pas qu'elle produit un ſon dans l'air ?

THEODORE. Apparemment j'entens ce que vous entendez. Mais lorſque je veux m'inſtruire de quelque vérité, je ne conſulte pas mes oreilles, & vous conſultez les vôtres, nonobſtant toutes les bonnes réſolutions que vous aviez priſes. Rentrez donc en vous-même, & conſultez les idées claires que renferme la Raiſon. Concevez-vous bien que de l'air, que des petits corps de telle figure qu'il vous plaira, & agitez de telle & telle maniere, ſoient capables de contenir ce ſon que vous entendez, & qu'une corde le puiſſe produire ? Encore un coup, ne conſultez point vos oreilles; & pour plus de ſureté, imaginez-vous que vous êtes ſourd. Conſiderez avec atten-

tion l'idée claire de l'étenduë : c'eſt l'archetype des corps : elle en repréſente la nature & les proprietez. N'eſt-il pas évident que toutes les proprietez poſſibles de l'étenduë ne peuvent être que des rapports de diſtance ? Penſez-y ſérieuſement.

ARISTE. Cela eſt évident. Toutes les proprietez de l'étenduë ne peuvent conſiſter que dans ſes diverſes manieres d'être. Ce ne ſont que des rapports de diſtance.

THEODORE. Donc toutes les proprietez ou modalitez poſſibles de l'étenduë ne ſont que des figures, ou des rapports de diſtance ſtables & permanens; & des mouvemens, ou des rapports de diſtance ſucceſſifs & toûjours changeans. Donc, Ariſte, le ſon que vous convenez être autre choſe que du mouvement, n'eſt point répandu dans l'air, & une corde ne l'y peut produire. Ce ne ſera donc qu'un ſentiment ou une modalité de l'ame.

ARISTE. Je voi bien qu'il faut ſe rendre, ou nier ce principe, que l'idée de l'étenduë repréſente la nature des corps. Peut-être ne repréſente-t'elle qu'une de ſes proprietez. En effet, qui

vous a dit que les corps ne ſont que de l'étenduë ? L'eſſence de la matiere conſiſte peut-être dans quelque autre choſe : & cette autre choſe ſera capable de contenir les ſons, & mêmes de les produire. Prouvez-moi le contraire.

THEODORE. Mais prouvez-moi vous-même que cette autre choſe, en quoi vous faites conſiſter l'eſſence de la matiere, ne ſera pas capable de penſer, de vouloir, de raiſonner. Je vous ſoûtiens que les cordes de vôtre Luth penſent auſſi juſte que vous, ou du moins qu'elles ſe plaignent de ce que vous troublez leur repos. Prouvez-moi le contraire, & je vous convaincrai qu'elles ne répandent aucun ſon.

ARISTE. Il eſt vrai que ſi la nature du corps conſiſte dans quelque autre choſe que de l'étenduë, n'aïant nulle idée de cette choſe, je ne puis pas vous prouver qu'elle ne penſe point. Mais je vous prie, prouvez-moi que la matiere n'eſt rien autre choſe que de l'étenduë, & qu'ainſi elle eſt incapable de penſer. Car cela me paroît neceſſaire pour faire taire les libertins, qui confondent l'ame avec le corps, & qui ſoûtiennent qu'elle eſt mortelle auſſi-bien que lui, à cauſe

que ſelon eux toutes nos penſées ne ſont que des modalitez de cette choſe inconnuë qu'on appelle corps, & que toutes les modalitez peuvent ceſſer d'être.

XI. THEODORE. J'ai deja répondu à la queſtion que vous me faites: mais elle eſt ſi importante, que bien qu'elle ſoit hors de propos, je ſuis bien-aiſe de vous faire remarquer que ſa réſolution dépend auſſi-bien que toutes les autres véritez de ce grand principe, que la Raiſon univerſelle renferme les idées qui nous éclairent; & que les ouvrages de Dieu aïant été formez ſur ces idées, on ne peut mieux faire que de les contempler pour découvrir la nature & les proprietez des êtres créez. Prenez donc garde. Nous pouvons penſer à de l'étenduë ſans penſer à autre choſe. C'eſt donc un être ou une ſubſtance, & non une maniere d'être. Car on ne peut penſer à une maniere d'être, ſans penſer à l'être qu'elle modifie, puiſque les manieres d'être ne ſont que l'être même de telle & telle façon. On ne peut penſer à des figures & à des mouvemens ſans penſer à l'étenduë, parce que les figures & les mouvemens ne ſont que des manieres d'être de l'étenduë. Cela eſt clair,

I. Entr. n. 2.

ſi je ne me trompe. Et ſi cela ne vous paroît pas tel, je vous ſoûtiens que vous n'avez plus aucun moïen de diſtinguer les modalitez des ſubſtances d'avec les ſubſtances mêmes. Si cela ne vous paroît pas évident, ne philoſophons pas davantage. Car.....

ARISTE. Philoſophons, je vous prie.

THEODORE. Philoſophons. L'idée ou l'archetype de l'étenduë eſt éternelle & néceſſaire. Nous voïons cette idée, comme je vous l'ai déja prouvé ; & Dieu la voit auſſi, puiſqu'il n'y a rien en lui qu'il ne découvre. Nous la voïons, dis-je, clairement & diſtinctement ſans penſer à autre choſe. Nous pouvons l'appercevoir ſeule, ou plûtôt nous ne pouvons pas l'appercevoir comme la maniere d'être de quelqu'autre choſe, car elle ne renferme aucun rapport néceſſaire aux autres idées. Or Dieu peut faire ce qu'il voit, & ce qu'il nous fait voir dans ſa lumiere clairement & diſtinctement. Il peut faire tout ce qui ne renferme point de contradiction, car il eſt tout-puiſſant. Donc il peut faire de l'étenduë toute ſeule. Cette étenduë ſera donc un être ou une ſubſtance: & l'idée que nous en avons nous repréſentera ſa

nature. Supposé donc que Dieu ait créé de cette étenduë, assurément il y aura de la matiere. Car quel genre d'être seroit-ce que cette étenduë ? Or je croi que vous voïez bien que cette matiere est incapable de penser, de sentir, de raisonner.

ARISTE. Je vous avoüe que nos idées étant nécessaires & éternelles, & les mêmes que Dieu consulte; s'il agit il fera ce que ces idées représentent; & que nous ne nous tromperons point, si nous n'attribuons à la matiere que ce que nous voïons dans son archetype. Mais nous ne voïons peut-être pas cet archetype tout entier. Les modalitez de l'étenduë ne pouvant être que des rapports de distance, l'étenduë est incapable de penser. J'en conviens. Mais le sujet de l'étenduë, cette autre chose qui est peut-être renfermée dans l'archetype de la matiere, & qui nous est inconnuë, cela pourra bien penser.

XII. THEODORE. Cela pourra bien davantage. Car cela pourra tout ce que vous voudrez, sans que personne vous le puisse contester. Cela pourra avoir mille & mille facultez, vertus, proprietez admirables. Cela pourra agir

dans vôtre ame, l'éclairer, la rendre heureuſe & malheureuſe. En un mot il y aura autant de puiſſances, &, ſi vous pouſſez la choſe, autant de Divinitez qu'il y a de differens corps. Car en effet, que ſçai-je ſi cette autre choſe, que vous prenez pour l'eſſence de la matiere, n'a point toutes les qualitez qu'il vous plaira de lui attribuer, puiſque je n'en ai nulle connoiſſance. Vous voïez peut-être par là, que pour connoître les ouvrages de Dieu, il faut conſulter les idées qu'il nous en donne, celles qui ſont claires, celles ſur leſquelles il les a formez; & qu'on court de tres-grands dangers, ſi on ſuit une autre voïe. Car ſi nous conſultons nos ſens, ſi nous nous rendons aveuglément à leur témoignage, ils nous perſuaderont qu'il y a du moins certains corps dont la puiſſance & l'intelligence ſont merveilleuſes.

Nos ſens nous diſent que le feu répand la chaleur & la lumiere. Ils nous perſuadent que les animaux & les plantes travaillent à la conſervation de leur être & de leur eſpece avec beaucoup d'adreſſe, & avec une eſpece d'intelligence. Or nous voïons bien que ces facultez ſont autre choſe que des figures & des mouvemens.

vemens. Nous jugeons donc sur ces témoignages obscurs & confus de nos sens, qu'il faut qu'il y ait dans les corps quelqu'autre chose que de l'étenduë, puisque toutes les modalitez de l'étenduë ne peuvent être que des mouvemens & des figures. Mais consultons attentivement la Raison. Arrêtons-nous à l'idée claire que nous avons des corps. Ne les confondons pas avec nôtre être propre, & nous découvrirons peut-être que nous leur attribuons des qualitez & des propriétez qu'ils n'ont pas, & qui nous appartiennent uniquement.

Il se peut faire, dites-vous, que nous ne voyions pas tout entier l'archetype ou l'idée de la matiere. Quand cela seroit ainsi, nous ne devrions lui attribuer que ce que cette idée nous en représente; car il ne faut point juger de ce qu'on ne connoît pas. Assurément si les libertins croïent qu'il leur est permis de raisonner sur des chimeres dont ils n'ont aucune idée, ils doivent souffrir qu'on raisonne des choses par les idées qu'on en a. Mais pour leur ôter tout sujet de chûte & de confiance dans leurs étranges erreurs, encore un coup prenez garde que nous pouvons penser à l'étenduë

ſans penſer à autre choſe. Car c'eſt là le principe. Donc Dieu peut faire de l'étenduë ſans faire autre choſe. Donc cette étenduë ſubſiſtera ſans cette choſe inconnuë qu'ils attribuënt à la matiere. Cette étenduë ſera donc une ſubſtance, & non une modalité de ſubſtance. Et voilà ce que je croi devoir appeller corps ou matiere pour bien des raiſons : non ſeulement parce qu'on ne peut penſer aux modalitez des êtres, ſans penſer aux êtres mêmes dont elles ſont des modalitez, & qu'il n'y a point d'autre voïe pour diſtinguer les êtres de leurs modalitez, que de voir ſi on peut penſer à ceux-là ſans penſer à celles-ci; mais encore parce que par l'étenduë toute ſeule, & par les proprietez que tout le monde lui attribuë, on peut expliquer ſuffiſamment tous les effets naturels, je veux dire qu'on ne remarque aucun effet de la matiere dont on ne puiſſe découvrir la cauſe naturelle dans l'idée de l'étenduë, pourvû que cet effet ſoit clairement connu.

ARISTE. Ce que vous dites là me paroît convaincant. Je comprens plus clairement que jamais, que pour connoître les ouvrages de Dieu, il faut conſulter

attentivement les idées qu'il renferme dans ſa ſageſſe, & faire taire nos ſens, & ſur tout nôtre imagination. Mais cette voïe de découvrir la vérité eſt ſi rude & ſi pénible, qu'il n'y a preſque perſonne qui la ſuive. Pour voir que le ſoleil eſt tout éclatant de lumiere, il ne faut qu'ouvrir les yeux. Pour juger ſi le ſon eſt dans l'air, il ſuffit de faire du bruit. Rien n'eſt plus commode. Mais l'eſprit travaille furieuſement dans l'attention qu'il donne aux idées qui ne frappent point les ſens. On ſe laſſe bien tôt: je le ſçai par experience. Que vous êtes heureux de pouvoir méditer ſur les matieres métaphyſiques!

THEODORE. Je ſuis fait comme les autres, mon cher Ariſte. Jugez de moi par vous-même, & vous me ferez honneur, vous ne vous tromperez qu'à mon avantage. Que voulez-vous? Cette difficulté que nous trouvons tous à nous unir à la Raiſon, eſt une peine & une preuve du peché, & la rebellion du corps en eſt le principe. Nous ſommes condamnez à gagner nôtre vie à la ſueur de nôtre front. Il faut maintenant que l'eſprit travaille pour ſe nourrir de la vérité. Cela eſt commun à tous les hommes. Mais

croïez moi, cette viande des esprits est si delicieuse, & donne à l'ame tant d'ardeur lorsqu'on en a goûté, que quoiqu'on se lasse de la rechercher, on ne se lasse jamais de la desirer & de recommencer ses recherches : car c'est pour elle que nous sommes faits. Mais si je vous ai trop fatigué, donnez-moi cet instrument, afin que je soulage vôtre attention, & que je rende sensibles, autant que cela se peut, les véritez que je veux vous faire comprendre.

ARISTE. Que voulez-vous faire ? je comprens clairement que le son n'est point répandu dans l'air, & qu'une corde ne peut le produire. Les raisons que vous venez de me dire me paroissent convaincantes. Car enfin, le son ni le pouvoir de le produire n'est point renfermé dans l'idée de la matiere, puisque toutes les modalitez des corps ne consistent que dans des rapports de distance. Cela me suffit. Néanmoins voici encore une preuve qui me frappe & qui me convainc. C'est que dans une fiévre que j'eus il y a quelque temps, j'entendois sans cesse le hurlement d'un animal qui sans doute ne hurloit plus, car il étoit mort. Je pense aussi que dans le som-

meil il vous arrive comme à moi d'entendre un concert, ou du moins le ſon de la trompette ou du tambour, quoiqu'alors tout ſoit dans un grand ſilence. J'entendois donc étant malade des cris & des hurlemens. Car je me ſouviens encore aujourd'hui qu'ils me faiſoient beaucoup de peine. Or ces ſons deſagréables n'étoient point dans l'air, quoique je les y entendiſſe auſſi-bien que celui que fait cet inſtrument. Donc, quoiqu'on entende les ſons comme répandus dans l'air, il ne s'enſuit pas qu'ils y ſoient. Ils ne ſe trouvent effectivement que dans l'ame, car ce ne ſont que des ſentimens qui la touchent, que des modalitez qui lui appartiennent. Je pouſſe même les choſes plus loin. Car tout ce que vous m'avez dit juſqu'ici me porte à croire qu'il n'y a rien dans les objets de nos ſens qui ſoit ſemblable aux ſentimens que nous en avons. Ces objets ont rapport avec leurs idées ; mais il me ſemble qu'ilsn'ont nul rapport avec nos ſentimens. Les corps ne ſont que de l'étenduë capable de mouvement & de diverſes figures. Cela eſt évident lorſque l'on conſulte l'idée qui les repréſente.

THEODORE. Les corps, dites-vous,

n'ont rien de ſemblable aux ſentimens que nous avons ; & pour en connoître les proprietez, il ne faut pas conſulter les ſens, mais l'idée claire de l'étenduë qui repréſente leur nature. Retenez bien cette importante vérité.

ARISTE. Cela eſt évident, & je ne l'oublierai jamais.

XIII. THEODORE. Jamais ! Bien donc dites-moi, je vous prie, ce que c'eſt qu'une octave & une quinte, ou plûtôt enſeignez-moi ce qu'il faut faire pour entendre ces conſonances.

ARISTE. Cela eſt bien facile. Touchez cette corde entiere, & enſuite mettez là vôtre doigt, & touchez l'une ou l'autre partie de la corde, & vous entendrez l'octave.

THEODORE. Pourquoi là mon doigt, & non pas ici ?

ARISTE. C'eſt qu'ici vous feriez une quinte, & non une octave. Regardez, regardez. Voilà tous les tons marquez ..... Vous riez.

THEODORE. Me voilà bien ſçavant, Ariſte. Je puis vous faire entendre tous les tons que je voudrai. Mais ſi nous avions briſé nôtre inſtrument, toute nôtre ſcience ſeroit en morceaux.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: ZEN Leibn. Marg. 18:1;Leibn. Marg. 18:1, [158] - 94
PUBLIC DOMAIN

ARISTE. Point du tout, j'en referois bien un autre. Ce n'eſt qu'une corde ſur un ais. Tout le monde en peut faire autant.

THEODORE. Oüi. Mais cela ne ſuffit pas. Il faut marquer éxactement les conſonances ſur cet ais. Comment le diviſeriez-vous donc pour marquer où il faut mettre le doigt, afin d'entendre l'octave, la quinte, & les autres conſonances?

ARISTE. Je toucherois la corde entiere, & en gliſſant le doigt je prendrois le ton que je voudrois marquer. Car je ſçai même aſſez la muſique pour accorder les inſtrumens.

THEODORE. Vôtre méthode n'eſt gueres éxacte, puiſque ce n'eſt qu'en tâtonnant que vous trouvez ce que vous cherchez. Mais ſi vous deveniez ſourd, ou plûtôt ſi le petit nerf qui bande le tambour de vôtre oreille, & qui l'accorde avec vôtre inſtrument, venoit à ſe relâcher, que deviendroit vôtre ſcience? Ne pourriez-vous plus marquer éxactement les differens tons? Eſt-ce qu'on ne peut devenir ſourd ſans oublier la muſique? Si cela eſt, vôtre ſcience n'eſt point fondée ſur des idées claires. La Raiſon

n'y a point de part, car la Raiſon eſt immuable & néceſſaire.

ARISTE. Ah, Theodore! j'avois déja oublié ce que je viens de vous dire que je n'oublierois jamais. A quoi eſt-ce que je penſe? Je vous ai fait là de plaiſantes réponſes, vous aviez ſujet d'en rire. C'eſt que naturellement j'écoute plus mes ſens que ma Raiſon. Je ſuis ſi accoûtumé à conſulter mes oreilles, que je ne penſois pas bien à ce que vous me demandiez. Voici une autre réponſe dont vous ſerez plus content. Pour marquer l'octave ſur cet inſtrument, il faut diviſer en deux parties égales l'eſpace qui répond à la corde. Car ſi l'aïant touchée entiere, on touche enſuite l'une ou l'autre de ſes parties, on aura l'octave. Si on la touche entiere, & enſuite les deux tiers, on aura la quinte. Et enfin ſi on la touche entiere, & enſuite les trois quarts, on aura la quarte, & ces deux dernieres conſonances monteront à l'octave.

XIV. THEODORE, Cette réponſe m'inſtruit. Je la comprens diſtinctement. Je voi bien par là que l'octave, ou plûtôt la cauſe naturelle qui la produit, eſt comme 2. à 1. la quinte comme

3. à 2. la quarte comme 4. à 3. Ces rapports des nombres ſont clairs. Et puiſque vous me dites qu'une corde diviſée & touchée ſelon la grandeur qu'expriment ces nombres, rend ces conſonances, quand je deviendrois ſourd, je pourrois les marquer ſur le monocorde. Voilà ce que c'eſt que de raiſonner ſur des idées claires, on inſtruit ſolidement les gens. Mais pourquoi une quinte & une quarte valent-elles une octave ?

ARISTE. C'eſt que le ſon eſt au ſon comme la corde à la corde. Ainſi, puiſque l'octave ſe fait entendre lorſqu'on touche une corde, & enſuite ſa moitié, l'octave eſt comme 2. à 1. ou ce qui eſt la même choſe, comme 4. à 2. Or le rapport de 4. à 2. eſt compoſé du rapport de 4. à 3. qui eſt la quarte, & de 3. à 2. qui eſt la quinte. Car vous ſçavez bien que le rapport d'un nombre à un autre eſt compoſé de tous les rapports qui ſont entre tous les nombres que ces deux nombres renferment. Le rapport de 3. à 6. par exemple, qui eſt celui de 1. à 2. eſt compoſé des rapports de 3. à 4. de 4. à 5. & de 5. à 6. Par là vous voïez que le diton & la tierce mineure valent une quinte. Car la raiſon ou le rapport de 4.

à 6. qui eſt égal à celui de 2. à 3 eſt compoſé de ceux de 4. à 5. qui fait le diton, & de 5. à 6. qui eſt la tierce mineure.

THEODORE. Je conçois clairement tout ceci, en ſuppoſant que le ſon ſoit au ſon comme la corde à la corde Mais je ne comprens pas bien ce principe. Penſez-vous qu'il ſoit appuïé ſur des idées claires?

ARISTE. Oüi je le croi. Car la corde ou ſes divers tremblemens, ſont la cauſe de divers ſons. Or la cauſe entiere eſt à ſa moitié comme 2 à 1. & les effets répondent éxactement à leurs cauſes. Donc l'effet de la cauſe entiere eſt double de l'effet de ſa moitié. Donc le ſon de la corde entiere eſt au ſon de ſa moitié comme 2. à 1.

THEODORE. Concevez-vous diſtinctement ce que vous me dites? Pour moi j'y trouve de l'obſcurité, & autant que je le puis je ne me rends qu'à l'évidence qui accompagne les idées claires.

ARISTE. Que trouvez vous à redire dans mon raiſonnement?

XV. THEODORE Il y a beaucoup d'eſprit. Car vous ne manquez pas de ce côté-là. Mais le principe en eſt obſcur. Il n'eſt point appuïé ſur des idées

claires. Prenez-y garde. Vous croïez connoître ce que vous ne faites que ſentir; & vous prenez pour principe un préjugé dont vous aviez reconnu la fauſſeté auparavant. Mais pour faire ſentir la fauſſeté de vôtre preuve, ſouffrez que je faſſe ſur vous une petite experience. Donnez moi vôtre main : je ne vous ferai pas grand mal. Preſentement que je vous frotte le creux de la main avec le bout de ma manche, ne ſentez-vous rien ?

ARISTE. Je ſens un peu de chaleur, ou une eſpece de chatoüillement aſſez agréable.

THEODORE. Et maintenant.

ARISTE. Ah Theodore ! vous me faites mal. Vous me frottez trop rudement. Je ſens une douleur qui m'incommode.

THEODORE. Vous vous trompez, Ariſte. Laiſſez-moi faire. Vous ſentez un plaiſir deux ou trois fois plus grand que celui que vous ſentiez tout-à-l'heure. Je m'en vas vous le prouver par vôtre même raiſonnement. Prenez garde. *Le frottement que je fais dans vôtre main eſt la cauſe de ce que vous y ſentez. Or la cauſe entiere eſt à ſa moitié comme* 2. *à* 1. *& les*

effets répondent éxactement à l'action de leurs causes. Donc l'effet de la cause entiere ou de l'action entiere de la cause est double de l'effet de sa moitié. Donc en frottant une fois plus fort ou plus vîte, ce mouvement redoublé doit produire une fois plus de plaisir. Donc je ne vous ai point fait de douleur, si ce n'est que vous pretendiez que la douleur soit au plaisir comme 2. à 1.

ARISTE. Me voilà bien puni d'avoir raisonné sur un principe obscur. Vous m'avez fait du mal ; & pour toute excuse vous me prouvez que vous m'avez fait un double plaisir. Cela n'est point agréable.

THEODORE. Vous en êtes quitte à bon marché, car si nous eussions été auprés du feu, jeusse peut-être fait bien pis.

ARISTE. Que m'eussiez-vous fait ?

THEODORE. Apparemment j'eusse pris un charbon ardent, & je l'eusse d'abord approché un peu de vôtre main, & si vous m'eussiez dit que cela vous faisoit plaisir, je l'y aurois appliqué, afin de vous en donner davantage, & puis je vous aurois prouvé par vôtre raisonnement que vous auriez tort de vous plaindre.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: ZEN Leibn. Marg. 18:1;Leibn. Marg. 18:1, [164] - 100
PUBLIC DOMAIN

ARISTE. Vraiment je l'ai échapé belle ! Eſt-ce ainſi que vous inſtruiſez les gens ?

THEODORE. Comment voulez-vous que je faſſe ? Quand je vous donne des preuves métaphyſiques vous les oubliez incontinent. Il faut bien que je les rende ſenſibles, afin que vous les compreniez ſans peine, & que vous vous en ſouveniez toûjours. Pourquoi avez-vous oublié ſi-tôt qu'il ne faut raiſonner que ſur des idées claires ; qu'une corde ébranlée ne peut au plus qu'agiter l'air qui l'environne, & qu'elle ne peut produire les divers ſons que vous entendez ?

ARISTE. C'eſt que dés que je touche la corde j'entens le ſon.

THEODORE. Je le voi bien. Mais vous ne concevez pas clairement que les vibrations d'une corde puiſſent répandre ou produire le ſon. Vous en êtes demeuré d'accord. Car le ſon n'eſt point renfermé dans l'idée de la matiere, encore moins le pouvoir d'agir dans l'ame & de le lui faire entendre. De ce que les tremblemens d'une corde ou de l'air ſont ſuivis d'un ſon & de tel ſon, jugez en que les choſes étant comme elles ſont, cela eſt néceſſaire afin qu'on l'entende.

Mais ne vous imaginez pas qu'il y ait un rapport néceſſaire entre ces choſes. Apparemment je n'entens pas les mêmes ſons que vous, quoique j'entende peut-être les mêmes tons ou les mêmes conſonances. Car ſi le tambour de mon oreille eſt plus petit ou moins épais que le vôtre d'une certaine quantité, qui faſſe qu'il s'accorde plus facilement en prenant un autre ton qu'en prenant le même, ce qui eſt fort vrai-ſemblable, aſſeurément, tout le reſte étant égal, j'entens un ſon plus haut que vous, lorſqu'on touche cette corde. Enfin je ne voi nul rapport de grandeur entre les conſonances. Il n'eſt point clair que la difference des ſons qui les compoſent ſoit du plus au moins, comme les cordes qui les rendent. Cela me paroît évident.

ARISTE. Cela me paroît tel. Mais puiſque les tremblemens d'une corde ne ſont point la cauſe du ſon, d'où vient que j'entens le ſon lorſqu'on touche la corde?

THEODORE. Il n'eſt pas tems, Ariſte, de réſoudre cette queſtion. Lorſque nous aurons traité de l'efficace des cauſes, ou des loix de l'union de l'ame & du corps, elle ſe réſoudra ſans peine.

Je ne penſe préſentement qu'à vous faire remarquer la difference qu'il y a entre connoître clairement & ſentir confuſément. Je ne penſe qu'à vous bien convaincre de cette importante vérité, que pour connoître les ouvrages de Dieu il ne faut pas s'arrêter aux ſentimens qu'on en a, mais aux idées qui les repréſentent. Car je ne puis trop vous le repeter: il ne faut pas conſulter ſes ſens, ſes propres modalitez, qui ne ſont que ténébres, mais la Raiſon qui nous éclaire par ſes divines idées, par des idées immuables, néceſſaires, éternelles.

ARISTE. J'en demeure d'accord. J'en ſuis pleinement convaincu. Paſſons outre, car je me laſſe de vous entendre inceſſamment redire les mêmes choſes.

XVI. THEODORE. Nous paſſerons à ce quil vous plaira. Mais, croïez-moi, il ne ſuffit pas de voir un principe, il faut le bien voir. Car entre voir & voir il y a des differences infinies; & le principe que je vous inculque eſt ſi néceſſaire & d'un ſi grand uſage, qu'il faut l'avoir toûjours preſent à l'eſprit, & ne pas l'oublier comme vous faites. Mais voïons ſi vous en êtes bien convaincu, & ſi vous ſçavez bien vous en ſervir.

Dites-moi pourquoi deux cordes étant en uniſſon on ne peut en toucher une ſans ébranler l'autre.

ARISTE. Cette queſtion me paroît bien difficile : car j'en ai lû dans certains Auteurs beaucoup d'explications qui ne me ſatisfont gueres. J'appréhende que ma réponſe ne m'attire encore quelque petite raillerie, ou que vous ne faſſiez quelque expérience à mes dépens.

THEODORE. Non, non, Ariſte, ne craignez rien. Mais n'oubliez pas le principe des *idées claires*. Je ne devrois pas vous en avertir ſi ſouvent. Mais j'ai peur que la *ſympathie*, ou quelqu'autre chimere ne vous empêche de le ſuivre.

ARISTE. Voïons un peu. Lorſque je touche cette corde, elle ébranle l'air par ſes vibrations. Or cet air agité peut communiquer quelque mouvement aux autres cordes qu'il rencontre.

THEODORE. Fort bien. Mais les diſſonantes, auſſi-bien que celles qui rendent le même ſon, ſeront ébranlées.

ARISTE. C'eſt à quoi je penſois. Un peu de ſympathie viendroit aſſez bien ici, mais vous n'en voulez point.

THEODORE. Je reçois volontiers ce mot pour ce qu'il vaut. Il y a ſym-

pathie entre les cordes de même son. Cela est certain, puisqu'elles agissent les unes sur les autres, car c'est ce que ce mot signifie. Mais d'où vient cette sympathie ? C'est ce qui fait la difficulté.

ARISTE. Ce n'est point à cause de leur longueur ou de leur grosseur. Car il y a sympathie entre des cordes inégales, & il n'y a point de sympathie entre des cordes égales, si elles ne rendent le même son. Il faut donc que tout dépende du son. Mais à propos, le son n'est point une modalité de la corde, & elle ne peut le produire. D'où viendra donc cette sympathie ? Me voici bien embarrassé.

THEODORE. Vous vous embarrassez de peu de chose. Il y a sympathie entre les cordes de même son. Voilà le fait que vous voulez expliquer. Voïez donc ce qui fait que deux cordes rendent un même son, & vous aurez tout ce qui est nécessaire pour découvrir ce que vous cherchez.

ARISTE. Si deux cordes sont égales en longueur & en grosseur, ce sera l'égalité de leur tension qui fera qu'elles rendront le même son : & si elles sont inégales seulement en longueur, si l'une

eſt, par exemple, double de l'autre, il faudra qu'elle ſoit tenduë par une force quadruple.

THEODORE. Que fait donc dans des cordes égales une tenſion plus ou moins grande?

ARISTE. Elle les rend capables d'un ſon plus ou moins aigu.

THEODORE. Oüi, mais ce n'eſt pas là ce qu'il nous faut. Nous n'avons que faire de la difference des ſons: nul ſon ne peut ébranler cette corde. Car le ſon eſt plûtôt l'effet que la cauſe du mouvement. Dites-moi donc comment la tenſion fait-elle que le ſon devient plus aigu?

ARISTE. C'eſt apparemment parce qu'elle fait que la corde a des tremblemens plus prompts.

THEODORE. Bon, voilà tout ce qu'il nous faut. Car le tremblement, & non le ſon de ma corde, pourra faire trembler la vôtre. Deux cordes égales en longueur & en groſſeur, & également tenduës rendent un même ſon, par cette raiſon qu'ils ont des tremblemens également prompts: & ſi l'une monte plus haut que l'autre, c'eſt une marque qu'elle eſt plus tenduë, & qu'el-

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: ZEN Leibn. Marg. 18:1;Leibn. Marg. 18:1, [170] - 106
PUBLIC DOMAIN

le fait plus promptement chacune de ſes vibrations. Or une corde n'en ébranle une autre que par le moïen de ſes vibrations. Car un corps n'en meut un autre que par le moïen de ſon mouvement. Cela étant, dites-moi maintenant pourquoi les cordes de même ſon ſe communiquent leur tremblement : & pourquoi les diſſonantes ne le font point, du moins d'une maniere qui ſoit ſenſible.

XVII. ARISTE. J'en voi clairement la raiſon. Voici deux cordes de même ſon. Voilà la vôtre, voici la mienne. Quand je lâche ma corde, elle pouſſe l'air vers vous, & cet air pouſſé ébranle quelque peu vôtre corde. La mienne fait encore en fort peu de tems quantité de ſemblables vibrations, dont chacune ébranle l'air, & pouſſe vôtre corde comme a fait la premiere ſecouſſe. Voilà ce qui la fait trembler. Car pluſieurs petites ſecouſſes données à propos peuvent produire un ébranlement ſenſible. Mais lorſque ces petites ſecouſſes viennent à contre-tems, elles ſe nuiſent les unes aux autres. Ainſi, lorſque deux cordes ſont diſſonantes, ou ne peuvent faire leurs vibrations en tems égal ou multi-

ple, ou du moins commenſurable, à cauſe qu'elles ſont inégalement bandées, ou de longueur & groſſeur inégale, & incommenſurable, elles ne peuvent s'ébranler l'une l'autre. Car ſi la premiere ſe meut, & pouſſe l'air & la ſeconde corde vers vous dans le tems que cette ſeconde revient vers moi, alors elle en diminuëra le mouvement au lieu de l'augmenter. Il faut donc que les vibrations des cordes ſe faſſent en tems égal ou multiple, afin qu'elles ſe communiquent mutuellement un mouvement aſſez grand pour être ſenſible; & leur mouvement eſt d'autant plus ſenſible, que la conſonance qu'elles rendent approche plus de l'uniſſon. C'eſt pourquoi dans l'octave elles s'ébranlent davantage que dans la quinte, & dans la quinte plus que dans la quarte: parce que les deux cordes recommencent plus ſouvent leurs vibrations dans le même inſtant. Eſtes-vous bien ſatisfait de cette raiſon?

THEODORE. Tout-à-fait, Ariſte. Car vous avez ſuivi le principe des idées claires. Je comprens fort bien que les cordes de même ſon s'ébranlent mutuellement, non par la ſympathie de

leur ſon, car le ſon ne peut être la cauſe du mouvement ; mais par l'accord de leurs vibrations, qui ébranlent ou ſecoüent l'air dans lequel elles ſont tenduës. Tant que vous raiſonnerez des proprietez des corps ſur les idées des figures & des mouvemens, je ſerai content de vous. Car vous avez l'eſprit ſi juſte, qu'il eſt difficile que vous faſſiez un méchant raiſonnement en ſuivant un principe clair. En effet, ſi nous tombons ſi ſouvent dans l'erreur, cela vient plûtôt de la fauſſeté ou de l'obſcurité de nos idées, que de la foibleſſe de nôtre eſprit. Les Geometres ſe trompent rarement, & les Phyſiciens preſque toûjours. Pourquoi cela ? C'eſt que ceux-ci raiſonnent ordinairement ſur des idées confuſes, & ceux-là ſur les idées les plus claires que nous aïons.

ARISTE. Je voi mieux que jamais la néceſſité de vôtre principe. Vous avez bien fait de me le repeter ſouvent, & de me le rendre ſenſible. Je tâcherai de m'en ſouvenir. Il ne faut point juger des objets ſenſibles ſur les ſentimens dont ils nous frappent, mais ſur les idées qui les repréſentent. Nos ſentimens ſont confus. Ce ne ſont que des modalitez

de nôtre ame qui ne peuvent nous éclairer. Mais les idées que la Raiſon nous découvre ſont lumineuſes : l'évidence les accompagne. Il ſuffit de les conſiderer avec attention pour en découvrir les rapports, & s'inſtruire ſolidement de la verité. N'eſt-ce pas là, Theodore, ce que vous voulez que je me mette bien dans l'eſprit ?

THEODORE. Oüi, Ariſte : & ſi vous le faites, vous voïagerez ſans crainte dans le païs des intelligences. Vous en éviterez prudemment les lieux inacceſſibles ou trop dangereux, & vous n'appréhenderez plus ces phantômes careſſans qui engagent inſenſiblement dans l'erreur les nouveaux voïageurs de ces contrées. Mais ne vous imaginez pas de bien ſçavoir ce que je viens de vous dire, & ce que vous avez repeté vous-même. Vous ne le ſçaurez éxactement que lorſque vous y aurez medité ſouvent. Car on n'apprend jamais bien ce qu'on entend dire aux hommes, ſi la vérité intérieure ne nous le repete dans le ſilence de toutes les créatures. Adieu donc, Ariſte. Je vous laiſſe ſeul avec la Raiſon. Conſultez-là ſérieuſement, & oubliez tout le reſte.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: ZEN Leibn. Marg. 18:1;Leibn. Marg. 18:1, [174] - 110
PUBLIC DOMAIN

IV. ENTRETIEN.

En général de la nature & des proprietez des ſens. De la ſageſſe des loix de l'union de l'ame & du corps. Cette union changée en dépendance par le peché du premier homme.

ARISTE. D'où venez-vous, Theodore ? J'étois dans l'impatience de ne point vous rencontrer.

I. THEODORE. Quoi donc ! Eſt-ce que la Raiſon ne vous ſuffit pas ; & que vous ne pouvez paſſer agréablement le tems avec elle, ſi Theodore n'eſt de la partie ? La raiſon ſuffit pour une éternité aux bienheureuſes intelligences ; & quoique je ne vous aïe laiſſé avec elle que quelques heures, l'impatience vous prend de ne me point voir. A quoi penſez-vous ? Prétendez-vous que je ſouffre que vous aïez pour moi un attachement aveugle & déreglé ? Aimez la Raiſon, conſultez-la, ſuivez-la. Car je vous declare que je renonce à l'amitié de ceux qui la négligent, & qui refuſent de ſe ſoûmettre à ſes loix.

ARISTE. Doucement, Theodore. Ecoutez un peu.

II. THEODORE. Il ne peut y avoir d'amitié durable & ſincere, ſi elle n'eſt appuïée ſur la Raiſon, ſur un bien immuable ; ſur un bien que tous puiſſent poſſeder ſans le diviſer. Car les amitiez fondées ſur les biens qui ſe partagent, & qui ſe diſſipent par l'uſage, ont toûjours de fâcheuſes ſuites, & ne durent que peu de tems : *fauſſes & dangereuſes amitiez ?*

ARISTE. D'accord. Tout cela eſt vrai, rien n'eſt plus certain. Ah, Theodore !

THEODORE. Que voulez-vous dire ?

III. ARISTE. Qu'il y a de difference entre voir & voir ; entre ſçavoir ce que nous diſent les hommes, dans le tems qu'ils nous le diſent, & ſçavoir ce que nous dit la Raiſon, dans le tems qu'elle nous répond ! Qu'il y a de difference entre connoître & ſentir ; entre les idées qui nous éclairent, & les ſentimens confus qui nous agitent & qui nous troublent ! Que ce principe eſt fecond, qu'il répand de lumieres ! Que d'erreurs, que de préjugez il diſſipe ! J'ai medité, Theodore, ſur ce principe. J'en ai ſuivi les conſequences,

&

& j'étois dans l'impatience de vous voir, pour vous remercier de me l'avoir appris. Souffrez que je vous dise ce que les Fidéles de Samarie disoient à la Samaritaine, aprés qu'ils eurent aussi-bien qu'elle écouté nôtre Maistre commun : *Jam non propter tuam loquelam credimus*, disoient-ils à cette femme : *Ipsi enim audivimus & scimus.* Oüi, maintenant je suis convaincu, non par la force de vos discours, mais par les réponses évidentes de la vériré intérieure. Je comprens ce que vous m'avez dit : mais que j'ai compris bien d'autres choses, dont vous ne m'aviez point parlé ! Je les ai clairement compriſes ; & ce qui m'en reste de plus profondément gravé dans la memoire, c'est que j'ai vêcu toute ma vie dans l'illusion ; toûjours seduit par le témoignage de mes sens, toûjours corrompu par leurs attraits. Que les biens sensibles sont mépriſables ! Que les corps me paroissent impuissans ! Non, ce soleil, quelque éclatant qu'il paroisse à mes yeux, il ne possede ni ne répand point cette lumiere qui m'éclaire. Toutes ces couleurs qui me réjoüissent par leur varieté & par leur vivacité, toutes

ces beautez qui me charment, lorſque je tourne les yeux ſur tout ce qui m'environne, m'appartiennent à moi. Tout cela ne vient point des corps, n'eſt point dans les corps. Car rien de cela n'eſt renfermé dans l'idée de la matiere. Et je ſuis perſuadé qu'il ne faut point juger des ouvrages de Dieu par les divers ſentimens qu'on en a, mais par les idées immuables, néceſſaires, éternelles qui les repréſentent, par l'archetype ſur lequel ils ont tous été formez.

THEODORE Que je ſens de plaiſir à vous entendre! Je voi bien que vous avez conſulté la Raiſon dans le ſilence des créatures; car vous en êtes encore tout éclairé, tout animé, tout penetré. Ah que nous ferons bons amis, ſi la Raiſon eſt toûjours nôtre bien commun, & le lien de nôtre ſocieté! Nous joüirons l'un & l'autre des mêmes plaiſirs, nous poſſederons les mêmes richeſſes. Car la vérité ſe donne toute entiere à tous, & toute entiere à chacun de nous. Tous les eſprits s'en nourriſſent, ſans rien diminuer de ſon abondance. Que j'ai de joie encore un coup de vous voir tout pénetré des véritez que vous me dites!

IV. ARISTE Je ſuis auſſi tout pénetré de reconnoiſſance de l'obligation que je vous ai. C'étoit là le ſujet de mon impatience. Oüi, vous m'avez enſeigné cet arbre du Paradis terreſtre, qui donne aux eſprits la vie & l'immortalité. Vous m'avez montré la manne céleſte, dont je dois me nourrir dans le deſert de la vie preſente. Vous m'avez conduit inſenſiblement au Maître intérieur qui ſeul éclaire toutes les intelligences. Un quart d'heure d'attention ſérieuſe aux idées claires & lumineuſes qu'il préſente à l'eſprit, m'a plus appris de véritez, m'a délivré de plus de préjugez, que tout ce que j'avois lû dans les Livres des Philoſophes, que tout ce que j'avois oüi dire à mes Maîtres, & à vous-même, Theodore. Car quelque juſtes que ſoient vos expreſſions, quand vous me parlez & que je conſulte la Raiſon, il ſe fait en même tems un bruit confus de deux réponſes differentes, l'une ſenſible, & l'autre intelligible. Et le moindre inconvenient qui en arrive, c'eſt que la réponſe qui me frappe l'oreille partage la capacité de mon eſprit, & en diminuë la vivacité & la pénetration. Car

il vous faut du tems pour prononcer vos paroles ; mais toutes les réponſes de la Raiſon ſont éternelles & immuables. Elles ont toûjours été dites, ou plûtôt elles ſe diſent toûjours ſans aucune ſucceſſion de tems ; & quoiqu'il nous faille quelques momens pour les entendre, il ne lui en faut point pour les faire, parce qu'effectivement elles ne ſont point faites. Elles ſont éternelles, immuables, néceſſaires. Souffrez que j'aïe le plaiſir de vous declarer une partie de ce que je croi avoir appris de nôtre Maître commun, chez qui vous avez eu la charité de m'introduire.

V. Dés que vous m'eûtes quitté, Theodore, je rentrai en moi-même pour conſulter la Raiſon, & je reconnus tout d'une autre maniere que lorſque vous me parliez, & que je me rendois à vos preuves, que les idées des créatures ſont éternelles, que Dieu a formé les corps ſur celle de l'étenduë, que cette idée doit donc repréſenter leur nature, & qu'ainſi je devois la conſiderer attentivement pour découvrir leurs proprietez. Je compris clairement, que de conſulter mes ſens, & chercher la vérité dans mes propres modalitez,

c'étoit préferer les ténébres à la lumiere, & renoncer à la Raiſon. D'abord mes ſens s'oppoſerent à mes concluſions, comme s'ils euſſent été jaloux contre les idées, de ſe voir exclus par elles d'une prérogative qu'ils poſſedent depuis long-tems dans mon eſprit. Mais je trouvai tant de fauſſetez & de contradictions dans l'oppoſition qu'ils avoient formée, que je les condamnai comme des trompeurs & des faux témoins. En effet, je ne voïois nulle évidence dans leur témoignage, & je remarquois au contraire une clarté merveilleuſe dans les idées qu'ils tâchoient d'obſcurcir. Ainſi, quoiqu'ils me parlaſſent encore avec confiance, avec hauteur, avec la derniere importunité, je les obligeai au ſilence, & je rappellai les idées qui me quittoient, à cauſe qu'elles ne peuvent ſouffrir ce bruit confus & ce tumulte des ſens révoltez.

Il faut, Theodore, que je vous avoüe que les preuves ſenſibles que vous veniez de me donner contre l'autorité des ſens, m'ont été d'un merveilleux uſage. Car c'eſt par elles que je faiſois taire ces importuns. Je les convainquois de fauſſeté par leur propre témoignage. Ils ſe

coupoient à tous momens. Car outre qu'ils ne disoient rien qui ne fût incompréhensible, & tout-à-fait incroïable, ils me faisoient les mêmes rapports, de choses toutes differentes, & des rapports tout opposez des mêmes choses selon l'interêt qu'ils y prenoient. Je les fis donc taire, bien résolu de ne plus juger des ouvrages de Dieu sur leur témoignage, mais sur les idées qui représentent ces ouvrages, & sur lesquelles ils ont été formez.

C'est en suivant ce principe que j'ai compris que la lumiere n'étoit ni dans le soleil, ni dans l'air où nous la voïons, ni les couleurs sur la surface des corps: que le soleil pouvoit peut-être remuer les parties subtiles de l'air, & celles-ci faire la même impression de mouvement sur le nerf optique, & de là jusqu'à la partie du cerveau où l'ame réside; & que ces petits corps agitez en rencontrant de solides, pouvoient réfléchir differemment selon la diversité des surfaces qui les faisoient rejaillir. Voilà leur lumiere, & la varieté de leurs couleurs prétenduës.

VI. J'ai compris de même, que la chaleur que je sens n'étoit nullement

dans le feu, ni le froid dans la glace, que dis-je ! ni la douleur même dans mon propre corps, où j'en ai ſenti ſouvent de ſi vives & de ſi cruelles ; ni la douceur dans le ſucre, ni l'amertume dans l'aloës, ni l'acidité dans le verjus, ni l'aigreur dans le vinaigre, ni dans le vin, cette douceur & cette force qui trompe & qui abrutit tant d'ivrognes. Tout cela par la même raiſon que le ſon n'eſt point dans l'air, & qu'il y a une difference infinie entre les tremblemens des cordes, & le bruit qu'elles rendent ; entre les proportions de ces tremblemens, & la varieté des conſonances.

Je ſerois trop * long, Theodore, ſi j'entrois dans le détail des preuves qui m'ont convaincu que les corps n'ont point d'autres qualitez que celles qui réſultent de leurs figures, ni d'autre action que leurs mouvemens divers. Mais je ne puis vous celer une difficulté que je n'ai pû vaincre, quelque effort d'eſprit que j'aïe fait pour m'en délivrer. Je ſuis ſans peine l'action du ſoleil ; par exemple, par tous les eſpaces qu'il y a entre lui & moi. Car ſuppoſé que tout ſoit plein, je conçois

* *Voyez le 1. Liv. de la Recherche de la Verité, c. 6. & ceux qui le ſuivent.*

bien qu'il ne peut faire d'impreſſion où il eſt, qu'elle ne ſe communique juſqu'au lieu où je ſuis, juſques ſur mes yeux, & par mes yeux juſqu'à mon cerveau. Mais en ſuivant l'idée claire du mouvement, je n'ai pû comprendre d'où me venoit le ſentiment de lumiere. Je voïois bien que le ſeul mouvement du nerf optique me la faiſoit ſentir. Car en me preſſant avec le doigt le coin de l'œil ſur l'endroit où je ſçai que s'étend ce nerf, je voïois une grande lumiere dans un lieu obſcur, du côté oppoſé à celui où mon œil étoit preſſé. Mais ce changement de mouvement en lumiere me paroiſſoit, & me paroît encore tout-à-fait incompréhenſible. Quelle étrange metamorphoſe, d'un ébranlement, ou d'une preſſion de mon œil en un éclat de lumiere ! Eclat de plus que je ne voi point dans mon ame dont il eſt la modalité, ni dans mon cerveau où l'ébranlement ſe termine, ni dans mon œil où ſe fait la preſſion, ni du côté où je preſſe mon œil, mais dans l'air ; dans l'air, dis-je, qui eſt incapable d'une telle modalité, & vers le côté oppoſé à celui de l'œil que je comprime. Quelle merveille !

VII.

VII. Je croïois d'abord que mon ame étant avertie de l'ébranlement qui ſe faiſoit dans mon corps, étoit la cauſe du ſentiment qu'elle avoit de ceux qui l'environnent. Mais un peu de réfléxion m'a détrompé de cette penſée. Car il n'eſt pas vrai, ce me ſemble, que l'ame ſoit avertie que le ſoleil ébranle les fibres du cerveau. Je voïois la lumiere avant que je ſçûſſe rien de cet ébranlement. Car les enfans, qui ne ſçavent pas mêmes s'ils ont un cerveau, ſont frappez de l'éclat de la lumiere, auſſi-bien que les Philoſophes. De plus quel rapport entre les ébranlemens d'un corps, & les divers ſentimens qui les ſuivent ? Comment puis-je voir la lumiere dans les corps, puiſqu'elle eſt une modalité de mon eſprit ; & la voir dans des corps qui m'environnent, puiſque l'ébranlement n'eſt que dans le mien ? Je me preſſe le coin de l'œil du côté droit, pourquoi vois-je la lumiere du côté gauche, nonobſtant la connoiſſance certaine que j'ai, que ce n'eſt pas de ce côté-là qu'il eſt preſſé ?

J'ai reconnu de tout cela, & de quantité d'autres choſes que je ſerois trop long à vous dire, que les ſentimens

étoient en moi malgré moi; que je n'en étois donc nullement la cauſe ; & que ſi les corps étoient capables d'agir en moi, & de ſe faire ſentir de la maniere que je les ſens, il falloit qu'ils fuſſent d'une nature plus excellente que la mienne, doüez d'une puiſſance terrible, & mêmes quelques-uns d'une ſageſſe merveilleuſe ; toûjours uniformes dans leur conduite, toûjours efficaces dans leur action, toûjours incompréhenſibles dans les effets ſurprenans de leur puiſſance. Ce qui me paroiſſoit monſtrueux & horrible à penſer, quoique mes ſens appuïaſſent cette folie, & qu'ils s'en accommodaſſent tout-à-fait. Mais, je vous prie, Theodore, de m'éclaircir cette matiere.

THEODORE. Il n'eſt pas tems, Ariſte, de réſoudre vos difficultez, ſi vous ne voulez que nous quittions les véritez générales de la Métaphyſique, pour entrer dans l'explication des principes de la Phyſique, & des loix de l'union de l'ame & du corps.

ARISTE. Deux mots, je vous prie, là-deſſus. Je me plais beaucoup à méditer ſur cette matiere. Mon eſprit maintenant y eſt tout préparé.

VIII. THEODORE. Ecoutez-donc : mais ſouvenez-vous de méditer ce que je m'en vas vous dire. Lorſqu'on cherche la raiſon de quelques effets, & qu'en remontant des effets aux cauſes, on vient enfin à une cauſe générale, ou à une cauſe qu'on voit bien qu'il n'y a nul rapport entr'elle & l'effet qu'elle produit, ou plûtôt qu'elle paroît produire ; alors, au lieu de ſe former des chimeres, il faut avoir recours à l'auteur des loix de la nature. Par exemple, ſi vous me demandiez la cauſe de la douleur qu'on ſent lorſqu'on eſt piqué, j'aurois tort de vous répondre d'abord, que c'eſt une des loix de l'auteur de la nature, que la piqûre ſoit ſuivie de la douleur. Je dois vous dire que la piqûre ne peut ſéparer les fibres de ma chair ſans ébranler les nerfs qui répondent au cerveau, & ſans l'ébranler lui-même. Mais ſi vous vouliez ſçavoir d'où vient que certaine partie de mon cerveau étant ébranlée de telle maniere, je ſens la douleur de la piqûre ; comme cette queſtion regarde un effet général, & qu'on ne peut plus en remontant trouver quelque cauſe naturelle ou particuliere, il faut avoir recours à la cauſe

générale. Car c'eſt comme ſi vous demandiez, qui eſt l'auteur des loix générales de l'union de l'ame & du corps. Puiſque vous voïez clairement qu'il ne peut y avoir de rapport ou de liaiſon néceſſaire entre les ébranlemens du cerveau & tels & tels ſentimens de l'ame; il eſt évident qu'il faut avoir recours à une puiſſance qui ne ſe rencontre point dans ces deux êtres. Il ne ſuffit pas de dire, que c'eſt que la piqûre bleſſant le corps, il faut que l'ame en ſoit avertie par la douleur, afin qu'elle s'applique à le conſerver. Ce ſeroit apporter la cauſe finale pour la cauſe efficiente: & la difficulté ſubſiſteroit toûjours, car elle conſiſte à ſçavoir la cauſe qui fait que le corps étant bleſſé, l'ame en ſouffre, & ſouffre telle & telle douleur de telle & telle bleſſûre.

IX. De dire auſſi, comme quelques Philoſophes, que l'ame eſt la cauſe de ſa douleur, parce que, diſent-ils, la douleur n'eſt que la triſteſſe que l'ame conçoit de ce qu'il arrive dans le corps qu'elle aime, quelque déréglement, dont elle eſt avertie par la difficulté qu'elle trouve dans l'exercice de ſes fonctions; c'eſt aſſurément ne pas faire

attention au ſentiment intérieur qu'on a de ce qui ſe paſſe en ſoi-même. Car chacun ſent bien quand on le ſaigne, par exemple, ou quand il ſe brûle, qu'il n'eſt point la cauſe de ſa douleur. Il la ſent malgré qu'il en ait, & il ne peut douter qu'elle ne lui vienne d'une cauſe étrangere. De plus l'ame n'attend point à ſentir la douleur & telle douleur, qu'elle ait appris qu'il y a dans le cerveau quelque ébranlement & tel ébranlement. Rien n'eſt plus certain. Enfin la douleur & la triſteſſe ſont bien differentes. La douleur précede la connoiſſance du mal, & la triſteſſe la ſuit. La douleur n'a rien d'agréable, & la triſteſſe nous plaît ſi fort, que ceux qui veulent la chaſſer de nôtre eſprit, ſans nous délivrer en même tems du mal qui la cauſe, ſe rendent auſſi fâcheux & auſſi incommodes que s'ils troubloient nôtre joïe: parce qu'effectivement la triſteſſe eſt l'état de l'ame qui nous eſt le plus convenable, lorſque nous ſouffrons actuellement quelque mal, ou que nous ſommes privez du bien; & le ſentiment qui accompagne cette paſſion eſt le plus doux que nous puiſſions goûter dans la diſpoſition où

nous nous trouvons. La douleur eſt donc bien differente de la triſteſſe. Mais de plus je prétens que ce n'eſt point l'ame qui eſt la cauſe de ſa triſteſſe ; & que la penſée que nous avons de la perte de quelque bien, ne produit cette paſſion qu'en conſequence du mouvement naturel & néceſſaire que Dieu ſeul nous imprime ſans ceſſe pour le bien. Mais revenons aux difficultez que vous avez ſur l'action & les qualitez de la lumiere.

X. 1. Il n'y a nulle métamorphoſe. L'ébranlement du cerveau ne peut ſe changer en lumiere ni en couleur. Car les modalitez des corps n'étant que les corps mêmes de telle & telle façon, elles ne peuvent ſe transformer en celles des eſprits. Cela eſt évident.

2. Vous vous preſſez le coin de l'œil, & vous avez un certain ſentiment. C'eſt que celui qui ſeul peut agir ſur les eſprits, a établi certaines loix * par l'efficace deſquelles l'ame & le corps agiſſent & ſouffrent réciproquement.

* *Voyez le XII. Entret.*

3. En vous preſſant l'œil vous voïez de la lumiere, quoiqu'alors il n'y ait point de corps lumineux : parce que c'eſt par une preſſion ſemblable à celle

que vôtre doigt fait dans vôtre œil, & de là dans vôtre cerveau, que les corps que nous appellons lumineux, agiſſent ſur ceux qui les environnent, & par eux ſur nos yeux & ſur nôtre cerveau. Tout cela en conſequence des loix naturelles. Car c'eſt une des loix de l'union de l'ame & du corps ſelon leſquelles Dieu agit ſans ceſſe dans ces deux ſubſtances, que telle preſſion ou tel ébranlement ſoit ſuivi de tel ſentiment.

4. Vous voïez la lumiere qui eſt une modalité de vôtre eſprit, & qui par conſequent ne ſe peut trouver qu'en lui, car il y a contradiction que la modalité d'un être ſoit où cet être n'eſt pas ; vous la voïez, dis-je, dans de grands eſpaces que vôtre eſprit ne remplit pas, car l'eſprit n'occupe aucun lieu. C'eſt que ces grands eſpaces que vous voïez ne ſont que des eſpaces * intelligibles qui ne rempliſſent aucun lieu. Car les eſpaces que vous voïez ſont bien differens des eſpaces matériels que vous regardez. Il ne faut pas confondre les idées des choſes avec les choſes mêmes. Souvenez-vous qu'on ne voit point les corps en eux-mêmes,

* *I. Lettre touchant la Défenſe de Monſieur Arnauld.*

& que ce n'eſt que par leurs idées qu'ils ſont viſibles. Souvent on en voit, quoiqu'il n'y en ait point : preuve certaine que ceux qu'on voit ſont intelligibles & bien differens de ceux qu'on regarde.

5. Vous voïez enfin la lumiere, non du côté que vous preſſez vôtre œil, mais du côté oppoſé : parce que le nerf étant conſtruit & préparé pour recevoir l'impreſſion des corps lumineux au travers de la prunelle, & non autrement ; la preſſion de vôtre doigt à gauche fait le même effet dans vôtre œil, qu'un corps lumineux qui ſeroit à droite, & dont les rayons paſſeroient par la prunelle & les parties tranſparentes de l'œil. Car en preſſant l'œil en dehors, vous preſſez en dedans le nerf optique contre une humeur qu'on appelle *vitrée*, qui fait quelque réſiſtance. Ainſi Dieu vous fait ſentir la lumiere du côté où vous la voïez, parce qu'il ſuit conſtamment les loix qu'il a établies pour conſerver dans ſa conduite une parfaite uniformité. Dieu ne fait jamais de miracles, il n'agit jamais par des volontez particulieres contre ſes propres loix, que l'Ordre ne le demande ou ne le permette. Sa conduite porte toûjours

le caractere de ſes attributs. Elle demeure toûjours la même, ſi ce qu'il doit à ſon immutabilité n'eſt de moindre conſideration que ce qu'il doit à quelqu'autre de ſes perfections, ainſi que je vous le prouverai dans la ſuite. Voilà, je croi, le dénoüement de vos difficultez. J'ai recours à Dieu & à ſes attributs pour les diſſiper. Mais c'eſt, Ariſte, que Dieu ne demeure pas les bras croiſez, comme le veulent quelques Philoſophes. Certainement ſi Dieu agit encore maintenant, quand pourra-t'on dire, qu'il eſt cauſe de quelques effets, s'il n'eſt pas permis de recourir à lui dans ceux qui ſont généraux, dans ceux qu'on voit clairement n'avoir nul rapport eſſentiel & néceſſaire avec leurs cauſes naturelles ? Conſervez donc cherement dans vôtre mémoire, mon cher Ariſte ; rangez-y avec ce que vous poſſedez de plus précieux, ce que je viens de vous dire. Et quoique vous le compreniez bien, ſouffrez que je vous repete en peu de mots ce qu'il y a d'eſſentiel, afin que vous le retrouviez ſans peine lorſque vous ſerez en état de le méditer.

XI. Il n'y a point de rapport néceſ-

faire entre les deux ſubſtances dont nous ſommes compoſez. Les modalitez de nôtre corps ne peuvent par leur efficace propre changer celles de nôtre eſprit. Néanmoins les modalitez d'une certaine partie du cerveau, que je ne vous déterminerai pas, ſont toûjours ſuivies des modalitez ou des ſentimens de nôtre ame : & cela uniquement en conſequence des loix toûjours efficaces de l'union de ces deux ſubſtances ; c'eſt-à-dire, pour parler plus clairement, en conſequence des volontez conſtantes & toûjours efficaces de l'auteur de nôtre être. Il n'y a nul rapport de cauſalité d'un corps à un eſprit. Que dis-je ? il n'y en a aucun d'un eſprit à un corps. Je dis plus, il n'y en a aucun d'un corps à un corps, ni d'un eſprit à un autre eſprit. Nulle créature en un mot ne peut agir ſur aucune autre par une efficace qui lui ſoit propre. C'eſt ce
P. II. Entret. que je vous prouverai bien-tôt. Mais du moins eſt-il évident qu'un corps, que de l'étenduë, ſubſtance purement paſſive, ne peut agir par ſon efficace propre ſur un eſprit, ſur un être d'une autre nature & infiniment plus excellente que lui ? Ainſi il eſt clair que dans

l'union de l'ame & du corps il n'y a point d'autre lien que l'efficace des decrets divins : decrets immuables, efficace qui n'eſt jamais privée de ſon effet. Dieu a donc voulu, & il veut ſans ceſſe, que les divers ébranlemens du cerveau ſoient toûjours ſuivis des diverſes penſées de l'eſprit qui lui eſt uni. Et c'eſt cette volonté conſtante & efficace du Créateur qui fait proprement l'union de ces deux ſubſtances. Car il n'y a point d'autre nature, je veux dire d'autres loix naturelles que les volontez efficaces du Tout-puiſſant.

XII. Ne demandez pas, Ariſte, pourquoi Dieu veut unir des eſprits à des corps. C'eſt un fait conſtant, mais dont les principales raiſons ont été juſqu'ici inconnuës à la Philoſophie. En voici une néanmoins qu'il eſt bon que je vous propoſe. C'eſt apparemment que Dieu a voulu nous donner, comme à ſon Fils, une victime que nous puiſſions lui offrir. C'eſt qu'il a voulu nous faire mériter, par une eſpece de ſacrifice & d'anéantiſſement de nous-mêmes, la poſſeſſion des biens éternels. Aſſurément cela paroît juſte & conforme à l'Ordre. Maintenant nous ſommes en

épreuve dans nôtre corps. C'eſt par lui, comme cauſe occaſionnelle, que nous recevons de Dieu mille & mille ſentimens divers qui ſont la matiere de nos mérites par la grace de Jeſus-Chriſt. Il falloit effectivement une cauſe occaſionnelle à une cauſe générale, comme je vous le prouverai bien-tôt, afin que cette cauſe générale agiſſant toûjours d'une maniere uniforme & conſtante, elle pût produire dans ſon ouvrage par des moïens tres-ſimples, & des loix générales toûjours les mêmes, une infinité d'effets differens. Ce n'eſt pas néanmoins que Dieu ne pût trouver d'autres cauſes occaſionnelles que les corps, pour donner à ſa conduite la ſimplicité & l'uniformité qui y regne. Il y en a effectivement d'autres dans la nature angelique. Ces eſprits bienheureux ſont peut-être reciproquement les uns aux autres, & à eux-mêmes, par les divers mouvemens de leur volonté, la cauſe occaſionnelle de l'action de Dieu qui les éclaire & qui les gouverne. Mais ne parlons point de ce qui nous paſſe. Voici ce que je ne crains point de vous aſſurer, ce qui eſt abſolument néceſſaire pour éclaircir le ſujet de nôtre en-

tretien, & que je vous prie de bien retenir pour le méditer à loisir.

XIII. Dieu aime l'Ordre inviolablement & par la nécessité de son être. Il aime, il estime toutes choses à proportion qu'elles sont estimables & aimables. Il haït nécessairement le desordre. Cela est peut-être plus clair & plus inconteſtable que la preuve que je vous en donnerai quelque jour, & que je passe maintenant. Or c'est visiblement un desordre, qu'un esprit capable de connoître & d'aimer Dieu, & par consequent fait pour cela, soit obligé de s'occuper des besoins du corps. Donc l'ame étant unie au corps, & devant s'interesser dans sa conservation, il a fallu qu'elle fût avertie par des preuves d'instinct, je veux dire par des preuves courtes, mais convaincantes, du rapport que les corps qui nous environnent ont avec celui que nous animons. *Dans le VIII. Entret.*

XIV. Dieu seul est nôtre lumiere, & la cause de nôtre félicité. Il possede les perfections de tous les êtres. Il en a toutes les idées. Il renferme donc dans sa sageſſe toutes les véritez speculatives & pratiques : car toutes ces véritez ne sont que des rapports de grandeur & de

perfection qui ſont entre les idées, ainſi
* *Entret.* que je vous le prouverai * bientôt. Lui
VIII. ſeul doit donc être l'objet de l'attention de nôtre eſprit, comme étant lui ſeul capable de l'éclairer, & d'en regler tous les mouvemens, comme étant lui ſeul au deſſus de nous. Aſſurément un eſprit occupé des créatures, tourné vers les créatures, quelque excellentes qu'elles puiſſent être, n'eſt pas dans l'Ordre où Dieu le demande, ni dans l'état où Dieu l'a mis. Or s'il falloit examiner tous les rapports qu'ont les corps qui nous environnent avec les diſpoſitions actuelles du nôtre, pour juger ſi nous devons, comment nous devons, combien nous devons avoir de commerce avec eux; cela partageroit, que dis-je! cela rempliroit entierement la capacité de nôtre eſprit. Et aſſurément nôtre corps n'en ſeroit pas mieux. Il ſeroit bien-tôt détruit par quelque diſtraction involontaire. Car nos beſoins changent ſi ſouvent, & quelquefois ſi promptement, que pour n'être pas ſurpris de quelque accident fâcheux, il faudroit une vigilance dont nous ne ſommes pas capables. Quand s'aviſeroit-on de manger, par exemple; dequoi mangeroit-

on ; quand ceſſeroit-on de le faire ? La belle occupation à un eſprit qui promene & qui exerce ſon corps, de connoître à chaque pas qu'il lui fait faire, qu'il eſt dans un air fluide qui ne peut le bleſſer ni l'incommoder par le froid ou le chaud, par le vent ou la pluye, ou par quelque vapeur maligne & corrompuë : qu'il n'y a point ſur chaque endroit où il va poſer le pied quelque corps dur & piquant capable de le bleſſer : qu'il faut promptement baiſſer la tête pour éviter une pierre, & bien garder l'équilibre de peur de ſe laiſſer choir ! Un homme toûjours occupé de ce qui ſe paſſe dans tous les reſſorts dont ſon corps eſt compoſé, & dans une infinité d'objets qui l'environnent, ne peut donc penſer aux vrais biens, ou du moins il n'y peut penſer autant que les vrais biens le demandent, & par conſequent autant qu'il le doit, puiſque nôtre eſprit n'eſt fait & ne peut être fait que pour s'occuper de ces biens qui peuvent l'éclairer & le rendre heureux.

XV. Ainſi il eſt évident que Dieu voulant unir des eſprits à des corps, a dû établir pour cauſe occaſionnelle de

la connoiſſance confuſe que nous avons de la préſence des objets &de leurs proprietez par rapport à nous, non nôtre attention, qui en mérite une claire & diſtincte, mais les divers ébranlemens de ces mêmes corps. Il a dû nous donner des preuves d'inſtinct, non de la nature & des proprietez de ceux qui nous environnent, mais du rapport qu'ils ont avec le nôtre, afin que nous puiſſions travailler avec ſuccés à la conſervation de la vie, ſans être inceſſamment attentifs à nos beſoins. Il a dû, pour ainſi dire, ſe charger de nous avertir en tems & lieu par des ſentimens prévenans, de ce qui regarde le bien du corps, pour nous laiſſer tout entiers occupez à la recherche des vrais biens. Il a dû nous donner des preuves courtes de ce qui a rapport au corps pour nous convaincre promptement, des preuves vives pour nous déterminer efficacement, des preuves certaines, & qu'on ne s'avisât pas de contredire, pour nous conſerver plus ſûrement : mais preuves confuſes, prenez-y garde ; preuves certaines, non du rapport que les objets ont entr'eux, en quoi conſiſte l'évidence de la vérité, mais du rapport qu'ils

ont à nôtre corps ſelon les diſpoſitions où il eſt actuellement. Je dis, ſelon les diſpoſitions où il eſt. Car, par exemple, nous trouvons, & nous devons trouver chaude l'eau tiede, ſi nous la touchons d'une main froide; & froide, ſi nous la touchons d'une main qui ſoit chaude. Nous la trouvons, & nous la devons trouver agréable, lorſque la ſoif nous preſſe: mais dés que nous ſommes deſalterez, nous la trouvons fade & dégoûtante. Admirons donc, Ariſte, la ſageſſe des loix de l'union de l'ame & du corps; & quoique tous nos ſens nous diſent que les qualitez ſenſibles ſont répanduës ſur les objets, n'attribuons aux corps que ce que nous voïons clairement leur appartenir, aprés avoir conſulté ſérieuſement l'idée qui les repréſente. Car puiſque les ſens nous parlent differemment des mêmes choſes ſelon l'interêt qu'ils y trouvent; puiſqu'ils ſe coupent immanquablement, lorſque le bien du corps le demande: regardons les comme des faux témoins par rapport à la vérité, mais comme des moniteurs fidéles par rapport à la conſervation & à la commodité de la vie.

XVI. ARISTE. Ah Theodore! que je ſuis pénetré de ce que vous me dites, & que je ſuis confus d'avoir été toute ma vie la dupe de ces faux témoins! Mais c'eſt qu'ils parlent avec tant de confiance & de force, qu'ils répandent, pour ainſi dire, dans les eſprits la conviction & la certitude. Ils commandent avec tant de hauteur & d'empreſſement, qu'on ſe rend ſans examiner. Quel moïen de rentrer en ſoi-même, quand ils nous appellent & nous tirent au dehors: & peut-on entendre les réponſes de la vérité intérieure durant le bruit & le tumulte qu'ils excitent? Vous m'avez fait comprendre que la lumiere ne peut être une modalité des corps. Mais dés que j'ouvre les yeux, je commence à en douter. Le ſoleil qui me frappe m'ébloüit, & trouble toutes mes idées. Je conçois maintenant que ſi j'appuïois ſur ma main la pointe de cette épingle, qu'elle n'y pourroit faire qu'un fort petit trou. Mais ſi je l'appuïois effectivement, il me ſemble qu'elle y verſeroit une tres-grande douleur. Je n'en douterois pas aſſurément dans le moment de la piqûre. Que nos ſens ont de puiſſance &

de force pour nous jetter dans l'erreur ! Quel desordre, Theodore ! Et cependant dans ce desordre même la sagesse du Créateur éclate admirablement. Il falloit que la lumiere & les couleurs fussent comme répanduës sur les objets, afin qu'on les distinguât sans peine. Il falloit que les fruits fussent comme pénetrez des saveurs, afin qu'on les mangeât avec plaisir. Il falloit que la douleur se rapportât au doigt piqué, afin que la vivacité du sentiment nous appliquât à nous retirer. Il y a dans cet Ordre établi de Dieu une sagesse infinie. J'y consens, je n'en puis douter. Mais j'y trouve en même tems un tres-grand desordre, & qui me paroît indigne de la sagesse & de la bonté de nôtre Dieu. Car enfin cet Ordre est pour nous, malheureuses créatures, une source feconde d'erreurs, & la cause inévitable des plus grands maux qui accompagnent la vie. On me pique le bout du doigt, & je souffre : je suis malheureux ; je suis incapable de penser aux vrais biens, mon ame ne peut s'appliquer qu'à mon doigt offensé, & elle est toute pénetrée de douleur. Quelle étrange misere ! Un esprit dépendre

d'un corps, & à cauſe de lui perdre de vûë la vérité. Eſtre partagé, que dis je? être plus occupé de ſon doigt que de ſon vrai bien. Quel deſordre, Theodore! Il y a là aſſurément quelque myſtere. Je vous prie de me le développer.

XVII. THEODORE. Oüi, ſans doute, il y a là du myſtere. Que les Philoſophes, mon cher Ariſte, ſont obligez à la Religion, car il n'y a qu'elle qui les puiſſe tirer de l'embarras où ils ſe trouvent! Tout paroît ſe contredire dans la conduite de Dieu, & rien n'eſt plus uniforme. Le bien & le mal, je parle du mal phyſique, n'ont point deux principes differens. C'eſt le même Dieu qui fait tout par les mêmes loix. Mais le peché fait que Dieu, ſans rien changer de ſes loix, devient pour les pecheurs le juſte vengeur de leurs crimes. Je ne puis vous dire préſentement tout ce qui ſeroit néceſſaire pour éclaircir à fonds cette matiere. Mais voici en peu de mots le dénoüement de vôtre difficulté.

Dieu eſt ſage. Il juge bien de toutes choſes. Il les eſtime à proportion qu'elles ſont eſtimables. Il les aime à proportion qu'elles ſont aimableé. En un

mot Dieu aime l'Ordre invinciblement. Il le ſuit inviolablement. Il ne peut ſe démentir. Il ne peut pecher. Or les eſprits ſont plus eſtimables que les corps. Donc (prenez garde à ceci) quoique Dieu puiſſe unir les eſprits aux corps, il ne peut les y aſſujettir. Que la piqûre me prévienne & m'avertiſſe : cela eſt juſte & conforme à l'Ordre. Mais qu'elle m'afflige & me rende malheureux, qu'elle m'occupe malgré moi, qu'elle trouble mes idées, qu'elle m'empêche de penſer aux vrais biens : certainement c'eſt un déſordre. Cela eſt indigne de la ſageſſe & de la bonté du Créateur. C'eſt ce que la Raiſon me fait voir évidemment. Cependant l'expérience me convainc que mon eſprit dépend de mon corps. Je ſouffre, je ſuis malheureux, je ſuis incapable de penſer quand on me pique. Il m'eſt impoſſible d'en douter. Voilà donc une contradiction manifeſte entre la certitude de l'expérience & l'évidence de la Raiſon. Mais en voici le dénoüement. C'eſt que l'eſprit de l'homme a perdu devant Dieu ſa dignité & ſon excellence. C'eſt que nous ne ſommes plus tels que Dieu nous a faits, & que l'union de nôtre ame avec nôtre

corps s'eſt changée en dépendance : car l'homme aïant déſobeï à Dieu, il a été juſte que ſon corps ceſſât de lui être ſoûmis. C'eſt que nous naiſſons pecheurs & corrompus, dignes de la colere divine, & tout-à-fait indignes de penſer à Dieu, de l'aimer, de l'adorer, de joüir de lui. Il ne veut plus être nôtre bien, ou la cauſe de nôtre félicité, & s'il eſt encore la cauſe de nôtre être, s'il ne nous anéantit pas, c'eſt que ſa clemence nous prépare un reparateur par qui nous aurons accés auprés de lui, ſocieté avec lui, communion des vrais biens avec lui, ſelon le decret éternel par lequel il a réſolu de réünir toutes choſes dans nôtre divin Chef l'Homme-Dieu, prédeſtiné avant tous les tems pour être le fondement, l'architecte, la victime, & le ſouverain Prêtre du Temple ſpirituel que la Majeſté divine habitera éternellement. Ainſi la Raiſon diſſipe cette contradiction terrible, & qui vous a ſi fort émû. Elle nous fait clairement comprendre les véritez les plus ſublimes. Mais c'eſt parce que la foi nous conduit à l'intelligence, & que par ſon autorité elle change nos doutes & nos ſoupçons incertains &

embarraſſans en conviction & en certitude.

XVIII. Demeurez donc ferme, Ariſte, dans cette penſée que la Raiſon fait naître en vous, que l'Etre infiniment parfait ſuit toûjours l'Ordre immuable comme ſa loi, & qu'ainſi il peut bien unir le plus noble au moins noble, l'eſprit au corps, mais qu'il ne peut l'y aſſujettir; qu'il ne peut le priver de la liberté & de l'exercice de ſes plus exellentes fonctions, pour l'occuper malgré lui, & par la plus cruelle des peines, à perdre de vûë ſon ſouverain bien pour la plus vile des créatures. Et concluez de tout cela, qu'avant le peché il y avoit en faveur de l'homme des exceptions dans les loix de l'union de l'ame & du corps. Ou plûtôt concluez-en, qu'il y avoit une loi qui a été abolie, par laquelle la volonté de l'homme étoit la cauſe occaſionnelle de cette diſpoſition du cerveau, dans laquelle l'ame eſt à couvert de l'action des objets, quoique le corps en ſoit frappé, & qu'ainſi elle n'étoit jamais interrompuë malgré elle dans ſes méditations & dans ſes extaſes. Ne ſentez-vous pas en vous-même quelques reſtes de cette

puiſſance, lorſque vous êtes fortement appliqué, & que la lumiere de la vérité vous pénetre & vous réjoüit ? Apparemment le bruit, les couleurs, les odeurs, & les autres ſentimens moins preſſans & moins vifs ne vous interrompent preſque plus. Mais vous n'êtes pas ſupérieur à la douleur : vous la trouvez incommode malgré tous les efforts de vôtre eſprit. Je juge de vous, Ariſte, par moi-même. Mais pour parler juſte de l'homme innocent & fait à l'image de Dieu, il faut conſulter les idées divines de l'Ordre immuable. C'eſt-là que ſe trouve le modele d'un homme parfait, tel qu'étoit nôtre Pere avant ſon peché. Nos ſens troublent nos idées, & fatiguent nôtre attention. Mais en Adam ils l'avertiſſoient avec reſpect. Ils ſe taiſoient au moindre ſigne. Ils ceſſoient mêmes de l'avertir à l'approche de certains objets, lorſqu'il le ſouhaitoit ainſi. Il pouvoit manger ſans plaiſir, regarder ſans voir, dormir ſans rêver à tous ces vains phantômes qui nous inquietent l'eſprit, & qui troublent nôtre repos. Ne regardez point cela comme des paradoxes. Conſultez la Raiſon, & ne jugez point, ſur ce que vous ſentez

tez dans un corps déreglé, de l'état du premier homme, en qui tout étoit conforme à l'Ordre immuable que Dieu suit inviolablement. Nous sommes pecheurs, & je parle de l'homme innocent. L'Ordre ne permet pas que l'esprit soit privé de la liberté de ses pensées, lorsque le corps repare ses forces dans le sommeil. L'homme juste pensoit donc en ce tems, & en tout autre, à ce qu'il vouloit. Mais l'homme devenu pecheur n'est plus digne qu'il y ait à cause de lui desexceptions dans les loix de la nature. Il mérite d'être dépoüillé de sa puissance sur une nature inférieure, s'étant rendu par sa rebellion la plus mépriſable des créatures ; non seulement digne d'être égalé au néant, mais d'être réduit dans un etat qui soit pour lui pire que le néant même.

XIX. Ne cessez donc point d'admirer la sageſſe, & l'ordre merveilleux des loix de l'union de l'ame & du corps, par lesquelles nous avons tant de divers sentimens des objets qui nous environnent. Elles sont tres-sages. Elles nous étoient mêmes avantageuses en tout sens, en les considerant dans leur institution ; & il est tres-juste qu'elles subsi-

ſtent aprés le peché, quoiqu'elles aïent des ſuites fâcheuſes : car l'uniformité de la conduite de Dieu ne doit pas dépendre de l'irregularité de la nôtre. Mais il n'eſt pas juſte aprés la rebellion de l'homme, que ſon corps lui ſoit parfaitement ſoûmis. Il ne le doit être qu'autant que cela eſt néceſſaire au pecheur pour conſerver quelque tems ſa miſerable vie, & pour perpetuer le genre humain juſqu'à la conſommation de l'ouvrage, dans lequel ſa poſterité doit entrer par les merites & la puiſſance du Reparateur à-venir. Car toutes ces générations qui s'entreſuivent, toutes ces terres qui ſe peuplent d'idolâtres, tout l'ordre naturel de l'Univers qui ſe conſerve, n'eſt que pour fournir abondamment à Jeſus-Chriſt les materiaux néceſſaires à la conſtruction du Temple éternel. Un jour viendra que les deſcendans des peuples les plus barbares ſeront éclairez de la lumiere de l'Evangile, & qu'ils entreront en foule dans l'Egliſe des prédeſtinez Nos Peres ſont morts dans l'idolâtrie, & nous reconnoiſſons le vrai Dieu & nôtre adorable Sauveur. Le bras du Seigneur n'eſt point racourci. Sa puiſſance s'é-

tendra ſur les nations les plus éloignées : & peut-être que nos neveux retomberont dans les ténébres, lorſque la lumiere éclairera le nouveau monde. Mais recüeillons, Ariſte, en peu de mots les principales choſes que je viens de vous dire, afin que vous les reteniez ſans peine, & que vous en faſſiez le ſujet de vos méditations.

XX. L'homme eſt compoſé de deux ſubſtances, eſprit & corps. Ainſi il a deux ſortes de biens tout differens à diſtinguer & à rechercher, ceux de l'eſprit & ceux du corps. Dieu lui a auſſi donné deux moïens tres-ſeurs pour diſcerner ces differens biens ; la raiſon pour le bien de l'eſprit, les ſens pour le bien du corps ; l'évidence & la lumiere pour les vrais biens, l'inſtinct confus pour les faux biens. J'appelle les biens du corps de faux biens, ou des biens trompeurs, parce qu'ils ne ſont point tels qu'ils paroiſſent à nos ſens ; & que quoiqu'ils ſoient bons par rapport à la conſervation de la vie, ils n'ont point en propre l'efficace de leur bonté : ils ne l'ont qu'en conſequence des volontez divines ou des loix naturelles, dont ils ſont les cauſes occaſionnelles. Je ne

puis maintenant m'explquer plus clairement. Or il étoit à propos que l'eſprit ſentît comme dans les corps, les qualitez qu'ils n'ont pas, afin qu'il voulût bien, non les aimer ou les craindre, mais s'y unir ou s'en ſeparer ſelon les beſoins preſſans de la machine, dont les reſſorts délicats demandent un gardien vigilant & prompt. Il falloit que l'eſprit reçût une eſpece de récompenſe du ſervice qu'il rend à un corps que Dieu lui ordonne de conſerver, afin de l'intereſſer dans ſa conſervation. Cela eſt cauſe maintenant de nos erreurs & de nos préjugez. Cela eſt cauſe que non contens de nous unir à certains corps, & de nous ſeparer des autres, nous ſommes aſſez ſtupides pour les aimer ou les craindre. En un mot cela eſt cauſe de la corruption de nôtre cœur, dont tous les mouvemens doivent tendre vers Dieu, & de l'aveuglément de nôtre eſprit, dont tous les jugemens ne ſe doivent arrêter qu'à la lumiere. Mais prenons-y garde, & nous verrons que c'eſt parce que nous ne faiſons pas de ces deux moïens, dont je viens de parler, l'uſage pour lequel Dieu nous les a donnez; & qu'au lieu de conſulter

la Raiſon pour découvrir la vérité, au lieu de ne nous rendre qu'à l'évidence qui accompagne les idées claires, nous nous rendons à un inſtinct confus & trompeur, qui ne parle juſte que pour le bien du corps. Or c'eſt ce que le premier homme ne faiſoit pas avant ſon peché. Car ſans doute il ne confondoit pas les modalitez dont l'eſprit eſt capable, avec celles de l'étenduë. Ses idées alors n'étoient point confuſes, & ſes ſens parfaitement ſoûmis ne l'empêchoient point de conſulter la Raiſon.

XXI. L'eſprit maintenant eſt auſſi-bien puni que récompenſé par rapport au corps. Si on nous pique, nous en ſouffrons, quelque effort que nous faſſions pour n'y point penſer. Cela eſt vrai. Mais comme je vous ai dit, c'eſt qu'il n'eſt pas juſte qu'il y ait en faveur d'un rebelle des exceptions dans les loix de la nature, ou plûtôt que nous aïons ſur nôtre corps un pouvoir que nous ne meritons pas. Qu'il nous ſuffiſe que par la grace de Jeſus-Chriſt les miſeres auſquelles nous ſommes aſſujettis aujourd'hui, ſeront demain le ſujet de nôtre triomphe & de nôtre gloire. Nous ne ſentons point les vrais biens. La médi-

tation nous rebute. Nous ne ſommes point naturellement touchez de quelque plaiſir prévenant dans ce qui perfectionne nôtre eſprit. C'eſt que le vrai bien merite d'être aimé uniquement par raiſon. Il doit être aimé d'un amour de choix, d'un amour éclairé, & non de cet amour aveugle qu'inſpire l'inſtinct. Il merite bien nôtre application & nos ſoins. Il n'a pas beſoin, comme les corps, de qualitez empruntées pour ſe rendre aimable à ceux qui le connoiſſent parfaitement ; & s'il faut maintenant pour l'aimer, que nous ſoïons prévenus de la délectation ſpirituelle, c'eſt que nous ſommes foibles & corrompus: c'eſt que la concupiſcence nous déregle, & que pour la vaincre il faut que Dieu nous inſpire une autre concupiſcence toute ſainte : c'eſt que pour acquerir l'équilibre d'une liberté parfaite, puiſque nous avons un poids qui nous porte vers la terre, il nous faut un poids contraire qui nous releve vers le ciel.

XXII. Rentrons donc inceſſamment en nous-mêmes, mon cher Ariſte, & tâchons de faire taire non ſeulement nos ſens, mais encore nôtre imagination & nos paſſions. Je ne vous ai parlé que des

ſens, parce que c'eſt d'eux que l'imagination & les paſſions tirent tout ce qu'ils ont de malignité & de force. Généralement tout ce qui vient à l'eſprit par le corps uniquement en conſequence des loix naturelles, n'eſt que pour le corps. N'y aïons donc point d'égard. Mais ſuivons la lumiere de la Raiſon, qui doit conduire les jugemens de nôtre eſprit, & regler les mouvemens de nôtre cœur. Diſtinguons l'ame & le corps, & les modalitez toutes differentes dont ces deux ſubſtances ſont capables, & faiſons ſouvent quelque réfléxion ſur l'ordre & la ſageſſe admirable des loix générales de leur union. C'eſt par de telles réfléxions qu'on acquiert la connoiſſance de ſoi-même, & qu'on ſe délivre d'une infinité de préjugez. C'eſt par là qu'on apprend à connoître l'homme; & nous avons à vivre parmi les hommes & avec nous-mêmes. C'eſt par là que tout l'Univers paroît à nôtre eſprit tel qu'il eſt, qu'il paroît, dis-je, dépoüillé de mille beautez qui nous appartiennent uniquement, mais avec des reſſorts & des mouvemens qui nous font admirer la ſageſſe de ſon auteur. Enfin c'eſt par là, ainſi que vous venez de

voir, qu'on reconnoît ſenſiblement, non ſeulement la corruption de la nature & la néceſſité d'un Mediateur, deux grands principes de nôtre foi, mais encore une infinité d'autres vérités eſſentielles à la Religion & à la Morale. Continuez donc, Ariſte, de méditer comme vous avez déja commencé, & vous verrez la vérité de ce que je vous dis. Vous verrez que le métier des Meditatifs devroit être celui de toutes les perſonnes raiſonnables.

ARISTE. Que ce mot de *Meditatifs* me donne maintenant de confuſion, maintenant que je comprens en partie ce que vous venez de me dire, & que j'en ſuis tout pénetré! Je vous ai crû, Theodore, dans une eſpece d'illuſion, par le mépris aveugle que j'avois pour la Raiſon. Il faut que je vous l'avouë. Je vous ai traité de *Meditatif*, & quelques-uns de vos amis. Je trouvois de l'eſprit & de la fineſſe dans cette ſotte raillerie; & je penſe que vous ſentez bien ce qu'on prétend dire par là. Je vous proteſte néanmoins que je ne voulois pas qu'on le crût de vous, & que j'ai bien empêché le mauvais effet de ce terme de raillerie par des éloges ſé-

rieux, & que j'ai toûjours crû tres-veritables.

THEODORE. J'en ſuis perſuadé, Ariſte. Vous vous êtes un peu diverti à mes dépens. Je m'en réjoüis. Mais je penſe qu'aujourd'hui vous ne ſerez pas fort fâché d'apprendre qu'il vous en a plus coûté qu'à moi. Sçavez-vous bien qu'il y avoit dans la compagnie un de ces *Meditatifs*, qui dés que vous fûtes ſorti ſe crût obligé, non de me défendre moi, mais l'honneur de la Raiſon univerſelle que vous aviez offenſée, en détournant les eſprits de la conſulter. D'abord que parla le Meditatif, tout le monde ſe ſoûleva en vôtre faveur. Mais aprés qu'il eût eſſuïé quelques railleries, & les airs mépriſans qu'inſpire l'imagination revoltée contre la Raiſon, il plaida ſi bien ſa cauſe, que l'imagination ſuccomba. On ne vous railla point, Ariſte. Le Meditatif parut affligé de vôtre aveuglément. Pour les autres, ils furent émûs de quelque indignation. De ſorte que ſi vous étiez encore dans le même eſprit, vous en êtes fort éloigné, je ne vous conſeillerois pas d'aller chez Philandre debiter des plaiſanteries & des lieux communs contre la

Raiſon, pour rendre mépriſables les taciturnes Meditatifs.

ARISTE. Le croiriez-vous, Theodore ? Je ſens une ſecrette joïe de ce que vous m'apprenez-là. On a remedié bien-tôt au mal que je craignois d'avoir fait. Mais à qui eſt-ce que j'en ai l'obligation ? N'eſt-ce pas à Theotime?

THEODORE. Vous le ſçaurez, lorſque je ſerai bien convaincu que vôtre amour pour la vérité ſera aſſez grand pour s'étendre juſqu'à ceux à qui vous avez une obligation un peu ambiguë.

ARISTE. Cette obligation n'eſt point ambiguë. Je vous proteſte que ſi c'eſt Theotime, je l'en aimerai & je l'en eſtimerai davantage. Car à meſure que je médite, je ſens augmenter l'inclination que j'ai pour ceux qui recherchent la vérité, pour ceux que j'appellois *Meditatifs*, lorſque j'eſtois aſſez inſenſé pour traiter de viſionnaires ceux qui rendent à la Raiſon les aſſiduitez qui lui ſont dûës. Obligez-moi donc de me dire qui eſt cet honnête homme qui voulut bien m'épargner la confuſion que je meritois, & qui ſoûtint ſi bien l'honneur de la Raiſon ſans me tourner en ridicule. Je le veux avoir pour ami.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: ZEN Leibn. Marg. 18:1;Leibn. Marg. 18:1, [218] - 154
PUBLIC DOMAIN

Je veux meriter ſes bonnes graces ; & ſi je n'en puis venir à bout, je veux du moins qu'il ſçache que je ne ſuis plus ce que j'étois.

THEODORE. Bien donc, Ariſte, il le ſçaura. Et ſi vous voulez être du nombre des Meditatifs, je vous promets qu'il ſera auſſi du nombre de vos bons amis. Meditez, & tout ira bien. Vous le gagnerez bien-tôt, lorſqu'il vous verra de l'ardeur pour la vérité, de la ſoûmiſſion pour la foi, & un profond reſpect pour nôtre Maître commun.

V. ENTRETIEN.

De l'uſage des ſens dans les ſciences. Il y a dans nos ſentimens idée claire, & ſentimens confus. L'idée n'appartient point au ſentiment. C'eſt l'idée qui éclaire l'eſprit, & le ſentiment qui l'applique & le rend attentif : car c'eſt par le ſentiment que l'idée intelligible devient ſenſible.

ARISTE. J'ai bien fait du chemin, Theodore, depuis que vous m'avez quitté. J'ai bien découvert du païs. J'ai parcouru en général tous les objets de mes ſens, conduit, ce me ſemble, uniquement par la Raiſon. Je ne fus jamais plus ſurpris, quoique déja un peu accoûtumé à ces nouvelles découvertes. Bon Dieu ! que j'ai reconnu de pauvretez dans ce qui me paroiſſoit il y a deux jours d'une magnificence achevée : mais que de ſageſſe, que de grandeur, que de merveilles dans tout ce que le monde mépriſe ! L'homme

qui ne voit que par les yeux, eſt aſſurément un étranger au milieu de ſon païs. Il admire tout, & ne connoît rien : trop heureux ſi ce qui le frappe ne lui donne point la mort. Perpetuelles illuſions de la part des objets ſenſibles. Tout nous trompe, tout nous empoiſonne, tout ne parle à l'ame que pour le corps. La Raiſon ſeule ne déguiſe rien. Que je ſuis content d'elle, & que je le ſuis de vous, de m'avoir appris à la conſulter, de m'avoir élevé au deſſus de mes ſens & de moi-même pour contempler ſa lumiere ! J'ai reconnu tres-clairement, ce me ſemble, la vérité de tout ce que vous m'avez dit. Oüi, Theodore, que j'aïe le plaiſir de vous le dire : l'eſprit de l'homme n'eſt que ténébres ; ſes propres modalitez ne l'éclairent point ; ſa ſubſtance, toute ſpirituelle qu'elle eſt, n'a rien d'intelligible ; ſes ſens, ſon imagination, ſes paſſions le ſéduiſent à tous momens. C'eſt aujourd'hui que je croi pouvoir vous aſſurer que j'en ſuis pleinement convaincu. Je vous parle avec la confiance que me donne la vûë de la vérité. Eprouvez moi, & voïez s'il n'y a point dans mon fait un peu trop de témerité.

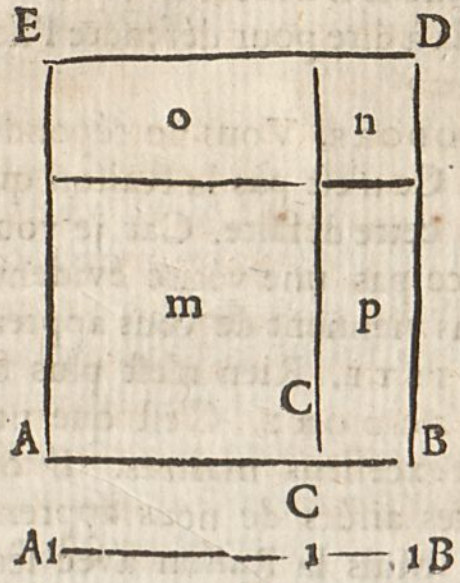
I. THEODORE. Je croi, Ariſte, ce que vous me dites. Car je ſuis perſuadé qu'une heure de méditation ſérieuſe peut mener bien loin un eſprit tel que le vôtre. Néanmoins, pour m'aſſurer davantage du progrez que vous avez fait, répondez-moi. Vous voïez cette ligne A. B. Qu'elle ſoit diviſée en deux parties au point C, ou ailleurs. Je vous prouve que le quarré de la toute eſt égal aux quarrez de chaque partie, & à deux parallelogrammes faits ſur ces deux parties.

ARISTE. Que pretendez-vous par là? Qui ne ſçait que c'eſt la même choſe de multiplier par lui-même un tout, ou toutes les parties qui font ce tout?

THEODORE. Vous le ſçavez. Mais ſuppoſons que vous ne le ſçachiez pas. Je prétens le démontrer à vos yeux, & vous prouver par là que vos ſens vous découvrent clairement la vérité.

ARISTE. Voïons.

THEODORE. Voïez fixement: c'eſt tout ce que je vous demande. Sans que vous rentriez en vous-même pour conſulter la Raiſon, vous allez décou-



vrir une vérité évidente. ABDE eſt le quarré de AB. Or ce quarré eſt égal à tout ce qu'il renferme. Il eſt égal à lui-même. Donc il eſt égal aux deux quarrez de chaque partie *m* & *n*, & aux deux parallelogrammes *o* & *p* faits ſur ces parties AC, & CB.

ARISTE. Cela ſaute aux yeux.

THEODORE. Fort bien. Mais de plus cela eſt évident. Donc il y a des véritez évidentes qui ſautent aux yeux. Ainſi nos ſens nous apprennent évidemment des veritez.

ARISTE. Voilà une belle vérité & bien difficile à découvrir ! N'avez-vous que cela à dire pour défendre l'honneur des ſens ?

THEODORE. Vous ne répondez pas, Ariſte. Ce n'eſt pas la Raiſon qui vous inſpire cette défaite. Car je vous prie, n'eſt-ce pas une vérité évidente que vos ſens viennent de vous apprendre ?

ARISTE. Rien n'eſt plus facile.

THEODORE. C'eſt que nos ſens ſont d'excellens maîtres. Il ont des manieres aiſées de nous apprendre la vérité. Mais la Raiſon avec ſes idées claires nous laiſſe dans les ténébres. Voilà, Ariſte, ce qu'on vous répondra. Prouvez à un ignorant, vous dira-t'on, que le quarré, par exemple, de 10. eſt égal aux deux quarrez de 4. & de 6. & a deux fois le produit de 4. par 6. Ces idées-là de nombres ſont claires ; & cette vérité à prouver eſt la même en nombres intelligibles, que s'il étoit queſtion d'une ligne expoſée à vos yeux, qui auroit dix pouces, par exemple, & diviſée entre 4. & 6. Et cependant vous verrez qu'il y aura quelque difficulté à la faire comprendre : parce que ce principe, que c'eſt la même choſe de multiplier

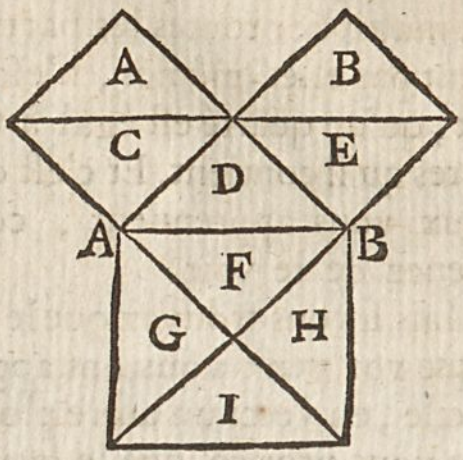
multiplier un nombre par lui-même, ou d'en multiplier toutes les parties séparément par elles-mêmes, n'eſt pas ſi évident, qu'un quarré eſt égal à toutes les figures qu'il contient. Et c'eſt ce que vos yeux vous apprennent, comme vous venez de le voir.

II. Mais ſi vous trouvez que le Theorême que vos yeux vous ont appris eſt trop facile, en voici un autre plus difficile. Je vous prouve que le quarré de la diagonale d'un quarré eſt double de celui des côtez. Ouvrez les yeux: c'eſt tout ce je vous demande.

Regardez la figure que je trace ſur ce papier. Vos yeux, Ariſte, ne vous diſent-ils pas, que tous ces triangles *a. b. c. d. e. f. g. h. i.* que je ſuppoſe, & que vous voïez avoir chacun un angle droit & deux lignes égales, ſont égaux entr'eux? Or vous voïez que le quarré fait ſur la diagonale A B, a quatre de ces angles, & que chacun des quarrez faits ſur les côtez en ont deux. Donc le grand quarré eſt double des autres.

ARISTE. Oüi, Theodore. Mais vous raiſonnez.

THEODORE. Je raiſonne! Je re-



garde : & je voi ce que je vous dis. Je raiſonne, ſi vous voulez, mais c'eſt ſur le témoignage fidele de mes ſens. Ouvrez ſeulement les yeux, & regardez ce que je vous montre. Ce triangle *d* eſt égal à *e*, & *e* égal à *b*; & de l'autre part *d* eſt égal à *f*, & *f* égal à *g*. Donc le petit quarré eſt égal à la moitié du grand. C'eſt la même choſe de l'autre côté. Cela ſaute aux yeux comme vous dites. Il ſuffit pour découvrir cette vérité, de regarder fixement cette figure, en comparant par le mouvement des yeux les parties qui la compoſent. Donc nos ſens peuvent nous apprendre la vérité.

ARISTE. Je vous nie cette conſequence, Theodore. Ce ne ſont point

nos ſens, mais la Raiſon jointe à nos ſens qui nous éclaire, & qui nous découvre la vérité. N'appercevez-vous pas que dans la vûë ſenſible que nous avons de cette figure, il ſe trouve en même tems que l'idée claire de l'étenduë eſt jointe au ſentiment confus de couleur qui nous touche. Or c'eſt de l'idée claire de l'étenduë, & non du blanc & du noir qui la rendent ſenſible, que nous découvrons les rapports, en quoi conſiſte la vérité : de l'idée claire, dis-je, de l'étenduë que renferme la Raiſon, & non du blanc & du noir, qui ne ſont que des ſentimens ou des modalitez confuſes de nos ſens, dont il n'eſt pas poſſible de découvrir les rapports. Il y a toûjours idée claire & ſentiment confus dans la vûë que nous avons des objets ſenſibles : l'idée qui repréſente leur eſſence, & le ſentiment qui nous avertit de leur éxiſtence : l'idée qui nous fait connoître leur nature, leurs proprietez, les rapports qu'ils ont ou qu'ils peuvent avoir entr'eux, en un mot la vérité & le ſentiment qui nous fait ſentir leur difference, & le rapport qu'ils ont à la commodité & à la conſervation de la vie.

III. THEODORE. Je reconnois à cette réponſe, que vous avez bien couru du païs depuis hier. Je ſuis content de vous, Ariſte. Mais, je vous prie, cette couleur que voici ſur ce papier, n'eſt-elle pas étenduë elle-même? Certainement je la voi telle. Or ſi cela eſt, je pourrai clairement découvrir les rapports de ces parties, ſans penſer à cette étenduë que renferme la Raiſon. L'étenduë de la couleur me ſuffira pour apprendre la Phyſique & la Geometrie.

ARISTE. Je vous nie, Theodore, que la couleur ſoit étenduë. Nous la voïons étenduë, mais nos yeux nous trompent. Car l'eſprit ne comprendra jamais que l'étenduë appartienne à la couleur. Nous voïons comme étenduë cette blancheur, mais c'eſt que nous la rapportons à de l'étenduë, à cauſe que c'eſt par ce ſentiment de l'ame que nous voïons ce papier, ou plûtôt c'eſt que l'étenduë intelligible touche l'ame, & la modifie de telle façon, & par là cette étenduë intelligible lui devient ſenſible. Quoi, Theodore! direz-vous que la douleur eſt étenduë, à cauſe que lorſqu'on a la goûte ou quelque rheumatiſme, on la ſent comme étenduë? Di-

rez-vous que le ſon eſt étendu, à cauſe qu'on l'entend remplir tout l'air ? Direz-vous que la lumiere eſt répanduë dans ces grands eſpaces, à cauſe que nous les voïons tout lumineux ? Puiſque ce ne ſont là que des modalitez ou des ſentimens de l'ame, & que l'ame ne tire point de ſon fonds l'idée qu'elle a de l'étenduë, toutes ces qualitez ſe rapportent à l'étenduë, & la font ſentir à l'ame, mais elles ne ſont nullement étenduës.

IV. THEODORE. Je vous avoüe, Ariſte, que la couleur, auſſi-bien que la douleur, n'eſt point étenduë localement. Car puiſque l'experience apprend qu'on ſent la douleur dans un bras qu'on n'a plus, & que la nuit en dormant nous voïons des couleurs comme répanduës ſur des objets imaginaires, il eſt évident que ce ne ſont là que des ſentimens ou des modalitez de l'ame, qui certainement ne remplit pas tous les lieux qu'elle voit, puiſqu'elle n'en remplit aucun, & que les modalitez d'une ſubſtance ne peuvent être où cette ſubſtance n'eſt pas. Cela eſt inconteſtable. La douleur ne peut être localement étenduë dans mon bras, ni

les couleurs ſur les ſurfaces des corps. Mais pourquoi ne voulez-vous pas qu'elles ſoient, pour ainſi dire, ſenſiblement étenduës, de mêmes que l'idée des corps, l'étenduë intelligible l'eſt intelligiblement ? Pourquoi ne voulez-vous pas que la lumiere que je voi en me preſſant le coin de l'œil ou autrement, porte avec elle l'eſpace ſenſible qu'elle occupe ? Pourquoi voulez-vous qu'elle ſe rapporte à l'étenduë intelligible ? En un mot, pourquoi voulez-vous que ce ſoit l'idée ou l'archetype des corps qui touche l'ame, lorſqu'elle voit ou qu'elle ſent les qualitez ſenſibles comme répanduës dans les corps.

ARISTE. C'eſt qu'il n'y a que l'archetype des corps qui puiſſe me repréſenter leur nature, que la Raiſon univerſelle qui puiſſe m'éclairer par la manifeſtation de ſes idées. La ſubſtance de l'ame n'a rien de commun avec la matiere. L'eſprit ne renferme point les perfections de tous les êtres qu'il peut connoître. Mais il n'y a rien qui ne participe à l'Etre divin. Ainſi Dieu voit en lui-même toutes choſes. Mais l'ame ne peut les voir en elle. Elle ne peut les découvrir que dans la Raiſon divine &

universelle. Donc l'étenduë que je voi ou que je sens, ne m'appartient pas. Autrement je pourrois en me contemplant connoître les ouvrages de Dieu. Je pourrois, en considerant attentivement mes propres modalitez, apprendre la Physique & plusieurs autres sciences qui ne consistent que dans la connoissance des rapports de l'étenduë, comme vous le sçavez bien. En un mot je serois ma lumiere à moi-même : ce que je ne puis penser sans quelque espece d'horreur. Mais je vous prie, Theodore, d'éclaircir la difficulté que vous me faites.

V. THEODORE. Il est impossible de l'éclaircir directement. Il faudroit pour cela que l'idée ou l'archetype de l'ame nous fût découvert. Nous verrions alors clairement, que la couleur, la douleur, la saveur, & les autres sentimens de l'ame, n'ont rien de commun avec l'étenduë que nous sentons jointe avec eux. Nous verrions intuitivement, qu'il y a autant de difference entre l'étenduë que nous voïons, & la couleur qui nous la rend visible, qu'entre les nombres, par exemple l'infini, ou telle autre idée intelligible qu'il vous

plaira, & la perception que nous en avons; & nous verrions en même tems, que nos idées ſont bien differentes de nos perceptions ou de nos ſentimens: vérité que nous ne pouvons découvrir que par de ſérieuſes réfléxions, que par de longs & de difficiles raiſonnemens.

Mais pour vous prouver indirectement que nos ſentimens ou nos modalitez ne renferment point l'idée de l'étenduë, à laquelle ils ſe rapportent néceſſairement, à cauſe que c'eſt cette idée qui les produit dans nôtre ame, & que la nature de l'ame eſt d'appercevoir ce qui la touche: ſuppoſons que vous regardiez la couleur de vôtre main, & que vous y ſentiez en même tems quelque douleur, vous verriez comme étenduë la couleur de cette main, & vous en ſentiriez en même tems la douleur comme étenduë. N'en demeurez-vous pas d'accord?

ARISTE. Oüi, Theodore. Et mêmes ſi je la touchois, je la ſentirois encore comme étenduë: & ſi je la trempois dans de l'eau chaude ou froide, je ſentirois la chaleur & la froideur comme étenduës.

THEODORE. Prenez donc garde.

La

La douleur n'eſt pas la couleur, la couleur n'eſt pas la chaleur, ni la chaleur la froideur. Or l'étenduë de la couleur ou jointe à la couleur, que vous voïez en regardant vôtre main, eſt la même que celle de la douleur, que celle de la chaleur, que celle de la froideur, que vous pouvez y ſentir. Donc cette étenduë n'eſt ni à la couleur, ni à la douleur, ni à aucun autre de vos ſentimens. Car vous ſentiriez autant de mains differentes que vous avez de divers ſentimens, ſi nos ſentimens étoient étendus par eux-mêmes, comme ils nous paroiſſent; ou ſi l'étenduë colorée que nous voïons n'étoit qu'un ſentiment de l'ame, tel qu'eſt la couleur, ou la douleur, ou la ſaveur, ainſi que ſe l'imaginent ceux d'entre les Carteſiens qui ſçavent bien qu'on ne voit pas les objets en eux-mêmes. C'eſt donc, Ariſte, une ſeule & unique idée de main qui nous affecte diverſement, qui agit dans nôtre ame, & qui la modifie par la couleur, la chaleur, la douleur, &c. car ce ne ſont point les corps que nous regardons qui nous affectent de nos divers ſentimens, puiſque nous voïons ſouvent des corps qui ne ſont

point. Et il eſt mêmes évident que les corps ne peuvent agir ſur l'eſprit, le modifier, l'éclairer, le rendre heureux & malheureux pardes ſentimens agréables & deſagréables. Ce n'eſt point l'ame non plus qui agit ſur elle-même, & qui ſe modifie par la douleur, la couleur, &c. Cela n'a pas beſoin de preuves aprés tout ce que nous avons dit. C'eſt donc l'idée ou l'archetype des corps qui nous affecte diverſement. Je veux dire, que c'eſt la ſubſtance intelligible de la Raiſon qui agit dans nôtre eſprit par ſon efficace toute-puiſſante, & qui le touche & le modifie de couleur, de ſaveur, de douleur, par ce qu'il y a en elle qui repréſente les corps.

Il ne faut donc pas être ſurpris, mon cher Ariſte, que vous puiſſiez apprendre quelques véritez évidentes par le témoignage de vos ſens. Car quoique la ſubſtance de l'ame ne ſoit pas intelligible à l'ame même, & que ſes modalitez ne puiſſent l'éclairer; ces mêmes modalitez étant jointes à l'étenduë intelligible qui eſt l'archetype des corps, & rendant ſenſible cette étenduë, elles peuvent nous en montrer

les rapports, en quoi consistent les véritez de la Geometrie & de la Physique. Mais il est toûjours vrai de dire que l'ame n'est point à elle-même sa propre lumiere ; que ses modalitez ne sont que ténébres, & qu'elle ne découvre les véritez éxactes que dans les idées que renferme la Raison.

VI. ARISTE. Je comprens, ce me semble, ce que vous me dites. Mais comme cela est abstrait, je le méditerai à loisir. Ce n'est point la douleur ou la couleur par elle-même qui m'apprend les rapports que les corps ont entr'eux. Je ne puis découvrir ces rapports que dans l'idée de l'étenduë qui les représente ; & cette idée quoique jointe à la couleur ou à la douleur,* sentimens qui la rendent sensible, n'en est point une modalité. Cette idée ne devient sensible ou ne se fait sentir, que parce que la substance intelligible de la Raison agit dans l'ame, & lui imprime une telle modalité ou un tel sentiment, & par là elle lui révele, pour ainsi dire, mais d'une maniere confuse, que tel corps éxiste. Car lorsque les idées des corps deviennent sensibles, elles nous font juger qu'il y a des corps qui agissent en

*Je nomme dans cet ouvrage sentimens, ce que je me souviens d'avoir nommé sensations dans les autres.

nous : au lieu que lorſque ces idées ne ſont qu'intelligibles, nous croïons naturellement qu'il n'y a rien hors de nous qui agiſſe ſur nous. Dont la raiſon eſt, ce me ſemble, qu'il dépend de nous de penſer à l'étenduë, & qu'il ne dépend pas de nous de la ſentir. Car ſentant l'étenduë malgré nous, il faut bien qu'il y ait quelqu'autre choſe que nous qui nous en imprime le ſentiment. Or nous croïons que cette autre choſe n'eſt que ce que nous ſentons actuellement. D'où nous jugeons que ce ſont les corps qui nous environnent qui cauſent en nous le ſentiment que nous en avons ; en quoi nous nous trompons toûjours : & nous ne doutons point que ces corps n'éxiſtent ; en quoi nous nous trompons ſouvent. Mais comme nous penſons aux corps, & que nous les imaginons lorſque nous le voulons, nous jugeons que ce ſont nos volontez qui ſont la cauſe véritable des idées que nous en avons alors, ou des images que nous nous en formons : Et le ſentiment intérieur que nous avons de l'effort actuel de nôtre attention, nous confirme dans cette fauſſe penſée. Quoi que Dieu ſeul puiſſe agir en nous &

nous éclairer, comme ſon operation n'eſt point ſenſible, nous attribuons aux objets ce qu'il fait en nous ſans nous, & nous attribuons à nôtre puiſſance ce qu'il fait en nous dépendemment de nos volontez. Que penſez-vous, Theodore, de cette réfléxion?

VII. THEODORE. Elle eſt fort judicieuſe, Ariſte, & part d'un Meditatif. Vous pourriez encore y ajoûter, que lorſque l'idée du corps touche l'ame d'un ſentiment fort intereſſant, tel qu'eſt la douleur, cette idée nous fait juger, non ſeulement que ce corps éxiſte, mais de plus qu'il nous appartient; comme il arrive à ceux mêmes à qui on a coupé le bras. Mais revenons à la démonſtration ſenſible que je vous ai donnée de l'égalité qu'il y a entre le quarré de la diagonale d'un quarré, & les deux quarrez des côtez. Et prenons garde que cette démonſtration ne tire ſon évidence & ſa généralité que de l'idée claire & générale de l'étenduë, de la droiture & de l'égalité des lignes, des angles, des triangles, & nullement du blanc & du noir qui rendent ſenſibles & particulieres toutes ces choſes, ſans les rendre par elles-mêmes plus in-

telligibles ou plus claires. Prenez garde qu'il eſt évident par ma démonſtration, que généralement tout quarré fait ſur la diagonale d'un quarré eſt égal aux quarrez des deux côtez : mais qu'il n'eſt nullement certain, que ce quarré particulier que vous voïez de vos yeux ſoit égal aux deux autres. Car vous n'êtes pas mêmes certain, que ce que vous voïez ſoit quarré, que telle ligne, tel angle ſoit droit. Les rapports que vôtre eſprit conçoit entre les grandeurs ne ſont pas les mêmes que ceux de ces figures. Prenez garde enfin que bien que nos ſens ne nous éclairent point l'eſprit par eux-mêmes, comme ils nous rendent ſenſibles les idées que nous avons des corps, ils réveillent nôtre attention, & par là ils nous conduiſent indirectement à l'intelligence de la vérité. De ſorte que nous devons faire uſage de nos ſens dans l'étude de toutes les ſciences qui ont pour objet les rapports de l'étenduë ; & ne point craindre qu'ils nous engagent dans l'erreur, pourvû que nous obſervions éxactement ce précepte, de ne juger des choſes que ſur les idées qui les repréſentent, & nullement ſur les ſentimens

que nous en avons : précepte de la derniere importance, & que nous ne devons jamais oublier.

VIII. ARISTE. Tout cela eſt éxactement vrai, Theodore, & c'eſt ainſi que je l'ai compris depuis que j'y ai ſérieuſement penſé. Rien n'eſt plus certain que nos modalitez * ne ſont que ténébres, qu'elles n'éclairent point l'eſprit par elles-mêmes, qu'on ne connoît point clairement tout ce qu'on ſent le plus vivement. Ce quarré que voici n'eſt point tel que je le voi. Il n'eſt point de la grandeur que je le voi. Vous le voïez certainement plus grand ou plus petit que je ne le voi. La couleur dont je le voi ne lui appartient point. Peut-être le voïez-vous d'une autre couleur que moi. Ce n'eſt point proprement ce quarré que je voi. Je juge qu'il eſt tracé ſur ce papier ; & il n'eſt pas impoſſible qu'il n'y ait ici ni quarré ni papier, auſſi-bien qu'il eſt certain qu'il n'y a point ici de couleur. Mais quoique mes yeux me faſſent maintenant tant de rapports faux ou douteux touchant ces figures tracées ſur ce papier, cela n'eſt rien en comparaiſon des illuſions de mes autres ſens. Le témoignage de mes

* *Voyez le I. Livre de la Rech. de la Verité, & la Réponſe au Livre des vrayes & des fauſſes Idées.*

yeux approche ſouvent de la vérité. Ce ſens peut aider l'eſprit à la découvrir. Il ne déguiſe pas entierement ſon objet. En me rendant attentif, il me conduit à l'intelligence. Mais les autres ſens ſont ſi faux, qu'on eſt toûjours dans l'illuſion, lorſqu'on s'y laiſſe conduire. Ce n'eſt pas néanmoins que nos yeux nous ſoient donnez pour découvrir les véritez éxactes de la Geometrie & de la Phyſique. Ils ne nous ſont donnez que pour éclairer tous les mouvemens de nôtre corps par rapport à ceux qui nous environnent; que pour la commodité de la conſervation de la vie: & il eſt néceſſaire pour la conſerver que nous aïons des objets ſenſibles quelque eſpece de connoiſſance qui approche un peu de la vérité. C'eſt pour cela que nous avons, par exemple, tel ſentiment de grandeur de tel corps à telle diſtance. Car ſi tel corps étoit trop loin de nous pour nous pouvoir nuire, ou ſi étant proche il étoit trop petit, nous ne manquerions pas de le perdre de vûë. Il ſeroit anéanti à nos yeux, quoiqu'il ſubſiſtât toûjours devant nôtre eſprit, & qu'à ſon égard la diviſion ne puiſſe jamais l'anéantir: parce qu'effectivement

le rapport d'un grand corps, mais fort éloigné, ou d'un fort proche, mais trop petit pour nous nuire; le rapport, dis-je, de ces corps au nôtre eſt nul, ou ne doit pas être apperçû par des ſens qui ne parlent & ne doivent parler que pour la conſervation de la vie. Tout cela me paroît évident, & conforme à ce qui m'eſt paſſé par l'eſprit dans le tems de la méditation.

THEODORE. Je voi bien, Ariſte, que vous avez été fort loin dans le païs de la vérité; & que par le commerce que vous avez eu avec la Raiſon, vous avez acquis des richeſſes bien plus précieuſes & bien plus rares que celles qu'on nous apporte du nouveau monde. Vous avez rencontré la ſource. Vous y avez puiſé. Et vous voilà riche pour jamais, pourvû que vous ne la quittiez point. Vous n'avez plus beſoin ni de moi, ni de perſonne, aïant trouvé le Maître fidele qui éclaire & qui enrichit tous ceux qui s'attachent à lui.

ARISTE. Quoi, Theodore! eſt-ce que vous voulez déja rompre nos entretiens? Je ſçai bien que c'eſt avec la Raiſon qu'il faut philoſopher. Mais je ne ſçai point la maniere dont il le faut

faire. La Raiſon me l'apprendra elle-même. Cela n'eſt pas impoſſible. Mais je n'ai pas lieu de l'eſperer, ſi je n'ai un moniteur fidele & vigilant qui me conduiſe & qui m'anime. Adieu à la Philoſophie, ſi vous me quittez ; car ſeul je craindrois de m'égarer. Je prendrois bien-tôt les réponſes que je me ferois à moi-même pour celles de nôtre Maître commun.

IX. THEODORE. Que je n'ai garde, mon cher Ariſte, de vous quitter. Car maintenant que vous méditez tout ce qu'on vous dit, j'eſpere que vous empêcherez en moi le malheur que vous craignez qui ne vous arrive. Nous avons tous beſoin les uns des autres, quoique nous ne recevions rien de perſonne. Vous avez pris à la lettre un mot lâché en l'honneur de la Raiſon. Oüi, c'eſt d'elle ſeule que nous recevons la lumiere. Mais elle ſe ſert de ceux à qui elle ſe communique, pour rappeller à elle ſes enfans égarez, & les conduire par leurs ſens à l'intelligence. Ne ſçavez-vous pas, Ariſte, que la Raiſon elle-même s'eſt incarnée pour être à la portée de tous les hommes, pour frapper les yeux & les oreilles

de ceux qui ne peuvent ni voir ni entendre que par leurs ſens ? Les hommes ont vû de leurs yeux la Sageſſe éternelle, le Dieu inviſible qui habite en eux. Ils ont touché de leurs mains, comme dit * le bien-aimé Diſciple, le Verbe qui donne la vie. La vérité intérieure a paru hors de nous, groſſiers & ſtupides que nous ſommes, afin de nous apprendre d'une maniere ſenſible & palpable les commandemens éternels de la Loi divine : commandemens qu'elle nous fait ſans ceſſe intérieurement, & que nous n'entendons point, répandus au dehors comme nous le ſommes. Ne ſçavez-vous pas que les grandes véritez que la Foi nous enſeigne, ſont en dépôt dans l'Egliſe, & que nous ne pouvons les apprendre que par une autorité viſible émanée de la Sageſſe incarnée ? C'eſt toûjours la Vérité intérieure qui nous inſtruit, il eſt vrai : Mais elle ſe ſert de tous les moïens poſſibles pour nous rappeller à elle, & nous remplir d'intelligence. Ainſi ne craignez point que je vous quitte : Car j'eſpere qu'elle ſe ſervira de vous pour empêcher que je ne l'abandonne, & que je ne prenne mes imaginations &

mes réveries pour ſes oracles divins.

ARISTE. Vous me faites bien de l'honneur. Mais je voi bien qu'il faut l'accepter, puiſqu'il réjaillit ſur la Raiſon nôtre commun Maître.

THEODORE. Je vous fais l'honneur de vous croire raiſonnable. Cet honneur eſt grand. Car tout homme par la Raiſon, lorſqu'il la conſulte & qu'il la ſuit, devient ſuperieur à toutes les créatures. Il juge par elle, & condamne ſouverainement; ou plûtôt c'eſt elle qui décide & qui condamne par lui. Mais ne croïez pas que je me ſoûmette à vous. Ne croïez pas non plus que je m'éleve au deſſus de vous. Je ne me ſoûmets qu'à la Raiſon, qui peut me parler par vous, comme elle peut vous parler par mon entremiſe; & je ne m'éleve qu'au deſſus des brutes, qu'au deſſus de ceux qui renoncent à la plus eſſentielle de leurs qualitez. Cependant, mon cher Ariſte, quoique nous ſoïons raiſonnables l'un & l'autre, n'oublions pas que nous ſommes extrêmement ſujets à l'erreur; parce que nous pouvons l'un & l'autre décider ſans attendre le jugement infaillible du juſte Juge, ſans attendre que l'évidence nous arrache,

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: ZEN Leibn. Marg. 18:1;Leibn. Marg. 18:1, [244] - 180
PUBLIC DOMAIN

pour ainſi dire, nôtre conſentement. Car ſi nous faiſions toûjours cet honneur à la Raiſon, de la laiſſer prononcer en nous ſes arrêts, elle nous rendroit infaillibles. Mais au lieu d'attendre ſes réponſes, & de ſuivre pas à pas ſa lumiere, nous la devançons & nous nous égarons. L'impatience nous prend d'être obligez à demeurer attentifs & immobiles, aïant autant de mouvement que nous en avons. Nôtre indigence nous preſſe, & l'ardeur que nous avons pour les vrais biens nous précipite ſouvent dans les derniers malheurs. C'eſt qu'il nous eſt libre de ſuivre la lumiere de la Raiſon, ou de marcher dans les ténébres à la lueur fauſſe & trompeuſe de nos modalitez. Rien n'eſt plus agréable que de ſuivre aveuglément les impreſſions de l'inſtinct. Mais rien n'eſt plus difficile que de ſe tenir ferme à ces idées ſublimes & délicates de la vérité, malgré le poids du corps qui nous appeſantit l'eſprit. Cependant tâchons de nous ſoûtenir l'un l'autre, mon cher Ariſte, ſans nous fier trop l'un à l'autre. Peut-être que le pied ne nous manquera pas à tous deux en même tems, pourvû que nous marchions

fort doucement, & que nous ſoïons attentifs autant que cela ſe peut à ne point nous appuïer ſur un méchant fonds.

ARISTE. Avançons un peu, Theodore. Que craignez-vous? La Raiſon eſt un fonds excellent. Il n'y a rien de mouvant dans les idées claires. Elles ne cedent point au tems. Elles ne s'accommodent point à des interêts particuliers. Elles ne changent point de langage comme nos modalitez, qui diſent le pour & le contre, ſelon que le corps les y ſollicite. Je ſuis pleinement convaincu qu'il ne faut ſuivre que les idées qui répandent la lumiere, & que tous nos ſentimens & nos autres modalitez ne peuvent jamais nous conduire à la vérité. Paſſons, je vous prie, à quelqu'autre matiere, puiſque je ſuis d'accord avec vous ſur tout ceci.

X. THEODORE. N'allons point ſi vîte, mon cher. Je crains que vous ne m'accordiez plus que je ne vous demande, ou que vous ne compreniez pas encore aſſez diſtinctement ce que je vous dis. Nos ſens nous trompent, il eſt vrai; mais c'eſt principalement à cauſe que nous rapportons aux *ob-*

jets ſenſibles les ſentimens que nous en avons. Or il y a en nous pluſieurs ſentimens que nous n'y rapportons point. Tel eſt le ſentiment de la joïe, de la triſteſſe, de la haine, en un mot tous les ſentimens qui accompagnent les mouvemens de l'ame. La couleur n'eſt point dans l'objet, la douleur n'eſt point dans mon corps, la chaleur n'eſt ni dans le feu, ni dans mon corps où ces ſentimens ſe rapportent. Nos ſens exterieurs ſont de faux témoins. D'accord. Mais les ſentimens qui accompagnent l'amour & la haine, la joïe & la triſteſſe, ne ſe rapportent point aux objets de ces paſſions. On les ſent dans l'ame, & ils y ſont. Voilà donc de bons témoins, car ils diſent vrai.

ARISTE. Oüi, Theodore, ils diſent vrai, & les autres ſentimens auſſi. Car quand je ſens de la douleur, il eſt vrai que je la ſens; il eſt vrai mêmes en un ſens que je la ſouffre par l'action de l'objet même qui me touche. Voilà de grandes véritez! Quoi donc, eſt-ce que les ſentimens de l'amour, de la haine & des autres paſſions ne ſe rapportent point aux objets qui en ſont l'occaſion? Eſt-ce qu'elles ne répandent

pas leur malignité ſur eux, & ne nous les repréſentent pas tout autres qu'ils ne ſont en effet ? Pour moi, quand j'ai de l'averſion contre quelqu'un, je me ſens diſpoſé à interpreter malignement tout ce qu'il fait. Ses actions innocentes me paroiſſent criminelles. Je veux avoir de bonnes raiſons de le haïr & de le mépriſer. Car toutes mes paſſions ſe veulent juſtifier aux dépens de qui il appartiendra. Si mes yeux répandent les couleurs ſur la ſurface des corps, mon cœur répand auſſi, autant que cela ſe peut, ſes diſpoſitions intérieures, ou certaines fauſſes couleurs ſur les objets de ſes paſſions. Je ne ſçai point, Theodore, ſi les paſſions font en vous l'effet qu'elles font en moi : mais je puis vous aſſurer que je crains encore plus de les écouter & de les ſuivre, que de me rendre aux illuſions ſouvent innocentes & officieuſes de mes ſens.

XI. THEODORE. Je ne vous dis pas, Ariſte, qu'il faille ſe rendre aux inſpirations ſecrettes de ſes paſſions : & je ſuis bien-aiſe de voir que vous vous appercevez de leur pouvoir & de leur malignité. Mais demeurez d'accord qu'elles nous apprennent certaines

nes véritez. Car enfin c'eſt une vérité, que j'ai maintenant beaucoup de joïe de vous entendre. Il eſt tres-vrai que le plaiſir que je ſens actuellement eſt plus grand que celui que j'avois dans nos entretiens précedens. Je connois donc la difference de ces deux plaiſirs. Et je ne la connois point ailleurs que par le ſentiment que j'en ai, que dans les modalitez dont mon ame eſt touchée : modalitez qui ne ſont donc point ſi ténébreuſes, qu'elles ne m'apprennent une vérité conſtante.

ARISTE. Dites, Theodore, que vous ſentez cette difference de vos modalitez & de vos plaiſirs. Mais ne dites pas, s'il vous plaît, que vous la connoiſſez. Dieu la connoît, & ne la ſent pas. Mais pour vous, vous la ſentez ſans la connoître. Si vous aviez une idée claire de vôtre ame, ſi vous en voyiez l'archetype, alors vous connoîtriez ce que vous ne faites que ſentir : alors vous pourriez connoître éxactement la difference des divers ſentimens de joïe que vôtre bonté pour moi excite dans vôtre cœur. Mais aſſurément vous ne la connoiſſez pas. Comparez, Theodore, le ſentiment de joïe dont

vous êtes touché maintenant, avec celui de l'autre jour ; & dites-m'en préciſément le rapport : & alors je croirai que vos modalitez vous ſont connuës. Car on ne connoit les choſes que lorſqu'on ſçait le rapport qu'elles ont entr'elles. Vous ſçavez qu'un plaiſir eſt plus grand qu'un autre. Mais de combien l'eſt-il ? On ſçait que le quarré inſcrit dans le cercle eſt plus petit que le cercle. Mais on ne ſçait point pour cela la quadrature du cercle, parce qu'on ne connoît pas le rapport du cercle au quarré. On peut en approcher à l'infini, & voir évidemment que la difference du cercle à telle autre figure ſera plus petite que telle grandeur donnée. Mais remarquez que c'eſt parce qu'on a une idée claire de l'étenduë. Car la difficulté qu'il y a de découvrir le rapport du cercle au quarré, ne vient que de la petiteſſe de nôtre eſprit ; au lieu que c'eſt l'obſcurité de nos ſentimens, & les ténébres de nos modalitez, qui rendent impoſſible la découverte de leurs rapports. Fuſſions-nous d'auſſi grands genies que les intelligences les plus ſublimes, il me paroît évident que nous ne pourrons jamais découvrir les rapports

de nos modalitez, ſi Dieu ne nous en manifeſte l'archetype ſur lequel il nous a formez. Car vous m'avez convaincu qu'on ne peut connoître les êtres & leurs proprietez, que par les idées éternelles, immuables & néceſſaires qui les repréſentent.

XII. THEODORE. Cela eſt fort bien, Ariſte. Nos ſens & nos paſſions ne peuvent nous éclairer. Mais que direz vous de nôtre imagination ? Elle forme des images ſi claires & ſi diſtinctes des figures de la Geometrie, que vous ne pouvez nier que c'eſt par leur moïen que nous apprenons cette ſcience.

ARISTE. Croïez-vous, Theodore, que j'aïe déja oublié ce que vous venez de me dire, ou que je ne l'aïe pas compris ? L'évidence qui accompagne les raiſonnemens des Geometres, la clarté des lignes & des figures que forme l'imagination, vient uniquement de nos idées, & nullement de nos modalitez, nullement des traces confuſes que laiſſe aprés lui le cours des eſprits animaux. Quand j'imagine une figure, quand je bâtis dans mon eſprit un édifice, je travaille ſur un fonds qui ne m'appartient

point. Car c'eſt de l'idée claire de l'étenduë, c'eſt de l'archetype des corps que je tire tous les materiaux intelligibles qui me repréſentent mon deſſein, tout l'eſpace que me donne mon terrain. C'eſt de cette idée, que me fournit la Raiſon, que je forme dans mon eſprit le corps de mon ouvrage : & c'eſt ſur les idées de l'égalité & des proportions que je le travaille & que je le régle ; rapportant tout à l'unité arbitraire, qui doit être la commune meſure de toutes les parties qui le compoſent, ou du moins de toutes les parties qui peuvent être enviſagées du même point, & dans le même tems. C'eſt aſſurément ſur des idées intelligibles que nous réglons ce cours des eſprits qui trace ces images ou ces figures de nôtre imagination. Et tout ce qu'elles ont de lumiere & d'évidence ces figures, cela ne procede nullement du ſentiment confus qui nous appartient, mais de la réalité intelligible qui appartient à la Raiſon. Cela ne vient point de la modalité qui nous eſt propre & particuliere ; c'eſt un éclat de la ſubſtance lumineuſe de nôtre Maître commun.

Je ne puis, Theodore, imaginer un

quarré, par exemple, que je ne le conçoive en même tems. Et il me paroît évident que l'image de ce quarré que je me forme n'eſt exacte & réguliere, qu'autant qu'elle répond juſte à l'idée intelligible que j'ai du quarré, c'eſt-à-dire, d'un eſpace terminé par quatre lignes éxactement droites, entierement égales, & qui étant jointes par toutes leurs extrémitez, faſſent leurs angles parfaitement droits. Or c'eſt d'un tel quarré dont je ſuis ſeur que le quarré fait ſur la diagonale eſt double de celui qui eſt fait ſur un de ſes côtez. C'eſt d'un tel quarré dont je ſuis ſeur qu'il n'y a point de commune meſure entre la diagonale & les côtez. En un mot, c'eſt d'un tel quarré dont on peut découvrir les proprietez, & les démontrer aux autres. Mais on ne peut rien connoître dans cette image confuſe & irréguliere que trace dans le cerveau le cours des eſprits. Il faut dire la même choſe de toutes les autres figures. Ainſi les Geometres ne tirent point leurs connoiſſances des images confuſes de leur imagination, mais uniquement des idées claires de la Raiſon. Ces images groſſieres peuvent bien ſoûtenir leur

attention, en donnant, pour ainſi dire, du corps à leurs idées : mais ce ſont ces idées, où ils trouvent priſe, qui les éclairent, & qui les convainquent de la vérité de leur ſcience.

XIII. Voulez-vous, Theodore, que je m'arrête encore à vous repréſenter les illuſions & les phantômes d'une imagination révoltée contre la Raiſon, ſoûtenuë & animée par les paſſions : ces phantômes careſſans qui nous ſéduiſent, ces phantômes terribles qui nous font peur, ces monſtres de toutes manieres qui naiſſent de nôtre trouble, qui croiſſent & ſe multiplient en un moment ? Pures chimeres dans le fonds : mais chimeres dont nôtre eſprit ſe repaît & s'occupe avec le dernier empreſſement. Car nôtre imagination trouve bien plus de réalité dans les ſpectres à qui elle donne la naiſſance, que dans les idées néceſſaires & immuables de la Vérité éternelle. C'eſt qu'ils la frappent ces ſpectres dangereux, & que ces idées ne la touchent pas. De quel uſage peut être une faculté ſi déreglée, une folle qui ſe plaît à faire la folle, une volage qu'on a tant de peine à fixer, une inſolente qui ne craint point de nous inter-

rompre dans nos plus ſérieux commerces avec la Raiſon ? Je vous avouë néanmoins que nôtre imagination peut nous rendre l'eſprit attentif. Car elle a tant de charmes & d'empire ſur lui, qu'elle le fait penſer volontiers à ce qui la touche. Mais outre qu'elle ne peut avoir de rapport qu'aux idées qui repréſentent les corps, elle eſt ſi ſujette à l'illuſion & ſi emportée, que ſi on ne la gourmande ſans ceſſe, ſi on ne régle ſes mouvemens & ſes ſaillies, elle vous tranſporte en un inſtant dans le païs des chimeres.

THEODORE. N'en voilà que trop, Ariſte. Par tout ce que vous venez de me dire, & qui me remplit d'étonnement & de joïe, je voi bien que vous avez ſaiſi le principe, & pénetré fort avant dans les conſequences qu'il renferme. Je voi bien que vous comprenez ſuffiſamment qu'il n'y a que la Raiſon qui nous éclaire par les idées intelligibles qu'elle renferme dans ſa ſubſtance toute lumineuſe, & que vous ſçavez parfaitement diſtinguer ſes idées claires, de nos ténébreuſes & obſcures modalitez. Mais prenez-y garde, les principes abſtraits, les idées pures s'é-

chapent de l'eſprit, dés qu'on néglige de les contempler, & qu'on s'arrête aux ſenſibles. Ainſi je vous conſeille de méditer ſouvent ſur cette matiere, afin de la poſſeder ſi parfaitement, & de vous en rendre ſi familiers les principes & les conſequences, que vous ne preniez jamais par mégarde la vivacité de vos ſentimens pour l'évidence de la vérité. Car il ne ſuffit pas d'avoir bien compris que le principe général de nos préjugez, c'eſt que nous ne diſtinguons pas entre *connoître* & *ſentir*, & qu'au lieu de juger des choſes par les *idées* qui les repréſentent, nous en jugeons par les *ſentimens* que nous en avons. Il faut nous affermir dans cette vérité fondamentale en l'appliquant à ſes conſequences. Tous les principes de pratique ne ſe comprennent parfaitement que par l'uſage qu'on en fait. Tâchez donc par de continuelles & ſérieuſes réfléxions, d'acquerir une forte & heureuſe habitude de vous mettre en garde contre les ſurpriſes & les inſpirations ſecrettes de vos fauſſes & trompeuſes modalitez. Il n'y a point de travail plus digne d'un Philoſophe. Car ſi nous diſtinguons bien les réponſes de la Vérité intérieure,

de

de ce que nous nous disons à nous-mêmes ; ce qui part immediatement de la Raison, de ce qui vient jusqu'à nous par le corps, ou à l'occasion du corps ; ce qui est immuable, éternel, nécessaire, de ce qui change à tous momens ; en un mot l'évidence de la lumiere d'avec la vivacité de l'instinct, il n'est presque pas possible que nous tombions dans l'erreur.

ARISTE. Je comprens bien tout ce que vous me dites. Et j'ai trouvé tant de satisfaction dans les réfléxions que j'ai déja faites sur cette matiere, que vous ne devez pas appréhender que je n'y pense plus. Passons à autre chose, si vous le jugez à propos.

THEODORE. Il est bien tard, Ariste, pour nous engager présentement dans une course un peu longue. Mais demain de quel côté voulez-vous que nous tournions ? Je vous prie d'y penser & de me le dire.

ARISTE. C'est à vous à me conduire.

THEODORE. Nullement : c'est à vous à choisir. Il ne vous doit point être indifferent de quel côté je vous mene. Est-ce que je ne puis pas vous tromper ?

Ne puis-je pas vous conduire où vous ne devez pas tendre ? La plûpart des hommes, mon cher Ariſte, s'engagent imprudemment dans des études inutiles. Il ſuffit à tel d'avoir entendu faire l'éloge de la Chymie, de l'Aſtronomie, ou de quelque autre ſcience vaine ou peu néceſſaire, pour s'y jetter à corps perdu. Celui-ci ne ſçaura pas ſi l'ame eſt immortelle ; il ſeroit peut-être bien empêché à vous prouver qu'il y a un Dieu ; & il vous reduira les égalitez de l'Algebre avec une facilité ſurprenante. Et celui-là ſçaura toutes les délicateſſes de la langue, toutes les regles des Grammairiens, qui n'aura jamais médité ſur l'ordre de ſes devoirs. Quel renverſement d'eſprit ! Qu'une imagination dominante loüe d'un air paſſionné la connoiſſance des médailles, la Poëſie des Italiens, la langue des Arabes & des Perſes devant un jeune homme plein d'ardeur pour les ſciences : cela ſuffira pour l'engager aveuglément dans ces ſortes d'études ; il négligera la connoiſſance de l'homme, les regles de la Morale, & peut-être oubliera-t'il ce qu'on apprend aux enfans dans leur Catechiſme. C'eſt que l'hom-

me eſt une machine qui va comme on la pouſſe. C'eſt beaucoup plus le hazard que la Raiſon qui le conduit. Tous vivent d'opinion. Tous agiſſent par imitation. Ils ſe font mêmes un merite de ſuivre ceux qui vont devant, ſans ſçavoir où. Faites réfléxion ſur les diverſes applications de vos amis ; ou plûtôt repaſſez dans vôtre eſprit la conduite que vous avez tenuë dans vos études : & jugez ſi vous avez eu raiſon de faire comme les autres. Jugez-en, dis-je, non ſur les applaudiſſemens que vous avez recûs, mais ſur les réponſes déciſives de la Vérité intérieure. Jugez-en ſur la loi éternelle, l'Ordre immuable, ſans égard aux folles penſées des hommes. Quoi, Ariſte ! à cauſe que tout le monde ſe jette dans la bagatelle, chacun à ſa maniere & ſelon ſon goût, faudra-t'il le ſuivre, de peur de paſſer pour Philoſophe dans l'eſprit des fous ? Faudra-t'il mêmes ſuivre par tout les Philoſophes, juſques dans leurs abſtractions & dans leurs chimeres, de crainte qu'ils ne nous regardent comme des ignorans ou des novateurs ? Il faut mettre chaque choſe dans ſon rang. Il faut donner a préference aux connoiſſances qui la

meritent. Nous devons apprendre ce que nous devons ſçavoir, & ne pas nous laiſſer remplir la tête d'un meuble inutile, quelque éclatant qu'il paroiſſe, lorſque le néceſſaire nous manque. Penſez à cela, Ariſte ; & vous me direz demain, quel doit être le ſujet de nos entretiens. En voilà aſſez pour aujourd'hui.

ARISTE. Il vaut bien mieux, Theodore, que vous me le diſiez vous-même.

THEODORE. Il vaut infiniment mieux que ce ſoit la Raiſon qui nous le diſe à tous deux. Conſultez-la ſérieuſement, & j'y penſerai de mon côté.

VI. ENTRETIEN.

Preuves de l'éxiſtence des corps tirées de la révelation. Deux ſortes de révelations. D'où vient que les révelations naturelles des ſentimens nous ſont une occaſion d'erreur.

ARISTE. Que la queſtion, Theodore, que vous m'avez donnée à réſoudre eſt difficile! J'avois bien raiſon de vous dire, que c'étoit à vous, qui ſçavez le fort & le foible des ſciences, l'utilité & la fécondité de leurs principes, de régler toutes mes démarches dans ce monde intelligible où vous m'avez tranſporté. Car je vous avoüe que je ne ſçai de quel côté je dois tourner. Ce que vous m'avez appris peut bien me ſervir pour m'empêcher de m'égarer dans cette terre inconnuë. Je n'ai pour cela qu'à ſuivre pas à pas la lumiere, & ne me rendre qu'à l'évidence qui accompagne les idées claires. Mais il ne ſuffit pas d'avancer, il faut encore ſçavoir où l'on va. Il ne ſuffit pas de découvrir ſans ceſſe de nouvelles

véritez : il faut ſçavoir où ſe trouvent ces véritez fécondes, qui donnent à l'eſprit toute la perfection dont il eſt maintenant capable : ces véritez qui doivent régler les jugemens qu'il faut porter de Dieu & de ſes ouvrages admirables ; qui doivent regler les mouvemens du cœur, & nous donner le goût, ou du moins l'avant-goût du ſouverain bien que nous deſirons.

Si dans le choix des ſciences il ne falloit s'arrêter qu'à l'évidence, ſans peſer leur utilité, l'Arithmetique ſeroit préferable à toutes les autres. Les véritez des nombres ſont les plus claires de toutes ; puiſque tous les autres rapports ne ſont clairement connus, qu'autant qu'on peut les exprimer par ces meſures communes de tous les rapports éxacts qui ſe meſurent par l'unité. Et cette ſcience eſt ſi féconde & ſi profonde, que quand j'emploïerois dix mille ſiecles pour en percer les profondeurs, j'y trouverois encore un fonds inépuiſable de véritez claires & lumineuſes. Cependant je ne croi pas que vous trouviez fort à propos que nous nous tournions de ce côté-là, charmez par l'évidence qui y éclatte de toutes parts. Car enfin

que nous ſerviroit-il de pénetrer dans les myſteres les plus cachez de l'Arithmetique & de l'Algebre ? Il ne ſuffit pas de courir bien du païs, de pénetrer bien avant dans des terres ſteriles, de découvrir des lieux où perſonne ne fut jamais : il faut aller droit à ces heureuſes contrées où l'on trouve des fruits en abondance, des viandes ſolides capables de nous nourrir.

Quand j'ai donc comparé les ſciences entr'elles ſelon mes lumieres, les divers avantages ou de leur évidence, ou de leur utilité, je me ſuis trouvé dans un embarras étrange. Tantôt la crainte de tomber dans l'erreur donnoit la préference aux ſciences éxactes, telles que ſont l'Arithmetique & la Geométrie, dont les démonſtrations contentent admirablement nôtre vaine curioſité. Et tantôt le deſir de connoître, non les rapports des idées entr'elles, mais les rapports qu'ont entr'eux & avec nous les ouvrages de Dieu parmi leſquels nous vivons, m'engageoit dans la Phyſique, la Morale, & les autres ſciences qui dépendent ſouvent d'experiences & de phénomenes aſſez incertains. Choſe étrange, Theodore,

que les ſciences les plus utiles ſoient remplies d'obſcuritez impénetrables ; & que l'on trouve un chemin ſeur, & aſſez facile & uni, dans celles qui ne ſont point ſi néceſſaires ! Or, je vous prie, quel moïen de faire une juſte eſtime du rapport de la facilité des unes & de l'utilité des autres, pour donner la préference à celle qui le merite ? Et comment pouvoir s'aſſurer ſi celles-là mêmes qui paroiſſent les plus utiles, le ſont effectivement ; & ſi celles qui ne paroiſſent qu'évidentes, n'ont point de grandes utilitez dont on ne s'aviſe pas ? Je vous avouë, Theodore, qu'aprés y avoir bien penſé, je ne ſçai point encore à quoi me déterminer.

I. THEODORE. Vous n'avez pas perdu vôtre tems, mon cher Ariſte, dans les réfléxions que vous avez faites. Car quoique vous ne ſçachiez pas préciſément à quoi vous devez vous appliquer, je ſuis déja bien aſſuré que vous ne donnerez pas dans quantité de fauſſes études, auſquelles plus de la moitié du monde eſt furieuſement engagé. Je ſuis bien certain que ſi je me trompois moi-même dans le choix que je ferai de la ſuite de nos entretiens, vous êtes

en état de me désabuser. Quand les hommes levent la tête & regardent de tous côtez, ils ne suivent pas toûjours ceux qui vont devant. Ils ne les suivent que lorsqu'ils vont où il faut aller, & où ils veulent aller eux-mêmes. Et lorsque le premier de la bande s'engage imprudemment dans des routes dangereuses, & qui n'aboutissent à rien, les autres le font revenir. Ainsi continuez vos réfléxions sur vos démarches & sur les miennes. Ne vous fiez point trop à moi. Observez avec soin si je vous mene où nous devons aller tous deux.

Prenez donc garde, Ariste. Il y a des sciences de deux sortes. Les unes considerent les rapports des idées: les autres les rapports des choses par le moïen de leurs idées. Les premieres sont évidentes en toutes manieres: les autres ne le peuvent être, qu'en supposant que les choses sont semblables aux idées que nous en avons, & sur lesquelles nous en raisonnons. Ces dernieres sont fort utiles, mais elles sont environnées de grandes obscuritez, parce qu'elles suppoſent des faits dont il est fort difficile de connoître éxactement la vérité. Mais si nous pouvions

trouver quelque moïen de nous assurer de la justesse de nos suppositions, nous pourrions éviter l'erreur, & en même tems découvrir des véritez qui nous regardent de fort prés. Car encore un coup, les véritez ou les rapports des idées entr'elles ne nous regardent, que lorsqu'elles représentent les rapports qui sont entre les choses qui ont quelque liaison avec nous.

Ainsi il est évident, ce me semble, que le meilleur usage que nous puissions faire de nôtre esprit, c'est d'examiner quelles sont les choses qui ont avec nous quelque liaison : quelles sont les diverses manieres de ces liaisons : quelle en est la cause, quels en sont les effets : tout cela conformément aux idées claires, & aux experiences inconteſtables, qui nous assurent, celles-là, de la nature & des proprietez des choses, & celles-ci, du rapport & de la liaison qu'elles ont avec nous. Mais pour ne point tomber dans la bagatelle & dans l'inutilité, tout nôtre examen ne doit tendre qu'à ce qui peut nous rendre heureux & parfaits. Ainsi pour réduire en deux mots tout ceci, il me paroît évident que le meilleur usage que nous puissions

faire de nôtre eſprit, c'eſt de tâcher d'acquerir l'intelligence des véritez que nous croïons par la foi, & de tout ce qui va à les confirmer. Car il n'y a nulle comparaiſon à faire de l'utilité de ces véritez avec l'avantage qu'on peut tirer de la connoiſſance des autres. Nous les croïons ces grandes véritez : il eſt vrai. Mais la foi ne diſpenſe pas ceux qui le peuvent, de s'en remplir l'eſprit, & de s'en convaincre de toutes les manieres poſſibles. Car au contraire la foi nous eſt donnée pour régler ſur elle toutes les démarches de nôtre eſprit, auſſi-bien que tous les mouvemens de nôtre cœur. Elle nous eſt donnée pour nous conduire à l'intelligence des véritez mêmes qu'elle nous enſeigne, Il ſe trouve tant de gens qui ſcandaliſent les Fidéles par une Metaphyſique outrée, & qui nous demandent avec inſulte des preuves de ce qu'ils devroient croire ſur l'autorité infaillible de l'Egliſe, que quoique la fermeté de vôtre foi vous rende inébranlable à leurs attaques, vôtre charité doit vous porter à remedier au déſordre & à la confuſion qu'ils mettent par tout. Approuvez-vous donc, Ariſte, le deſſein que je vous propoſe

pour la ſuite de nos entretiens?

ARISTE. Oüi certainement je l'approuve. Mais je ne penſois pas que vous vouluſſiez quitter la Metaphyſique. Si je l'avois crû, j'aurois, ce me ſemble, bien réſolu la queſtion de la préference des ſciences. Car il eſt clair que nulle découverte n'eſt comparable à l'intelligence des véritez de la Foi. Je croïois que vous ne penſiez qu'à me rendre un peu Philoſophe, & bon Metaphyſicien.

II. THEODORE. Je ne penſe auſſi qu'à cela; & je ne pretens point quitter la Metaphyſique, quoique je me donnerai peut-être dans la ſuite la liberté de faire quelque courſe au delà de ſes limites ordinaires. Cette ſcience générale a droit ſur toutes les autres. Elle en peut tirer des exemples, & un petit détail néceſſaire pour rendre ſenſibles ſes principes généraux. Car par la Metaphyſique je n'entens pas ces conſiderations abſtraites de quelques proprietez imaginaires, dont le principal uſage eſt de fournir à ceux qui veulent diſputer de quoi diſputer ſans fin, j'entens par cette ſcience, les véritez générales qui peuvent ſervir de principes aux ſciences particulieres.

Je ſuis perſuadé, Ariſte, qu'il faut être bon Philoſophe pour entrer dans l'intelligence des véritez de la Foi ; & que plus on eſt fort dans les vrais principes de la Metaphyſique, plus eſt-on ferme dans les véritez de la Religion. Je ſuppoſe, comme vous le pouvez bien penſer, ce qui eſt néceſſaire pour rendre cette propoſition recevable. Mais non, je ne croirai jamais que la vraïe Philoſophie ſoit oppoſée à la Foi, & que les bons Philoſophes puiſſent avoir des ſentimens differens des vrais Chrêtiens. Car ſoit que Jeſus-Chriſt ſelon ſa Divinité, parle aux Philoſophes dans le plus ſecret d'eux-mêmes, ſoit qu'il inſtruiſe les Chrêtiens par l'autorité viſible de l'Egliſe, il n'eſt pas poſſible qu'il ſe contrediſe, quoiqu'il ſoit fort poſſible d'imaginer des contradictions dans ſes réponſes, ou de prendre pour ſes réponſes nos propres déciſions. La vérité nous parle en diverſes manieres : mais certainement elle dit toûjours la même choſe. Il ne faut donc point oppoſer la Philoſophie à la Religion, ſi ce n'eſt la fauſſe Philoſophie des Païens, la Philoſophie fondée ſur l'autorité humaine, en un mot toutes ces opinions

non révelées qui ne portent point le caractere de la vérité, cette évidence invincible qui force les eſprits attentifs à ſe ſoûmettre. Vous pouvez juger par les véritez Metaphyſiques que nous avons découvertes dans nos entretiens précedens, ſi la véritable Philoſophie contredit la Religion. Pour moi je ſuis convaincu que cela n'eſt point. Car ſi je vous ai avancé quelques propoſitions contraires aux véritez que Jeſus-Chriſt nous enſeigne par l'autorité viſible de ſon Egliſe, ces propoſitions étant uniquement de mon fonds, & n'aïant point l'évidence invincible pour leur caractere, elles n'appartiennent nullement à la vraïe & ſolide Philoſophie. Mais je ne ſçai comment je m'arrête à vous dire des véritez, dont il eſt impoſſible de douter, pour peu d'attention qu'on y donne.

ARISTE. Permettez-moi, Theodore, que je vous declare, que j'ai été charmé de voir un rapport admirable entre ce que vous m'avez appris, ou plûtôt entre ce que la raiſon m'a appris par vôtre moïen, & ces grandes & néceſſaires véritez que l'autorité de l'Egliſe fait croire aux ſimples & aux igno-

rans, que Dieu veut ſauver auſſi-bien que les Philoſophes. Vous m'avez, par exemple, convaincu de la corruption de ma nature, & de la néceſſité d'un Liberateur. Je ſçai que toutes les intelligences n'ont qu'un ſeul & unique Maître le Verbe divin, & qu'il n'y a que la Raiſon incarnée & renduë ſenſible qui puiſſe délivrer des hommes charnels de l'aveuglément dans lequel nous naiſſons tous. Je vous avouë avec une ſatisfaction extrême, que ces véritez fondamentales de nôtre foi, & pluſieurs autres que je ſerois trop long de vous dire, ſont des ſuites néceſſaires des principes que vous m'avez démontrez. Continuez, je vous prie. Je tâcherai de vous ſuivre par tout où vous me conduirez.

THEODORE. Ah! mon cher Ariſte, prenez garde encore un coup que je ne m'égare. J'appréhende que vous ne ſoïez trop facile, & que vôtre approbation ne m'inſpire quelque négligence, & ne me faſſe tomber dans l'erreur. Craignez pour moi, & défiez-vous de tout ce que vous peut dire un homme ſujet à l'illuſion. Auſſi-bien n'apprendrez-vous rien, ſi vos réflexions ne vous mettent en poſſeſſion des

véritez que je vas tâcher de vous démontrer.

III. Il n'y a que trois ſortes d'Etres dont nous aïons quelque connoiſſance, & avec qui nous puiſſions avoir quelque liaiſon : Dieu, ou l'Etre infiniment parfait, qui eſt le principe ou la cauſe de toutes choſes : des eſprits, que nous ne connoiſſons que par le ſentiment intérieur que nous avons de nôtre nature: des corps, dont nous ſommes aſſurez de l'éxiſtence par la révelation que nous en avons. Or ce qu'on appelle un homme, n'eſt qu'un compoſé. ...

ARISTE. Doucement, Theodore. Je ſçai qu'il y a un Dieu ou un Etre infiniment parfait. Car ſi j'y penſe, & certainement j'y penſe, il faut qu'il ſoit, puiſque rien de fini ne peut repréſenter l'infini. Je ſçai auſſi qu'il y a des eſprits, ſuppoſé qu'il y ait des êtres qui me reſſemblent. Car je ne puis douter que je ne penſe ; & je ſçai que ce qui penſe eſt autre choſe que de l'étenduë ou de la matiere. Vous m'avez prouvé ces véritez. Mais que voulez-vous dire, que nous ſommes aſſurez de l'éxiſtence des corps *par la révelation que nous en avons ?* Quoi donc ! eſt-ce que nous ne les

II. Entretien.

I. Entretien.

les voïons, & que nous ne les sentons pas ? Nous n'avons pas besoin de *révelation* pour nous apprendre que nous avons un corps, lorsqu'on nous pique : nous le sentons bien vraïment.

THEODORE. Oüi, sans doute, nous le sentons. Mais ce sentiment de douleur que nous avons est une espece de *révelation*. Cette expression vous frappe. Mais c'est exprés pour cela que je m'en sers. Car vous oubliez toûjours que c'est Dieu lui-même qui produit dans vôtre ame tous les divers sentimens dont elle est touchée à l'occasion des changemens qui arrivent à vôtre corps, en consequence des loix générales de l'union des deux substances qui composent l'homme : loix qui ne sont que les volontez efficaces & constantes du Créateur, ainsi que je vous l'expliquerai dans la suite. La pointe qui nous pique la main, ne verse point la douleur par le trou qu'elle fait au corps. Ce n'est point l'ame non plus qui produit en elle ce sentiment incommode, puisqu'elle souffre la douleur malgré qu'elle en ait. C'est assurément une puissance superieure. C'est donc Dieu lui-même, qui par les sentimens dont il nous frappe

nous révele à nous ce qui se fait hors de nous, je veux dire dans nôtre corps, & dans ceux qui nous environnent. Souvenez-vous, je vous prie, de ce que je vous ai déja dit tant de fois.

IV. ARISTE. J'ai tort, Theodore. Mais ce que vous me dites me fait naître dans l'esprit une pensée fort étrange. Je n'oserois presque vous la proposer, car j'appréhende que vous ne me traitiez de visionnaire. C'est que je commence à douter qu'il y ait des corps. La raison est, que la révelation que Dieu nous donne de leur éxistence n'est pas seure. Car enfin il est certain que nous en voïons quelquefois qui ne sont point, comme lorsque nous dormons, ou que la fiévre nous cause quelque transport au cerveau. Si Dieu en consequence de ses loix générales, comme vous dites, peut nous donner quelquefois des sentimens trompeurs, s'il peut par nos sens nous réveler des choses fausses; pourquoi ne le pourra-t'il pas toûjours, & comment pourrons nous discerner la vérité de la fausseté dans le témoignage obscur & confus de nos sens? Il me semble que la prudence m'oblige à suspendre mon jugement sur l'é-

xiſtence des corps. Je vous prie de m'en donner une démonſtration éxacte.

THEODORE. *Une démonſtration éxacte!* C'eſt un peu trop, Ariſte. Je vous avoüe que je n'en ai point. Il me ſemble au contraire que j'ai une *démonſtration éxacte* de l'impoſſibilité d'une telle démonſtration. Mais raſſurez-vous. Je ne manque pas de preuves certaines, & capables de diſſiper vôtre doute. Et je ſuis bien-aiſe qu'un tel doute vous ſoit venu dans l'eſprit. Car enfin, douter qu'il y a des corps par des raiſons qui font qu'on ne peut douter qu'il y a un Dieu, & que l'ame n'eſt point corporelle, c'eſt une marque certaine qu'on ſe met au deſſus de ſes préjugez, & qu'au lieu d'aſſujettir la raiſon aux ſens, comme font la plûpart des hommes, on reconnoît le droit qu'elle a de prononcer en nous ſouverainement. Qu'il ſoit impoſſible de donner une démonſtration éxacte de l'éxiſtence des corps, en voici, ſi je ne me trompe, une preuve démonſtrative.

V. La notion de l'Etre infiniment parfait ne renferme point de rapport néceſſaire à aucune créature. Dieu ſe ſuffit pleinemet à lui-même. La ma-

tiere n'eſt donc point une émanation néceſſaire de la Divinité. Du moins, ce qui me ſuffit préſentement, il n'eſt pas évident qu'elle en ſoit une émanation néceſſaire. Or on ne peut donner une *démonſtration éxacte* d'une vérité, qu'on ne faſſe voir qu'elle a une liaiſon néceſſaire avec ſon principe; qu'on ne faſſe voir que c'eſt un rapport néceſſairement renfermé dans les idées que l'on compare. Donc il n'eſt pas poſſible de démontrer en rigueur qu'il y a des corps.

En effet l'éxiſtence des corps eſt arbitraire. S'il y en a, c'eſt que Dieu a bien voulu en créer. Or il n'en eſt pas de même de cette volonté de créer des corps, comme de celles de punir les crimes, & de récompenſer de bonnes œuvres, d'éxiger de nous de l'amour & de la crainte, & le reſte. Ces volontez de Dieu & mille autres ſemblables, ſont néceſſairement renfermées dans la Raiſon divine, dans cette Loi ſubſtantielle, qui eſt la regle inviolable des volontez de l'Etre infiniment parfait, & généralement de toutes les intelligences. Mais la volonté de créer des corps n'eſt point néceſſairement renfermée

dans la notion de l'Etre infiniment parfait, de l'Etre qui se suffit pleinement à lui-même. Bien loin de cela, cette notion semble exclure de Dieu une telle volonté. Il n'y a donc point d'autre voïe que la révelation qui puisse nous assurer, que Dieu a bien voulu créer des corps: supposé néanmoins ce dont vous ne doutez plus, sçavoir qu'ils ne sont point visibles par eux-mêmes, qu'ils ne peuvent agir dans nostre esprit, ni se représenter à lui; & que nôtre esprit lui-même ne peut les connoître que dans les idées qui les représentent, ni les sentir que par des modalitez ou des sentimens, dont ils ne peuvent être la cause, qu'en consequence des loix arbitraires de l'union de l'ame & du corps.

VI. ARISTE. Je comprens bien, Theodore, qu'on ne peut déduire démonstrativement l'éxistence des corps de la notion de l'Etre infiniment parfait & qui se suffit à lui-même. Car les volontez de Dieu qui ont rapport au monde, ne sont point renfermées dans la notion que nous avons de lui. Or n'y aïant que ces volontez qui puissent donner l'être aux créatures, il est clair

qu'on ne peut démontrer qu'il y a des corps. Car on ne peut démontrer que les véritez qui ont une liaiſon néceſſaire avec leur principe. Ainſi, puiſqu'on ne peut s'aſſurer de l'éxiſtence des corps par l'évidence d'une démonſtration, il n'y a plus d'autre voïe que l'autorité de la révelation. Mais cette voïe ne me paroît pas ſeure. Car encore que je découvre clairement dans la notion de l'Etre infiniment parfait, qu'il ne peut vouloir me tromper; l'experience m'apprend que ſes révelations ſont trompeuſes : deux véritez que je ne puis accorder. Car enfin nous avons ſouvent des ſentimens qui nous révelent des fauſſetez. Tel ſent de la douleur dans un bras qu'il n'a plus. Tous ceux que nous appellons fous, voïent devant eux des objets qui ne ſont point. Et il n'y a peut-être perſonne qui en dormant n'ait été ſouvent tout ébranlé & tout épouvanté par de purs phantômes. Dieu n'eſt point trompeur. Il ne peut vouloir tromper perſonne, ni les fous, ni les ſages. Mais néanmoins nous ſommes tous ſéduits par les ſentimens dont il nous touche, & par leſquels il nous révele l'éxiſtence des corps. Il eſt donc

tres-certain que nous ſommes trompez ſouvent. Mais il me paroît peu certain que nous ne le ſoïons pas toûjours. Voïons donc ſur quel fondement vous appuïez la certitude que vous prétendez avoir qu'il y a des corps.

VII. THEODORE. Il y a en général des révelations de deux ſortes. Les unes ſont naturelles, les autres ſurnaturelles. Je veux dire que les unes ſe font en conſequence de quelques loix générales qui nous ſont connuës, ſelon leſquelles l'auteur de la nature agit dans nôtre eſprit à l'occaſion de ce qui arrive à nôtre corps ; & les autres, par des loix générales qui nous ſont inconnuës, ou par des volontez particulieres ajoûtées aux loix générales, pour remedier aux ſuites fâcheuſes qu'elles ont à cauſe du peché qui a tout déreglé. Or les unes & les autres révelations, les naturelles & les ſurnaturelles, ſont véritables en elles-mêmes. Mais les premieres nous ſont maintenant une occaſion d'erreur: non qu'elles ſoient fauſſes par elles-mêmes, mais parce que nous n'en faiſons pas l'uſage pour lequel elles nous ſont données ; & que le peché a corrompu la nature, & mis une eſpece

de contradiction dans le rapport que les loix générales ont avec nous. Certainement les loix générales de l'union de l'ame & du corps, en conſequence deſquelles Dieu nous révele que nous avons un corps, & que nous ſommes au milieu de beaucoup d'autres, ſont tres-ſagement établies. Souvenez-vous de nos entretiens précedens. Elles ne ſont point trompeuſes par elles-mêmes, dans leur inſtitution, conſiderées avant le peché & dans le deſſein de leur auteur. Car il faut ſçavoir que l'homme avant ſon peché, avant l'aveuglément & le trouble que la rebellion de ſon corps a produit dans ſon eſprit, connoiſſoit clairement par la lumiere de la Raiſon.

1. Que Dieu ſeul pouvoit agir en lui, le rendre heureux ou malheureux par le plaiſir ou la douleur, en un mot le modifier ou le toucher.

2. Il ſçavoit par experience que Dieu le touchoit toûjours de la même maniere dans les mêmes circonſtances.

3. Il reconnoiſſoit donc par l'experience, auſſi-bien que par la Raiſon, que la conduite de Dieu étoit & devoit être uniforme.

4. Ainſi il étoit déterminé à croire qu'il y avoit des êtres qui étoient les cauſes occaſionnelles des loix générales, ſelon leſquelles il ſentoit bien que Dieu agiſſoit en lui. Car encore un coup, il ſçavoit bien que Dieu ſeul agiſſoit en lui.

5. Lorſqu'il le vouloit, il pouvoit s'empêcher de ſentir l'action des objets ſenſibles.

6. Le ſentiment intérieur qu'il avoit de ſes propres volontez, & de l'action reſpectueuſe & ſoûmiſe de ces objets, lui apprenoit donc qu'ils lui étoient inferieurs, puiſqu'ils lui étoient ſubordonnez, car alors tout étoit parfaitement dans l'Ordre.

7. Ainſi conſultant l'idée claire jointe au ſentiment dont il étoit touché à l'occaſion de ces objets, il voïoit clairement que ce n'étoit que des corps, puiſque cette idée ne repréſente que des corps.

8. Il concluoit donc, que les divers ſentimens dont Dieu le touchoit, n'étoient que des révelations par leſquelles il lui apprenoit qu'il avoit un corps, & qu'il étoit environné de pluſieurs autres.

9. Mais ſçachant par la Raiſon, que

la conduite de Dieu devoit être uniforme ; & par l'experience, que les loix de l'union de l'ame & du corps étoient toûjours les mêmes : voïant bien que ces loix n'étoient établies que pour l'avertir de ce qu'il devoit faire pour conſerver ſa vie, il découvroit aiſément qu'il ne devoit pas juger de la nature des corps par les ſentimens qu'il en avoit ; ni ſe laiſſer perſuader de leur éxiſtence par ces mêmes ſentimens, ſi ce n'eſt lorſque ſon cerveau étoit ébranlé par une cauſe étrangere, & non point par un mouvement d'eſprits excité par une cauſe intérieure. Or il pouvoit reconnoître quelle étoit la cauſe de l'ébranlement ou des traces actuelles de ſon cerveau, parce que le cours des eſprits animaux étoit parfaitement ſoûmis à ſes volontez. Ainſi il n'étoit point comme les fous ou les febricitans, ni comme nous dans le ſommeil, ſujet à prendre des phantômes pour des réalitez, à cauſe qu'il pouvoit diſcerner ſi les traces de ſon cerveau étoient produites par le cours intérieur & involontaire des eſprits, ou par l'action des objets ; ce cours étant volontaire en lui & dépendant de ſes deſirs pratiques. Tout cela

me paroît évident, & une ſuite néceſſaire de deux véritez inconteſtables : la premiere, que l'homme avant le peché avoit des idées fort claires, & que ſon eſprit étoit exemt de préjugez : la ſeconde, que ſon corps, ou du moins la principale partie de ſon cerveau lui étoit parfaitement ſoûmiſe.

Cela ſuppoſé, Ariſte, vous voïez bien que les loix générales, en conſequence deſquelles Dieu nous donne ces ſentimens ou ces révelations naturelles, qui nous aſſurent de l'éxiſtence des corps, & du rapport qu'ils ont avec nous, ſont tres-ſagement établies : vous voïez que ces révelations ne ſont nullement trompeuſes par elles-mêmes. On ne pouvoit rien faire de mieux, par les raiſons que je vous ai déja dites. D'où vient donc qu'elles nous jettent maintenant dans une infinité d'erreurs ? C'eſt aſſurément que nôtre eſprit eſt obſcurci : c'eſt que nous ſommes remplis des préjugez de l'enfance : c'eſt que nous ne ſçavons pas faire de nos ſens l'uſage pour lequel ils nous ſont donnez. Et tout cela préciſément : prenez-y garde, parce que l'homme a perdu par ſa faute le pouvoir qu'il devroit avoir ſur la partie princi-

pale du cerveau, ſur celle dont tous les changemens ſont toûjours ſuivis de quelque nouvelle penſée. Car nôtre union avec la Raiſon univerſelle eſt extrêmement affoiblie par la dépendance où nous ſommes de nôtre corps. Car enfin nôtre eſprit eſt tellement ſitué entre Dieu qui nous éclaire, & le corps qui nous aveugle, que plus il eſt uni à l'un, c'eſt une néceſſité qu'il le ſoit d'autant moins à l'autre

Comme Dieu ſuit & doit ſuivre éxactement les loix qu'il a établies de l'union des deux ſubſtances dont nous ſommes compoſez, & que nous avons perdu le pouvoir d'empêcher les traces que les eſprits rebelles font dans le cerveau, nous prenons des phantômes pour des réalitez. Mais la cauſe de nôtre erreur ne vient point préciſément de la fauſſeté de nos révelations naturelles, mais de l'imprudence & de la témerité de nos jugemens, de l'ignorance où nous ſommes de la conduite que Dieu doit tenir, du deſordre en un mot que le peché a cauſé dans toutes nos facultez, & du trouble qu'il a jetté dans nos idées; non en changeant les loix de l'union de l'ame & du corps, mais en

soûlevant nôtre corps, & en nous privant par sa rebellion de la facilité de pouvoir faire de ces loix l'usage pour lequel elles ont été établies. Vous comprendrez plus clairement tout ceci dans la suite de nos entretiens, ou quand vous y aurez medité. Cependant, Ariste, nonobstant tout ce que je viens de vous dire, je ne voi pas qu'il puisse y avoir de bonne raison de douter qu'il y ait des corps en général. Car si je me puis tromper à l'égard de l'éxistence de tel corps, je voi bien que c'est à cause que Dieu suit éxactement les loix de l'union de l'ame & du corps: je voi bien que c'est que l'uniformité de la conduite de Dieu ne doit pas être troublée par l'irregularité de la nôtre; & que la perte que nous avons faite par nôtre faute du pouvoir que nous avions sur nôtre corps, n'a dû rien changer dans les loix de son union avec nôtre ame. Cette raison me suffit pour m'empêcher de me tromper sur l'éxistence de tel corps. Je ne suis pas porté invinciblement à croire qu'il est. Mais cette raison me manque, & je ne voi pas qu'il soit possible d'en trouver quelqu'autre, pour m'empêcher de croire en général qu'il y a des

corps, contre tous les divers ſentimens que j'en ai : ſentimens tellement ſuivis, tellement enchaînez, ſi bien ordonnez, qu'il me paroît comme certain que Dieu voudroit nous tromper, s'il n'y avoit rien de tout ce que nous voïons.

VIII. Mais pour vous délivrer entierement de vôtre doute ſpeculatif, la foi nous fourni une démonſtration à laquelle il eſt impoſſible de réſiſter. Car qu'il y ait, ou qu'il n'y ait point de corps, il eſt certain que nous en voïons, & qu'il n'y a que Dieu qui nous en puiſſe donner les ſentimens. C'eſt donc Dieu qui préſente à mon eſprit les apparences des hommes avec leſquels je vis, des Livres que j'étudie, des Prédicateurs que j'entens. Or je lis dans l'apparence du Nouveau Teſtament les Miracles d'un Homme-Dieu, ſa Reſurrection, ſon Aſcenſion au Ciel, la Prédication des Apôtres, ſon heureux ſuccez, l'établiſſement de l'Egliſe. Je compare tout cela avec ce que je ſçai de l'Hiſtoire, avec la Loi des Juifs, avec les Propheties de l'Ancien Teſtament. Ce ne ſont encore là que des apparences. Mais encore un coup, je ſuis certain que c'eſt Dieu ſeul qui me les don-

ne, & qu'il n'eſt point trompeur. Je compare donc de nouveau toutes les apparences que je viens de dire, avec l'idée de Dieu, la beauté de la Religion, la ſainteté de la Morale, la néceſſité d'un culte ; & enfin je me trouve porté à croire ce que la Foi nous enſeigne. Je le croi en un mot ſans avoir beſoin de preuve démonſtrative en toute rigueur. Car rien ne me paroît plus déraiſonnable que l'infidelité, rien de plus imprudent que de ne ſe pas rendre à la plus grande autorité qu'on puiſſe avoir dans des choſes que nous ne pouvons éxaminer avec l'éxactitude Geometrique, ou parce que le tems nous manque, ou pour mille autres raiſons. Les hommes ont beſoin d'une autorité qui leur apprenne les véritez néceſſaires, celles qui doivent les conduire à leur fin : & c'eſt renverſer la Providence, que de rejetter l'autorité de l'Egliſe. Cela me paroît évident, & je vous le prouverai * dans la ſuite. Or la Foi m'apprend que Dieu a créé le Ciel & la Terre. Elle m'apprend que l'Ecriture eſt un Livre divin. Et ce Livre ou ſon apparence me dit nettement & poſitivement, qu'il y a mille & mille créa-

* *Entret. XIII.*

tures. Donc voilà toutes mes apparences changées en réalitez. Il y a des corps : cela eſt démontré en toute rigueur, la Foi ſuppoſée. Ainſi je ſuis aſſuré qu'il y a des corps, non ſeulement par la révelation naturelle des ſentimens que Dieu m'en donne, mais encore beaucoup plus par la révelation ſurnaturelle de la Foi. Voilà, mon cher Ariſte, de grands raiſonnemens contre un doute qui ne vient gueres naturellement dans l'eſprit. Il y a peu ds gens aſſez Philoſophes pour le propoſer. Et quoiqu'on puiſſe former contre l'éxiſtence des corps des difficultez qui paroiſſent inſurmontables, principalement à ceux qui ne ſçavent pas que Dieu doit agir en nous par des loix générales ; cependant je ne croi pas que jamais perſonne en puiſſe douter ſérieuſement. Ainſi il n'étoit pas fort néceſſaire de nous arrêter à diſſiper un doute ſi peu dangereux. Car je ſuis bien certain que vous-même n'aviez pas beſoin de tout ce que je viens de vous dire, pour vous aſſurer que vous êtes avec Theodore.

ARISTE. Je ne ſçai pas trop bien cela. Je ſuis certain que vous êtes ici.

Mais c'eſt que vous me dites des choſes qu'un autre ne me diroit pas, & que je ne me dirois jamais à moi-même. Car du reſte l'amitié que j'ai pour Theodore eſt telle, que je le rencontre par tout. Que ſçais-je ſi cette amitié venant encore à s'augmenter, quoique cela ne me paroiſſe gueres poſſible, je pourrai toûjours bien diſtinguer entre le vrai & le faux Theodore?

THEODORE. Vous n'êtes pas ſage, mon cher Ariſte. Ne vous déferez-vous jamais de ces manieres flateuſes? Cela eſt indigne d'un Philoſophe.

ARISTE. Que vous êtes ſevere! Je ne m'attendois pas à cette réponſe.

THEODORE. Ni moi à la vôtre. Je croïois que vous ſuiviez mon raiſonment. Mais vôtre réponſe me donne quelque ſujet de craindre que vous ne m'aïez fait parler aſſez inutilement ſur vôtre doute. La plûpart des hommes propoſent ſans réfléxion des difficultez; & au lieu d'être ſérieuſement attentifs aux réponſes qu'on leur donne, ils ne penſent qu'à quelque répartie qui faſſe admirer la délicateſſe de leur imagination. Bien loin de s'inſtruire mutuellement, ils ne penſent qu'à ſe flatter les

uns les autres. Ils ſe corrompent enſemble par les inſpirations ſecrettes de la plus criminelle des paſſions : & au lieu d'étouffer tous ces ſentimens, qu'excite en eux la concupiſcence de l'orgueil ; au lieu de ſe communiquer les vrais biens dont la Raiſon leur fait part, ils ſe donnent de l'encens qui les enteſte & qui les trouble.

ARISTE. *Ah !* Theodore, que je ſens vivement ce que vous me dites ! Mais quoi ! eſt-ce que vous liſez dans mon cœur ?

THEODORE. Non, Ariſte. C'eſt dans le mien que je lis ce que je vous dis. C'eſt dans le mien que je trouve ce fonds de concupiſcence & de vanité qui me fait médire du genre humain. Je ne ſçai rien de ce qui ſe paſſe dans vôtre cœur, que par rapport à ce que je ſens dans le mien. Je crains pour vous ce que j'appréhende pour moi. Mais je ne ſuis point aſſez téméraire pour juger de vos diſpoſitions actuelles. Mes manieres vous ſurprennent. Elles ſont dures & incommodes, ruſtiques, ſi vous le voulez. Mais quoi ! penſez-vous que l'amitié ſincere, fondée ſur la Raiſon, cherche des détours & des déguiſemens?

Vous ne connoiſſez pas les privileges des *Meditatifs*. Ils ont droit de dire ſans façon à leurs amis ce qu'ils trouvent à redire dans leur conduite. Je voudrois bien, mon cher Ariſte, remarquer dans vos réponſes un peu plus de ſimplicité, & beaucoup plus d'attention. Je voudrois que chez vous la Raiſon fût toûjours la ſuperieure, & que l'imagination ſe tût. Mais ſi elle eſt maintenant trop fatiguée de ſon ſilence, quittons la Metaphyſique. Nous la reprendrons une autre fois. Sçavez-vous bien que ce Meditatif dont je vous parlai il y a deux jours veut venir ici ?

ARISTE. Qui ? Theotime ?

THEODORE. Hé bien, oüi, Theotime lui-même.

ARISTE. Ah l'honnête homme ! Quelle joïe ! Que d'honneur !

THEODORE. Il a appris je ne ſçai comment que j'étois ici, & que nous philoſophions enſemble. Car quand Ariſte eſt quelque part, on le ſçait bientôt. C'eſt que tout le monde veut l'avoir. Voilà ce que c'eſt que d'être bel eſprit, & d'avoir tant de qualitez brillantes. Il faut ſe trouver par tout pour ne chagriner perſonne. On n'eſt plus à ſoi.

ARISTE. Quelle ſervitude !

THEODORE. En voulez vous être délivré ? Devenez meditatif, & tout le monde vous laiſſera bien-tôt là. Le grand ſecret de ſe délivrer de l'importunité de bien des gens, c'eſt de leur parler raiſon. Ce langage qu'ils n'entendent pas, les congedie pour toûjours, ſans qu'ils aïent ſujet de s'en plaindre.

ARISTE. Cela eſt vrai. Mais Theotime, quand l'aurons-nous ?

IX. THEODORE. Quand il vous plaira.

ARISTE. Hé ! je vous prie de l'avertir inceſſamment que nous l'attendons, & de l'aſſurer ſur tout que je ne ſuis plus ce que j'étois autrefois. Mais que cela ne rompe point, s'il vous plaît, la ſuite de nos entretiens. Je renonce à mon doute, Theodore. Mais je ne ſuis pas fâché de vous l'avoir propoſé. Car par les choſes que vous m'avez dites, j'entrevois le dénoüement de quantité de contradictions apparentes, que je ne pouvois accorder avec la notion que nous avons de la Divinité. Lorſque nous dormons, Dieu nous fait voir mille objets qui ne ſont point. C'eſt qu'il ſuit & doit ſuivre les loix générales

de l'union de l'ame & du corps. Ce n'eſt point qu'il veüille nous tromper. S'il agiſſoit en nous par des volontez particulieres, nous ne verrions point dans le ſommeil tous ces phantômes. Je ne m'étonne plus de voir des monſtres, & tous les déreglemens de la nature. J'en vois la cauſe dans la ſimplicité des voïes de Dieu. L'innocence opprimée ne me ſurprend plus : ſi les plus forts l'emportent ordinairement, c'eſt que Dieu gouverne le monde par des loix générales, & qu'il remet à un autre tems la vengeance des crimes. Il eſt juſte, nonobſtant les heureux ſuccés des impies, nonobſtant la proſperité des armes des Conquerans les plus injuſtes. Il eſt ſage, quoique l'Univers ſoit rempli d'ouvrages où il ſe rencontre mille défauts. Il eſt immuable, quoiqu'il ſemble ſe contredire à tous momens, quoiqu'il ravage par la greſle les terres qu'il avoit couvertes de fruits par l'abondance des pluyes. Tous ces effets qui ſe contrediſent ne marquent point de contradiction ni de changement dans la cauſe qui les produit. C'eſt au contraire que Dieu ſuit inviolablement les mêmes loix, & que ſa conduite n'a nul rapport

à la nôtre. Si tel ſouffre de la douleur dans un bras qu'il n'a plus, ce n'eſt point que Dieu ait deſſein de le tromper : c'eſt uniquement que Dieu ne change point de deſſein, & qu'il obeït éxactement à ſes propres loix : c'eſt qu'il les approuve, & qu'il ne les condamnera jamais : c'eſt que rien ne peut troubler l'uniformité de ſa conduite, rien ne peut l'obliger à déroger à ce qu'il a fait. Il me ſemble, Theodore, que j'entrevois que ce principe des loix générales a une infinité de conſequences d'une tres-grande utilité.

THEODORE. Bon cela, mon cher Ariſte. Vous me donnez bien de la joïe. Je ne penſois pas que vous euſſiez été aſſez attentif pour bien prendre les principes dont dépendent les réponſes que je vous ai faites. Cela va fort bien. Mais il faudra examiner à fonds ces principes, afin que vous en connoiſſiez plus clairement la ſolidité, & leur merveilleuſe fécondité. Car ne vous imaginez pas qu'il vous ſuffiſe de les entrevoir, & mêmes de les avoir compris, pour être en état de les appliquer à toutes les difficultez qui en dépendent. Il faut par l'uſage s'en rendre comme le

Maître, & acquerir la facilité d'y rapporter tout ce qu'ils peuvent éclaircir. Mais je ſuis d'avis que nous remettions l'examen de ces grands principes juſqu'à ce que Theotime ſoit arrivé. Tâchez cependant de découvrir par vous-même quelles ſont les choſes qui ont avec nous quelque liaiſon, quelles ſont les cauſes de ces liaiſons, & quels en ſont les effets. Car il eſt bon que vôtre eſprit ſoit préparé ſur ce qui doit être le ſujet de nos entretiens, afin que vous puiſſiez plus facilement ou me reprendre, ſi je m'égare; ou me ſuivre, ſi je vous conduis directement où nous devons tendre de toutes nos forces.

VII. ENTRETIEN.

De l'inefficace des cauſes naturelles, ou de l'impuiſſance des créatures. Que nous ne ſommes unis immediatement & directement qu'à Dieu ſeul.

APrès bien des complimens de part & d'autre entre Ariſte & Theotime, Ariſte aïant remarqué que Theodore n'étoit pas tout à fait content de ce que cela ne finiſſoit point, & voulant ceder au nouveau venu la gloire de ce petit combat d'eſprit, il ſe tût. Et Theodore prenant la parole, crut devoir dire á Theotime en faveur d'Ariſte.

THEODORE. En verité, Theotime, je ne penſois pas que vous fuſſiez ſi galant homme. Vous avez obligé Ariſte à ſe rendre, lui qui ne ſe rendit jamais à perſonne. Voilà une victoire qui vous feroit bien de l'honneur, ſi vous l'aviez remportée chez Philandre. Mais apparemment elle vous auroit coûté plus cher. Car ne vous y trompez pas, c'eſt qu'Ariſte veut faire chez lui les honneurs. Il vous cede ici par complaiſance,

ſance, & par une eſpece de devoir.

THEOTIME. Je n'en doute pas, Theodore. Je voi fort bien qu'il veut m'épargner.

ARISTE. Ah! ceſſez l'un & l'autre de me pouſſer : ou du moins, Theodore, laiſſez-moi la liberté de me défendre.

THEODORE. Non, Ariſte. Ne voilà que trop de diſcours inutiles. Nous nous taiſons, Theotime & moi. Parlons de quelque choſe de meilleur. Dites-nous je vous prie, ce qui vous eſt venu dans l'eſprit ſur le ſujet que je vous propoſai dans nôtre dernier entretien. Quelles ſont les choſes avec qui nous avons quelque liaiſon ? Quelles ſont les cauſes de ces liaiſons, & quels en ſont les effets ? Car nous aimons mieux vous entendre philoſopher, que de nous voir accablez d'une profuſion de douceurs & d'honnêtetez.

ARISTE. Vous ſuppoſez, je croi, Theodore, que j'aïe veillé toute la nuit pour regaler, Theotime de quelque diſcours étudié.

THEODORE. Laiſſons tout cela, Ariſte, & parlons naturellement.

I. ARISTE. Il me ſemble, Theo-

dore, qu'il n'y a rien à quoi je ſois plus étroitement uni qu'à mon propre corps. Car on ne peut le toucher, ſans m'ébranler moi-même. Dés qu'on le bleſſe, je ſens qu'on m'offenſe, & qu'on me trouble. Rien n'eſt plus petit que la trompe de ces couſins importuns qui nous inſultent le ſoir à la promenade; & cependant, pour peu qu'ils enfoncent ſur ma peau la pointe imperceptible de leur trompe venimeuſe, je me ſens percé dans l'ame. Le ſeul bruit qu'ils font à mes oreilles me donne l'allarme: marque certaine que je ſuis uni à mon corps plus étroitement qu'à toute autre choſe. Oüi, Theodore, cela eſt ſi vrai, que ce n'eſt mêmes que par nôtre corps que nous ſommes unis à tous ces objets qui nous environnent. Si le ſoleil n'ébranloit point mes yeux, il ſeroit inviſible à mon égard: & ſi malheureuſement pour moi je devenois ſourd, je ne trouverois plus tant de douceur dans le commerce que j'ai avec mes amis. C'eſt mêmes par mon corps que je tiens à ma Religion. Car c'eſt par mes oreilles & par mes yeux que la foi m'eſt entrée dans l'eſprit & dans le cœur. Enfin c'eſt par mon corps que je

tiens à tout. Je ſuis donc uni à mon corps plus étroitement qu'à toute autre choſe.

THEODORE. Avez-vous médité long-tems, mon cher Ariſte, pour faire cette grande découverte?

THEOTIME. Tout cela ſe peut fort bien dire, Theodore.

THEODORE. Oüi, Theotime, par des gens qui ne conſultent que leurs ſens. Pour qui prenez-vous Ariſte, d'approuver dans ſa bouche ce qu'il n'y a point de païſan qui ne puiſſe dire? Je ne reconnois plus Ariſte dans cette réponſe.

ARISTE. Je voi bien que j'ai fort mal debuté.

THEODORE. Fort mal aſſurément. Je ne m'attendois pas à ce debut. Car je ne croïois pas qu'aujourd'hui vous euſſiez oublié ce que vous ſçaviez hier. Mais les préjugez reviennent toûjours à la charge, & nous chaſſent de nos conquêtes, ſi par nôtre vigilance & de bons retranchemens nous ne ſçavons nous y maintenir. Oh bien, je vous ſoûtiens que nous ne ſommes nullement unis à nôtre corps, bien loin de l'être à lui plus étroitement quà toute

autre chose. J'outre un peu mes expressions, afin qu'elles vous frappent vivement, & que vous n'oubliiez plus ce que je vous dis. Non, Ariste, à parler éxactement & en rigueur, vôtre esprit n'est & ne peut être uni à vôtre corps. Car il ne peut être uni qu'à ce qui peut agir en lui. Or pensez-vous que vôtre corps puisse agir dans vôtre esprit? Pensez-vous que ce soit par lui que vous êtes raisonnable, heureux ou malheureux, & le reste? Est-ce vôtre corps qui vous unit à Dieu, à la Raison qui nous éclaire: ou si c'est Dieu qui vous unit à vôtre corps, & par vôtre corps à tout ce qui vous environne?

ARISTE. Assurément, Theodore, c'est Dieu qui a uni mon esprit à mon corps. Mais ne pourroit-on pas dire....

THEODORE. Quoi! Que c'est vôtre esprit qui agit maintenant sur vôtre corps, & vôtre corps sur vôtre esprit? Je vous entens. Dieu a fait cette union de l'esprit & du corps. Mais ensuite voilà vôtre corps, & par lui tous les objets capables d'agir dans vôtre esprit. Cette union faite, voilà aussi vôtre esprit capable d'agir dans vôtre corps, & par lui sur ceux qui vous environ-

nent. N'eſt-ce pas là ce qu'on pourroit peut-être dire?

ARISTE. Il y a là quelque choſe que je n'entens pas trop bien. Comment tout cela ſe fait-il? Je vous parle comme aïant oublié la meilleure partie de ce que vous m'avez dit, faute d'y avoir penſé.

THEODORE. Je m'en doute bien. Vous voulez que je vous prouve plus éxactement & plus en détail les principes ſur leſquels je vous ai parlé juſques ici. Il faut tâcher de vous ſatisfaire. Mais je vous prie de vous rendre attentif, & de me répondre, & vous Theotime, de nous obſerver tous deux.

II. Penſez-vous, Ariſte, que la matiere, que vous ne jugez peut-être pas capable de ſe remuer d'elle-même, ni de ſe donner aucune modalité, puiſſe jamais modifier un eſprit, le rendre heureux ou malheureux, lui repréſenter des idées, lui donner divers ſentimens? Penſez-y, & répondez-moi.

ARISTE. Cela ne me paroît pas poſſible.

THEODORE. Encore un coup, penſez-y. Conſultez l'idée de l'étenduë: & jugez par cette idée qui repréſente

les corps, ou rien ne les repréſente, s'ils peuvent avoir d'autre proprieté que la faculté paſſive de recevoir diverſes figures & divers mouvemens. N'eſt-il pas évident de la derniere évidence, que toutes les proprietez de l'étenduë ne peuvent conſiſter que dans des rapports de diſtance ?

ARISTE. Cela eſt clair, & j'en ſuis déja demeuré d'accord.

THEODORE. Donc il n'eſt pas poſſible que les corps agiſſent ſur les eſprits.

ARISTE. Non par eux-mêmes, par leur propre force, vous dira-t'on. Mais pourquoi ne le pourront-ils point par une puiſſance qui reſulte de leur union avec les eſprits ?

THEODORE. Que dites-vous, *par une puiſſance qui reſulte de leur union?* Je n'entens rien dans ces termes généraux. Souvenez-vous, Ariſte, du principe des idées claires. Si vous le quittez, vous voilà dans les ténébres. Au premier pas vous tomberez dans le précipice. Je conçois bien que les corps, en conſequence de certaines loix naturelles, peuvent agir ſur nôtre eſprit en ce ſens, que leurs modalitez détermi-

nent l'efficace des volontez divines, ou des loix générales de l'union de l'ame & du corps ; ce que je vous expliquerai bien-tôt. Mais que les corps puiſſent recevoir en eux-mêmes une certaine puiſſance, par l'efficace de laquelle ils puiſſent agir dans l'eſprit, c'eſt ce que je ne comprens pas. Car que ſeroit-ce que cette puiſſance ? *Seroit-ce* une ſubſtance, ou une *modalité* ? *Si* une ſubſtance : les corps n'agiront point, mais cette ſubſtance dans les corps. Si cette puiſſance eſt une modalité : voilà donc une modalité dans les corps qui ne ſera ni mouvement ni figure. L'étenduë pourra avoir d'autres modalitez que des rapports de diſtance. Mais à quoi eſt-ce que je m'arrête ? C'eſt à vous, Ariſte, à me donner quelque idée de cette puiſſance que vous concevez comme l'effet de l'union de l'ame & du corps.

ARISTE. Nous ne ſçavons pas, vous dira-t'on, ce que c'eſt que cette puiſſance. Mais que pouvez-vous conclure de l'aveu que nous faiſons de nôtre ignorance ?

THEODORE. Qu'il vaut mieux ſe taire, que de ne ſçavoir ce qu'on dit.

ARISTE. D'accord. Mais on ne dit

que ce qu'on ſçait, lorſqu'on avance que les corps agiſſent ſur les eſprits. Car rien n'eſt plus certain. L'experience ne permet pas qu'on en doute.

THEODORE. J'en doute fort néanmoins, ou plûtôt je n'en croi rien. L'experience m'apprend que je ſens de la douleur, par exemple, lorſqu'une épine me pique. Cela eſt certain. Mais demeurons-en là. Car l'experience ne nous apprend nullement que l'épine agiſſe ſur nôtre eſprit, ni qu'elle ait aucune puiſſance. N'en croïons rien, je vous le conſeille.

III. ARISTE. Je ne croi pas, Theodore, qu'une épine puiſſe agir ſur mon eſprit. Mais on vous dira peut-être, qu'elle peut agir ſur mon corps, & par mon corps ſur mon eſprit en conſequence de leur union. Car j'avoüe que de la matiere ne peut agir immediatement ſur un eſprit. Prenez garde à ce mot, *immediatement*.

THEODORE. Mais vôtre corps n'eſt-ce pas de la matiere ?

ARISTE. Oüi ſans doute.

THEODORE. Vôtre corps ne peut donc pas agir *immediatement* ſur vôtre eſprit. Ainſi, quoique vôtre doigt fût percé

percé de quelque épine ; quoique vôtre cerveau fût ébranlé par ſon action, ni l'un ni l'autre ne pourroit agir dans vôtre ame, & lui faire ſentir la douleur. Car ni l'un ni l'autre ne peut agir immediatement ſur l'eſprit, puiſque vôtre cerveau & vôtre doigt ne ſont que de la matiere.

ARISTE. Ce n'eſt point non plus mon ame qui produit en elle ce ſentiment de douleur qui l'afflige ; car elle en ſouffre malgré elle. Je ſens bien que la douleur me vient de quelque cauſe étrangere. Ainſi vôtre raiſonnement prouve trop. Je voi bien que vous m'allez dire, que c'eſt Dieu qui cauſe en moi ma douleur ; & j'en demeure d'accord. Mais il ne la cauſe qu'en conſequence des loix générales de l'union de l'ame & du corps.

THEODORE. Que voulez-vous dire, Ariſte ? Tout cela eſt vrai. Expliquez plus diſtinctement vôtre penſée.

ARISTE. Je croi, Theodore, que Dieu a uni mon eſprit à mon corps, & que par cette union mon eſprit & mon corps agiſſent mutuellement l'un ſur l'autre, en conſequence des loix naturelles que Dieu ſuit toûjours fort éxa-

ctement. Voilà tout ce que j'ai à vous dire.

THEODORE. Vous ne vous expliquez pas, Ariſte. C'eſt une aſſez bonne marque que vous ne vous entendez pas. Union, loix générales ; quelle eſpece de réalité entendez-vous par ces termes ?

THEOTIME. Apparemment Ariſte croit que ces termes ſont clairs & ſans équivoque, parce que l'uſage les a rendu fort communs. Car quand on dit ſouvent une choſe obſcure ou fauſſe, ſans l'avoir mêmes éxaminée, on a peine à croire qu'elle ne ſoit pas véritable. Ce mot *union*, eſt un des plus équivoques qu'il y ait. Mais il eſt ſi commun & ſi agréable, qu'il paſſe par tout ſans que perſonne l'arrête, ſans que perſonne examine s'il réveille dans l'eſprit quelque idée diſtincte. Car tout ce qui eſt familier n'excite point cette attention, ſans laquelle il eſt impoſſible de rien comprendre : & tout ce qui touche agréablement l'imagination paroît fort clair à l'eſprit, qui ne ſe défie de rien lorſqu'on le païe content.

ARISTE. Quoi, Theotime ! ſeriez-vous tout-à-fait du ſentiment de Theo-

dore ? Eſt-ce que l'on peut douter que l'ame & le corps ne ſoient unis de la maniere du monde la plus étroite ? Je croirois volontiers que vous vous entendez tous deux pour me renverſer l'eſprit, & vous divertir à mes dépens, ſi je n'étois perſuadé que vous êtes de trop honnêtes gens pour avoir un deſſein ſi peu charitable.

THEOTIME. *Vous êtes, Ariſte*, un peu trop prévenu. Theodore ſoûtient le parti de la vérité ; & s'il outre un peu les choſes, c'eſt afin de nous redreſſer. Il voit que le poids de nos préjugez nous entraîne ; & la violence qu'il nous fait n'eſt que pour nous retenir. Ecoutons-le, je vous prie.

IV. THEODORE. Vous le voulez, Ariſte, que vôtre ame ſoit unie à vôtre corps plus étroitement qu'à toute autre choſe. Hé bien j'y conſens pour quelque tems : mais c'eſt à la charge que vous m'accorderez auſſi pour un jour ou deux, de ne point rendre raiſon de certains effets par un principe que ni vous ni moi ne connoiſſons point. Cela n'eſt-il pas bien raiſonnable ?

ARISTE. Que trop raiſonnable. Mais que voulez-vous dire ?

THEODORE. Le voici. Il y a entre vôtre eſprit & vôtre corps l'union du monde la plus étroite. Eh le moïen d'en douter ! Mais vous ne ſçauriez dire ce que c'eſt préciſément que cette union. Ne la prenons donc point pour principe de l'explication des effets dont nous recherchons la cauſe.

ARISTE. Mais ſi ces effets en dépendent néceſſairement ?

THEODORE. S'ils en dépendent, nous ſerons bien obligez d'y revenir. Mais ne le ſuppoſons pas. Si je vous demandois, Ariſte, d'où vient qu'en tirant ſeulement le bras de cette chaiſe, tout le reſte ſuit : croiriez-vous m'avoir ſuffiſamment expliqué cet effet, en me répondant que cela vient de ce que le bras de ce fauteüil eſt uni avec les autres parties qui le compoſent ? Aſſurément Theotime ne ſeroit pas content d'une telle réponſe. Il eſt permis aux enfans d'en rendre de pareilles, mais non aux Philoſophes, ſi ce n'eſt lorſqu'ils ne prétendent pas philoſopher. Pour contenter l'eſprit de Theotime ſur cette queſtion, il faudroit remonter juſqu'à la cauſe phyſique de cette union des parties qui compoſent les corps durs,

Voyez la Recherche de la Verité, L. 6. ch. dern.

& lui démontrer que la dureté des corps ne peut venir que de la compreſſion d'une matiere inviſible qui les environne. Ce mot *union* n'explique donc rien. Il a beſoin lui-même d'explication. Ainſi, Ariſte, à vous permis de prendre pour des raiſons, des mots vagues & généraux. Mais ne pretendez pas nous païer de cette monnoïe. Car quoique bien des gens la reçoivent & s'en contentent, nous ſommes un peu difficiles, dans l'appréhenſion que nous avons qu'on ne nous trompe.

ARISTE. Comment voulez-vous que je faſſe? Je vous païe d'une monnoïe que j'ai reçû bonnement. Je n'en ai point de meilleure. Et puiſqu'elle a cours dans le monde, vous pourriez vous en contenter. Mais voïons un peu comment vous païez vous-même les gens. Prouvez-moi par de bonnes raiſons, que le corps & l'eſprit agiſſent mutuellement l'un ſur l'autre, ſans avoir recours à leur union.

THEODORE. Ne ſuppoſez point, Ariſte, qu'ils agiſſent mutuellement l'un ſur l'autre, mais ſeulement que leurs modalitez ſont reciproques. Ne ſuppoſez préciſément que ce que l'ex-

perience vous apprend, & tâchez de vous rendre attentif à ce que je vas vous dire. Penſez-vous qu'un corps puiſſe agir ſur un autre, & le remuer ?

ARISTE. Qui le peut nier ?

V. THEODORE. Theotime & moi, & peut-être bien-tôt Ariſte. Car il y a contradiction, je dis contradiction, que les corps puiſſent agir ſur les corps. Je vous prouve ce paradoxe qui paroît ſi contraire à l'experience, ſi oppoſé à la tradition des Philoſophes, ſi incroïable aux ſçavans & aux ignorans. Répondez-moi : un corps peut-il de lui-même ſe remuer ? Conſultez, je vous prie, l'idée que vous avez du corps : car ſouvenez-vous toûjours qu'il faut juger des choſes par les idées qui les repréſentent, & nullement par les ſentimens que nous en avons. *Entret. 3. 4. 5.*

ARISTE. Non, je ne voi pas que les corps puiſſent ſe mouvoir par eux-mêmes. Mais je ne voi pas bien non plus qu'ils ne le puiſſent pas. J'en doute.

THEODORE. Vous faites bien de douter, & de demeurer tout court, quand vous ne voïez pas clair. Mais tâchez de voir clair, & de diſſiper vôtre doute. Courage, avançons.

ARISTE. J'appréhende de faire une fauſſe démarche faute de lumiere. Eclairez un peu.

THEODORE. Conſultez avec attention les idées claires, mon cher Ariſte. Ce ſont elles qui répandent dans les eſprits attentifs la lumiere qui vous manque. Contemplez l'archetype des corps, l'étenduë intelligible. C'eſt elle qui les repréſente, puiſque c'eſt ſur elle qu'ils ont tous été formez. Cette idée eſt toute lumineuſe: conſultez-la donc. Ne voïez-vous pas clairement que les corps peuvent être remuez, mais qu'ils ne peuvent d'eux-mêmes ſe remuer? Vous heſitez. Hé bien ſuppoſons donc que cette chaiſe puiſſe d'elle-même ſe remuer: de quel côté ira-t'elle, ſelon quel degré de vîteſſe, quand s'aviſera-t'elle de ſe remuer? Donnez-lui donc encore de l'intelligence, & une volonté capable de ſe déterminer. Faites en un mot un homme de vôtre fauteüil. Autrement ce pouvoir de ſe remuer lui ſera aſſez inutile.

ARISTE. Un homme de mon fauteüil! quelle étrange penſée!

THEOTIME. Que trop commune & trop véritable, comme l'entend Theo-

dore. Car tous ceux qui jugent des choſes par eux-mêmes, ou par les ſentimens qu'ils en ont, & non point par les idées qui les repréſentent, font de tous les objets quelque choſe qui leur reſſemble à eux-mêmes. Ils font agir Dieu comme un homme. Ils attribuënt aux bêtes ce qu'ils ſentent en eux. Ils donnent au feu & aux autres élemens des inclinations, dont ils n'ont point d'autre idée que le ſentiment qu'ils en ont. Ainſi ils humaniſent toutes choſes. Mais ne vous arrêtez point à cela. Suivez Theodore, & répondez lui.

ARISTE. Je croi bien que cette chaiſe ne ſe peut remuer d'elle-même. Mais que ſçai-je s'il n'y a point quelque autre corps à qui Dieu ait donné la puiſſance de ſe remuer ? Souvenez-vous, Theodore, que vous avez à prouver qu'il y a contradiction que les corps agiſſent les uns ſur les autres.

VI. THEODORE. Hé bien, Ariſte, je vous le prouve. Il y a contradiction qu'un corps ne ſoit ni en repos ni en mouvement. Car Dieu même, quoique tout-puiſſant ne peut créer quelque corps qui ne ſoit nulle part, ou qui n'ait avec les autres certains rapports

de distance. Tout corps est en repos, quand il a le même rapport de distance avec les autres : & il est en mouvement, quand ce rapport change sans cesse. Or il est évident que tout corps change ou ne change pas de rapport de distance. Il n'y a point de milieu. Car ces deux propositions : change ou ne change pas, sont contradictoires. Donc il y a contradiction qu'un corps ne soit ni en repos, ni en mouvement.

ARISTE. Cela n'avoit pas besoin de preuve.

THEODORE. Or c'est la volonté de Dieu qui donne l'éxistence aux corps & à toutes les créatures, dont certainement l'éxistence n'est point nécessaire. Cette même volonté qui les a créez subsistant toûjours, ils sont toûjours : & cette volonté venant à cesser, (je vous parle de Dieu selon nôtre maniere de concevoir,) c'est une néceſſité que les corps cessent d'être. C'est donc cette même volonté qui met les corps en repos ou en mouvement, puisque c'est elle qui leur donne l'être, & qu'ils ne peuvent éxister qu'ils ne soient en repos ou en mouvement. Car prenez-y garde, Dieu ne peut faire l'impossible,

ou ce qui renferme une contradiction manifeſte. Il ne peut vouloir ce qui ne ſe peut concevoir. Il ne peut donc vouloir que cette chaiſe ſoit, qu'il ne veüille en même tems qu'elle ſoit là ou là, & que ſa volonté ne l'y mette, puiſque vous ne ſçauriez concevoir que cette chaiſe ſoit, qu'elle ne ſoit quelque part, là ou ailleurs.

ARISTE. Il me ſemble pourtant que je puis penſer à un corps, ſans le concevoir ni en repos, ni en mouvement.

THEODORE. Ce n'eſt pas là ce que je vous dis. Vous pouvez penſer à un corps en général, & faire comme il vous plaît des abſtractions. J'en conviens. C'eſt cela qui vous trompe ſouvent. Mais encore un coup je vous dis que vous ne ſçauriez concevoir qu'un tel corps éxiſte, qu'il ne ſoit en même tems quelque part, & que le rapport qu'il a avec les autres change ou ne change pas, & par conſequent qu'il ne ſoit en repos ou en mouvement. Donc il y a contradiction que Dieu faſſe un corps, qu'il ne le faſſe en repos ou en mouvement.

ARISTE. Hé bien, Theodore, je vous

l'avoüe. Quand Dieu crée un corps, il faut d'abord qu'il le mette en repos, ou en mouvement. Mais l'instant de la création passé, ce n'est plus cela: les corps s'arrangent au hazard, ou selon la loi du plus fort.

VII. THEODORE. *L'instant de la création passé!* Mais si cet instant ne passe point, vous voilà poussé à bout; il faudra vous rendre. Prenez donc garde. Dieu veut qu'il y ait un tel monde. Sa volonté est toute-puissante: voilà donc ce monde fait. Que Dieu ne veüille plus qu'il y ait de monde: le voilà donc anéanti. Car assurément le monde dépend des volontez du Créateur. Si le monde subsiste, c'est donc que Dieu continuë de vouloir que le monde soit. La conservation des créatures n'est donc de la part de Dieu que leur création continuée. Je dis de la part de Dieu qui agit. Car de la part des créatures, il y paroît de la difference, puisqu'elles passent du néant à l'être par la création, & que par la conservation elles continuënt d'être. Mais dans le fonds la création ne passe point, puisqu'en Dieu la conservation & la création ne sont qu'une même volonté, & qui par con-

ſequent eſt néceſſairement ſuivie des mêmes effets.

ARISTE. Je comprens vos raiſons, Theodore, mais je n'en ſuis pas convaincu. Car cette propoſition : *Que Dieu ne veüille plus qu'il y ait de monde, le voilà anéanti*, me paroît fauſſe. Il me ſemble qu'il ne ſuffit pas pour anéantir le monde, que Dieu ne veüille plus qu'il ſoit : il faut qu'il veüille poſitivement qu'il ne ſoit plus. Il ne faut point de volonté pour ne rien faire. Ainſi maintenant que le monde eſt fait, que Dieu le laiſſe là, il ſera toûjours.

VIII. THEODORE. Vous n'y penſez pas, Ariſte. Vous rendez les créatures indépendantes. Vous jugez de Dieu & de ſes ouvrages par les ouvrages des hommes, qui ſuppoſent la nature, & ne la font pas. Vôtre maiſon ſubſiſte, quoique vôtre Architecte ſoit mort. C'eſt que les fondemens en ſont ſolides, & qu'elle n'a nulle liaiſon avec la vie de celui qui l'a bâtie. Elle n'en dépend nullement. Mais le fonds de nôtre être dépend eſſentiellement du Créateur. Et quoique l'arrangement de quelques pierres dépende en un ſens de la volonté des hommes, en conſequence

de l'action des causes naturelles, leur ouvrage n'en dépend point. Mais l'Univers étant tiré du néant, il dépend si fort de la Cause universelle, qu'il y retomberoit nécessairement, si Dieu cessoit de le conserver. Car Dieu ne veut, & mêmes il ne peut faire une créature indépendante de ses volontez.

ARISTE. J'avoüe, Theodore, qu'il y a entre les créatures & le Créateur un rapport, une liaison, une dépendance essentielle. Mais ne pourroit-on point dire, que pour conserver aux êtres créez leur dépendance, il suffit que Dieu puisse les anéantir quand il lui plaira?

THEODORE. Non sans doute, mon cher Ariste. Quelle plus grande marque d'indépendance, que de subsister par soi-même & sans appui? A parler éxactement, vôtre maison ne dépend point de vous. Pourquoi cela? C'est qu'elle subsiste sans vous. Vous pouvez y mettre le feu quand il vous plaira: mais vous ne la soûtenez pas. Voilà pourquoi il n'y a point entre elle & vous de dépendance essentielle. Ainsi, que Dieu puisse détruire les créatures quand il lui plaira, si elles peuvent subsister sans l'influence continuelle du Créateur,

elles n'en ſont point eſſentiellement dépendantes.

Pour vous convaincre entierement de ce que je vous dis, concevez pour un moment que Dieu ne ſoit point. L'Univers, ſelon vous, ne laiſſera pas de ſubſiſter. Car une cauſe qui n'influë point n'eſt pas plus néceſſaire à la production d'un effet, qu'une cauſe qui n'eſt point. Cela eſt évident. Or ſelon cette ſuppoſition, vous ne pouvez pas concevoir que le monde ſoit eſſentiellement dépendant du Créateur, puiſque le Créateur eſt conçû comme n'étant plus. Cette ſuppoſition eſt impoſſible, il eſt vrai. Mais l'eſprit peut joindre ou ſeparer les choſes comme il lui plaît, pour en découvrir les rapports. Donc ſi les corps ſont eſſentiellement dépendans du Créateur, ils ont beſoin pour ſubſiſter d'être ſoûtenus par ſon influence continuelle, par l'efficace de la même volonté qui les a créez. Si Dieu ceſſe ſeulement de vouloir qu'ils ſoient, il s'enſuivra néceſſairement & préciſément de cela ſeul qu'ils ne ſeront plus. Car s'ils continuoient d'être, quoique Dieu ne continuât plus de vouloir qu'ils fuſſent, ils ſeroient indépen-

dans ; & mêmes, prenez garde à ceci, tellement indépendans, que Dieu ne pourroit plus les détruire. C'eſt ce que je vas vous prouver.

IX. Un Dieu infiniment ſage ne peut rien vouloir qui ne ſoit digne, pour ainſi dire, d'être voulu : il ne peut rien aimer qui ne ſoit aimable. Or le néant n'a rien d'aimable. Donc il ne peut être le terme des volontez divines. Aſſurément le néant n'a point aſſez de réalité, lui qui n'en a point du tout, pour avoir quelque rapport avec l'action d'un Dieu, avec une action d'un prix infini. Donc Dieu ne peut vouloir poſitivement l'anéantiſſement de l'Univers. Il n'y a que les créatures, qui faute de puiſſance, ou par erreur, puiſſent prendre le néant pour le terme de leurs volontez. C'eſt que tel objet peut faire obſtacle à l'accompliſſement de leurs deſirs, ou qu'ils ſe l'imaginent ainſi. Mais quand vous y aurez penſé, vous le verrez bien : rien n'eſt plus évident, qu'un Dieu infiniment ſage & tout-puiſſant ne peut, ſans ſe démentir, déploïer ſa puiſſance pour ne rien faire : que dis-je, pour ne rien faire ! pour détruire ſon propre ouvrage, non pour y

corriger des desordres qu'il n'y a pas mis, mais pour anéantir les natures qu'il a faites. Ainsi, Ariste, supposé que pour anéantir le monde, il ne suffise pas que Dieu cesse de vouloir qu'il soit; supposé qu'il faille encore que Dieu veüille positivement qu'il ne soit plus, je tiens le monde nécessaire & indépendant, puisque Dieu ne peut le détruire sans renoncer à ses attributs, & qu'il y a contradiction qu'il y puisse renoncer.

Ne diminuez donc point la dépendance des créatures, de peur de tomber dans cette impieté de la ruiner entierement. Dieu peut les anéantir quand il lui plaira, comme vous dites. Mais c'est qu'il peut cesser de vouloir ce qui lui a été libre de vouloir. Comme il se suffit pleinement à lui-même, il n'aime invinciblement que sa propre substance. La volonté de créer le monde, quoiqu'éternelle & immuable, aussi-bien que les operations immanentes, ne renferme rien de nécessaire. Comme Dieu a pû former le decret de créer le monde dans le tems, il a pû, & il peut toûjours cesser de vouloir que le monde soit; non que l'acte de son decret

puisse

puisse être ou n'être pas, mais parce que cet acte immuable & éternel est parfaitement libre, & qu'il n'enferme la durée éternelle des êtres créez, que par supposition. Dieu de toute éternité a voulu, il continuëra éternellement de vouloir, ou pour parler plus juste, Dieu veut sans cesse, mais sans varieté, sans succession, sans nécessité, tout ce qu'il fera dans la suite des tems. L'acte de son decret éternel, quoique simple & immuable, n'est nécessaire, que parce qu'il est. Il ne peut n'être pas, que parce qu'il est. Mais il n'est, que parce que Dieu le veut bien. Car de mêmes qu'un homme, dans le tems même qu'il remuë le bras, est libre pour ne le point remuer, quoique dans la supposition qu'il se remuë, il y ait contradiction qu'il ne se remuë pas. Ainsi, comme Dieu veut toûjours, & sans succession, ce qu'il veut; quoique ses decrets soient immuables, ils ne laissent pas d'être parfaitement libres, parce qu'ils ne sont nécessaires que par la force de la supposition, prenez-y garde, que parce que Dieu est immuable dans ses desseins. Mais je crains de m'écarter: revenons à nôtre sujet. Etes-vous bien convaincu

maintenant, que les créatures ſont eſſentiellement dépendantes du Créateur; ſi fort dépendantes, qu'elles ne peuvent ſubſiſter ſans ſon influence, qu'elles ne peuvent continuer d'être, que Dieu ne continuë de vouloir qu'elles ſoient?

ARISTE. J'ai fait tout ce que j'ai pû, pour combattre vos raiſons. Mais je me rends. Je n'ai rien à vous repliquer. La dépendance des créatures eſt tout autre que je ne penſois.

X. THEODORE. Reprenons donc ce que nous venons de dire, & tirons-en des conſequences. Mais prenez garde que je n'en tire qui ne ſoient pas clairement renfermées dans le principe.

La création ne paſſe point, la conſervation des créatures n'étant de la part de Dieu qu'une création continuée, qu'une même volonté qui ſubſiſte, & qui opere ſans ceſſe. Or Dieu ne peut concevoir, ni par conſequent vouloir qu'un corps ne ſoit nulle part, ou qu'il n'ait avec les autres certains rapports de diſtance. Dieu ne peut donc vouloir que ce fauteüil éxiſte, & par cette volonté le créer ou le conſerver, qu'il ne le place là ou là, ou ailleurs. Donc il y a contradiction qu'un corps

en puiſſe remuer un autre. Je dis plus: il y a contradiction que vous puiſſiez remuer vôtre fauteüil. Ce n'eſt pas aſſez, il y a contradiction que tous les Anges & les Démons joints enſemble puiſſent ébranler un feſtu. La démonſtration en eſt claire. Car nulle puiſſance, quelque grande qu'on l'imagine, ne peut ſurmonter, ni même égaler celle de Dieu. Or il y a contradiction que Dieu veüille que ce fauteüil ſoit, qu'il ne veüille qu'il ſoit quelque part, & que par l'efficace de ſa volonté il ne l'y mette, il ne l'y conſerve, il ne l'y crée. Donc nulle puiſſance ne peut le tranſporter où Dieu ne le tranſporte pas, ni le fixer ou l'arrêter où Dieu ne l'arrête pas, ſi ce n'eſt que Dieu accommode l'efficace de ſon action à l'action inefficace de ſes créatures. C'eſt ce qu'il faut vous expliquer, pour accorder la raiſon avec l'experience, & pour vous donner l'intelligence du plus grand, du plus fécond, & du plus néceſſaire de tous les principes, qui eſt: Que Dieu ne communique ſa puiſſance aux créatures, & ne les unit entr'elles, que parce qu'il établit leurs modalitez, cauſes occaſionnelles des effets qu'il produit lui-

même ; cauſes occaſionnelles, dis-je ; qui déterminent l'efficace de ſes volontez, en conſequence des loix générales qu'il s'eſt preſcrit, pour faire porter à ſa conduite le caractere de ſes attributs, & répandre dans ſon ouvrage l'uniformité d'action néceſſaire, pour en lier enſemble toutes les parties qui le compoſent, & pour le tirer de la confuſion & de l'irregularité d'une eſpece de cahos, où les eſprits ne pourroient jamais rien comprendre. Je vous dis ceci, mon cher Ariſte, pour vous donner de l'ardeur & réveiller vôtre attention. Car comme ce que je viens de vous dire du mouvement & du repos de la matiere pourroit bien vous paroître peu de choſe, vous croiriez peut-être que des principes ſi petits & ſi ſimples ne pourroient pas vous conduire à ces grandes & importantes véritez que vous avez déja entrevûës, & ſur leſquelles eſt appuïé preſque tout ce que je vous ai dit juſques ici.

ARISTE. Ne craignez point, Theodore, que je vous perde de vûë. Je vous ſuis, ce me ſemble, d'aſſez prés; & vous me charmez de maniere, qu'il me ſemble qu'on me tranſporte. Courage donc.

Je ſçaurai bien vous arrêter ſi vous paſſez trop legerement pardeſſus quelques endroits trop difficiles & trop perilleux pour moi.

XI. THEODORE. Suppoſons donc, Ariſte, que Dieu veüille qu'il y ait ſur ce plancher un tel corps, une boule par exemple. Auſſi-tôt la voilà faite. Rien n'eſt plus mobile qu'une ſphere ſur un plan : mais toutes les puiſſances imaginables ne pourront l'ébranler, ſi Dieu ne s'en meſle. Car encore un coup, tant que Dieu voudra créer, ou conſerver cette boule au point A, ou à tel autre qu'il vous plaira ; & c'eſt une néceſſité qu'il la mette quelque part : nulle force ne pourra l'en faire ſortir.. Ne l'oubliez pas, c'eſt là le principe.

ARISTE. Je le tiens ce principe. Il n'y a que le Créateur qui puiſſe étre le moteur ; que celui qui donne l'être aux corps, qui puiſſe les placer dans les endroits qu'ils occupent.

THEODORE. Fort bien. La force mouvante d'un corps n'eſt donc que l'efficace de la volonté de Dieu, qui le conſerve ſucceſſivement en differens lieux. Cela ſuppoſé, concevons que cet-

te boule ſoit mûë, & que dans la ligne de ſon mouvement elle en rencontre une autre en repos : l'experience nous apprend que cette autre ſera remuée immanquablement, & ſelon certaines proportions toûjours éxactement obſervées. Or ce n'eſt point la premiere qui meut la ſeconde. Cela eſt clair par le principe. Car un corps n'en peut mouvoir un autre ſans lui communiquer de ſa force mouvante. Or la force mouvante d'un corps mû n'eſt que la volonté du Créateur qui le conſerve ſucceſſivement en differens lieux. Ce n'eſt point une qualité qui appartienne à ce corps. Rien ne lui appartient que ſes modalitez ; & les modalitez ſont inſéparables des ſubſtances. Donc les corps ne peuvent ſe mouvoir les uns les autres, & leur rencontre, ou leur choc, eſt ſeulement une cauſe occaſionnelle de la diſtribution de leur mouvement. Car étant impénétrables, c'eſt une eſpece de néceſſité que Dieu, que je ſuppoſe agir toûjours avec la même efficace, ou la même quantité de force mouvante, répande pour ainſi dire dans le corps choqué la force mouvante de celui qui le choque, & cela à proportion

de la grandeur du choc : mais ſelon cette loi, lorſqu'ils ſe choquent tous deux, que le plus fort, ou celui qui eſt tranſporté avec une plus grande force mouvante doit vaincre le plus foible & le faire rejaillir ſans rien recevoir de lui. Je dis ſans rien recevoir du plus foible. Car un corps parfaitement dur, tel que je le ſuppoſe, ne peut pas recevoir en même tems deux impreſſions ou deux mouvemens contraires dans les parties dont il eſt compoſé. Cela ne peut arriver que dans les corps ou mous ou qui font reſſort. Mais il eſt inutile * d'entrer préſentement dans le détail des loix du mouvement. Il ſuffit que vous ſçachiez que les corps ne peuvent ſe mouvoir eux-mêmes, ni ceux qu'ils rencontrent, ce que la Raiſon vient de nous découvrir ; & qu'il y a certaines loix ſelon leſquelles Dieu les meut immanquablement, ce que nous apprenons de l'experience.

* *Voyez les loix des communications des mouvemens, à la fin du 3. vol. de la Rech. de la Verité, de l'édition de 1700.*

ARISTE. Cela me paroît inconteſtable. Mais qu'en penſez-vous, Theotime ? Vous ne contredites jamais Theodore.

XII. THEOTIME. Il y a long-tems que je ſuis convaincu de ces vé-

ritez. Mais puiſque vous voulez que je combatte les ſentimens de Theodore, je vous prie de me reſoudre une petite difficulté. La voici. Je conçois bien qu'un corps ne peut de lui-même ſe mouvoir. Mais ſuppoſé qu'il ſoit mû, je prétens qu'il en peut mouvoir un autre comme cauſe véritable, comme cauſe entre laquelle & ſon effet il y a une liaiſon néceſſaire. Car ſuppoſons que Dieu n'ait point encore établi de loix des communications de mouvemens, certainement il n'y aura point encore de cauſes occaſionnelles. Cela étant, que le corps A ſoit mû, & qu'en ſuivant la ligne de ſon mouvement il enfile le corps B, que je ſuppoſe concave, & comme le moule du corps A : qu'arrivera-t'il ? Choiſiſſez.

ARISTE. Ce qui arrivera ? Rien. Car où il n'y a point de cauſe, il ne peut y avoir d'effet.

THEOTIME. Comment, rien ? Il faut bien qu'il arrive quelque choſe de nouveau. Car le corps B ſera mû enſuite du choc, ou il ne le ſera pas.

ARISTE. Il ne le ſera pas.

THEOTIME. Juſques ici cela va bien. Mais, Ariſte, que deviendra le corps

corps A à la rencontre de B? Ou il rejaillira, ou il ne rejaillira pas. S'il rejaillit, voilà un effet nouveau, dont B ſera la cauſe. S'il ne rejaillit pas, ce ſera bien pis: car voilà une force détruite, ou du moins ſans action. Donc le choc des corps n'eſt point une cauſe occaſionnelle, mais tres-réelle & tres-véritable, puiſqu'il y a une liaiſon néceſſaire entre le choc & tel effet que vous voudrez. Ainſi.....

ARISTE. Attendez un peu, Theotime. Que me prouvez-vous là? Que les corps étant impénétrables, c'eſt une néceſſité que dans l'inſtant du choc Dieu ſe détermine à faire choix ſur ce que vous venez de me propoſer. Voilà tout: je n'y prenois pas garde. Vous ne prouvez nullement qu'un corps mû puiſſe, par quelque choſe qui lui appartienne, mouvoir celui qu'il rencontre. Si Dieu n'a point encore établi de loix des communications des mouvemens, la nature des corps, leur impénétrabilité l'obligera à en faire de telles qu'il jugera à propos; & il ſe déterminera à celles qui ſont les plus ſimples, ſi elles ſuffiſent à l'execution des ouvrages qu'il veut former de la matiere. Mais il

eſt clair que l'impénétrabilité n'a point d'efficace propre, & qu'elle ne fait que donner à Dieu, qui traite les choſes ſelon leur nature, une occaſion de diverſifier ſon action, ſans rien changer dans ſa conduite.

Je veux bien néanmoins qu'un corps mû ſoit la cauſe véritable du mouvement de ceux qu'il rencontre; car il ne faut point diſputer ſur un mot. Mais qu'eſt-ce qu'un corps mû? C'eſt un corps tranſporté par une action divine. Cette action qui le tranſporte peut auſſi tranſporter celui qu'il rencontre, ſi elle y eſt appliquée. Qui en doute? Mais cette action, cette force mouvante n'appartient nullement au corps. C'eſt l'efficace de la volonté de celui qui les crée, ou qui les conſerve ſucceſſivement en differens lieux. La matiere eſt mobile eſſentiellement. Elle a de ſa nature une capacité paſſive de mouvement. Mais elle n'a de capacité active, elle n'eſt mûë actuellement que par l'action continuelle du Créateur. Ainſi un corps n'en peut ébranler un autre par une efficace qui appartienne à ſa nature. Si les corps avoient en eux la force de ſe mouvoir, les plus forts renverſeroient ceux qu'ils

rencontrent comme cauſes efficientes. Mais n'étant mûs que par un autre, leur rencontre n'eſt qu'une cauſe occaſionnelle, qui oblige, à cauſe de leur impénétrabilité, le Moteur ou le Créateur à partager ſon action. Et parce que Dieu doit agir d'une maniere ſimple & uniforme, il a dû ſe faire des loix générales, & les plus ſimples qui puiſſent être, afin que dans la néceſſité de changement il changeât le moins qu'il étoit poſſible, & que par une même conduite il produisît une infinité d'effets differens. Voilà, Theotime, comme je comprens les choſes.

THEOTIME. Vous les comprenez fort bien.

XIII. THEODORE. Parfaitement bien. Nous voilà tous d'accord ſur le principe. Suivons-le un peu. Donc, Ariſte, vous ne pouvez de vous-même remuer le bras, changer de place, de ſituation, de poſture, faire aux autres hommes ni bien ni mal, mettre dans l'Univers le moindre changement. Vous voilà dans le monde ſans aucune puiſſance, immobile comme un roc, ſtupide, pour ainſi dire, comme une ſouche. Que vôtre ame ſoit unie à vôtre corps

ſi étroitement qu'il vous plaira, que par lui elle tienne à tous ceux qui vous environnent, quel avantage tirerez-vous de cette union imaginaire ? Comment ferez-vous pour remuer ſeulement le bout du doigt, pour prononcer ſeulement un monoſyllabe ? Helas ! ſi Dieu ne vient au ſecours, vous ne ferez que de vains efforts, vous ne formerez que des deſirs impuiſſans. Car, un peu de réfléxion, ſçavez-vous bien ſeulement ce qu'il faut faire pour prononcer le nom de vôtre meilleur ami, pour courber ou redreſſer celui de vos doigts dont vous faites le plus d'uſage ? Mais ſuppoſons que vous ſçachiez ce que tout le monde ne ſçait pas, ce dont quelques Sçavans mêmes ne conviennent pas, ſçavoir, qu'on ne peut remuer le bras que par le moïen des eſprits animaux, qui coulant par les nerfs dans les muſcles, les racourciſſent, & tirent à eux les os auſquels ils ſont attachez. Suppoſons que vous ſçachiez l'anatomie & le jeu de vôtre machine, auſſi éxactement qu'un horlogeur ſon propre ouvrage. Mais du moins ſouvenez-vous du principe, qu'il n'y a que le Créateur des corps qui puiſſe en être le mo-

teur. Ce principe ſuffit pour lier, que dis-je, pour lier ! pour anéantir toutes vos facultez pretenduës. Car enfin les eſprits animaux ſont des corps, quelque petits qu'ils puiſſent être : ce n'eſt que le plus ſubtil du ſang & des humeurs. Dieu ſeul peut donc les remuer ces petits corps. Lui ſeul peut & ſçait les faire couler du cerveau dans les nerfs, des nerfs dans les muſcles, d'un muſcle dans ſon antagoniſte : toutes choſes néceſſaires au mouvement de nos membres. Donc nonobſtant l'union de l'ame & du corps, telle qu'il vous plaira de l'imaginer, vous voilà mort & ſans mouvement ; ſi ce n'eſt que Dieu veüille bien accorder ſes volontez avec les vôtres ; ſes volontez toûjours efficaces, avec vos deſirs toûjours impuiſſans. Voilà, mon cher Ariſte, le dénoüement du myſtere. C'eſt que toutes les créatures ne ſont unies qu'à Dieu d'une union immediate. Elles ne dépendent eſſentiellement & directement que de lui. Comme elles ſont toutes également impuiſſantes, elles ne dépendent point mutuellement les unes des autres. On peut dire qu'elles ſont unies entr'elles, & qu'elles dépendent mêmes les

unes des autres. Je l'avoüe, pourvû qu'on ne l'entende pas ſelon les idées vulgaires; pourvû qu'on demeure d'accord que ce n'eſt qu'en conſequence des volontez immuables & toûjours efficaces du Créateur, qu'en conſequence des loix générales que Dieu a établies, & par leſquelles il regle le cours ordinaire de ſa Providence. Dieu a voulu que mon bras fût remué dans l'inſtant que je le voudrois moi-même. (Je ſuppoſe les conditions néceſſaires.) Sa volonté eſt efficace, elle eſt immuable. Voilà d'où je tire ma puiſſance & mes facultez. Il a voulu que j'euſſe certains ſentimens, certaines émotions, quand il y auroit dans mon cerveau certaines traces, certains ébranlemens d'eſprits. Il a voulu en un mot, & il veut ſans ceſſe que les modalitez de l'eſprit & du corps fuſſent reciproques. Voilà l'union & la dépendance naturelle des deux parties, dont nous ſommes compoſez. Ce n'eſt que la réciprocation mutuelle de nos modalitez appuïée ſur le fondement inébranlable des decrets divins: decrets qui par leur efficace me communiquent la puiſſance que j'ai ſur mon corps, & par lui ſur quelques au-

tres : decrets qui par leur immutabilité m'uniſſent à mon corps ; & par lui à mes amis, à mes biens, à tout ce qui m'environne. Je ne tiens rien de ma nature, rien de la nature imaginaire des Philoſophes ; tout de Dieu & de ſes decrets. Dieu a lié enſemble tous ſes ouvrages, non qu'il ait produit en eux des entitez liantes. Il les a ſubordonnez les uns aux autres, ſans les revêtir de qualitez efficaces. Vaines pretentions de l'orgüeil humain, productions chimeriques de l'ignorance des Philoſophes ! C'eſt que frappez ſenſiblement à la preſence des corps, touchez intérieurement par le ſentiment de leurs propres efforts, ils n'ont point reconnu l'operation inviſible du Créateur, l'uniformité de ſa conduite, la fécondité de ſes loix, l'efficace toûjours actuelle de ſes volontez, la ſageſſe infinie de ſa Providence ordinaire. Ne dites donc plus, je vous prie, mon cher Ariſte, que vôtre ame eſt unie à vôtre corps plus étroitement qu'à toute autre choſe ; puiſqu'elle n'eſt unie immediatement qu'à Dieu ſeul ; puiſque les decrets divins ſont les liens indiſſolubles de toutes les parties de l'Univers, & l'enchaînement

merveilleux de la ſubordination de toutes les cauſes.

XIV. ARISTE. Ah, Theodore! que vos principes ſont clairs, qu'ils ſont ſolides, qu'ils ſont Chrétiens! Mais qu'ils ſont aimables & touchans! J'en ſuis tout pénétré. Quoi! c'eſt donc Dieu lui-même qui eſt préſentement au milieu de nous, non comme ſimple ſpectateur & obſervateur de nos actions bonnes ou mauvaiſes, mais comme le principe de nôtre ſocieté, le lien de nôtre amitié, l'ame, pour ainſi dire, du commerce & des entretiens que nous avons enſemble. Je ne puis vous parler que par l'efficace de ſa puiſſance, ni vous toucher & vous ébranler que par le mouvement qu'il me communique. Je ne ſçai pas même quelles doivent étre les diſpoſitions des organes qui ſervent à la voix pour prononcer ce que je vous dis ſans héſiter. Le jeu de ces organes me paſſe. La varieté des paroles, des tons, des meſures, en rend le détail comme infini. Dieu le ſçait ce détail: lui ſeul en regle le mouvement dans l'inſtant même de mes deſirs. Oüi, c'eſt lui qui repouſſe l'air qu'il m'a fait reſpirer lui-même. C'eſt lui qui par mes

organes en produit les vibrations ou les ſecouſſes. C'eſt lui qui le répand au dehors, & qui en forme ces paroles, par leſquelles je pénétre juſques dans vôtre eſprit, & je verſe dans vôtre cœur ce que le mien ne peut contenir. En effet, ce n'eſt pas moi qui reſpire : je reſpire malgré moi. Ce n'eſt pas moi qui vous parle : je veux ſeulement vous parler. Mais qu'il dépende de moi de reſpirer, que je ſçache éxactement ce qu'il faut faire pour m'expliquer, que je forme des paroles, & que je les pouſſe au dehors ; comment iroient-elles juſqu'à vous, comment frapperoient-elles vos oreilles, comment ébranleroient-elles vôtre cerveau, comment toucheroient-elles vôtre cœur, ſans l'efficace de cette puiſſance divine qui unit enſemble toutes les parties de l'Univers ? Oüi, Theodore, tout cela eſt une ſuite néceſſaire des loix de l'union de l'ame & du corps, & des communications des mouvemens. Tout cela dépend de ces deux principes dont je ſuis convaincu : qu'il n'y a que le Créateur des corps qui en puiſſe être le moteur : & que Dieu ne nous communique ſa puiſſance que par l'établiſſement de quelques loix géné-

rales, dont nous déterminons l'efficace par nos diverſes modalitez. Ah, Theodore ! Ah, Theotime ! Dieu ſeul eſt le lien de nôtre ſocieté. Qu'il en ſoit la fin, puiſqu'il en eſt le principe. N'abuſons point de ſa puiſſance. Malheur à ceux qui la font ſervir à des paſſions criminelles. Rien n'eſt plus ſacré que la puiſſance. Rien n'eſt plus divin. C'eſt une eſpece de ſacrilege que d'en faire des uſages prophanes. Je le comprens aujourd'hui, c'eſt faire ſervir à l'iniquité le juſte vengeur des crimes. De nous-mêmes nous ne pouvons rien faire. Donc de nous-mêmes nous ne devons rien vouloir. Nous ne pouvons agir que par l'efficace de la puiſſance divine. Donc nous ne devons rien vouloir que ſelon la Loi divine. Rien n'eſt plus évident que ces véritez.

THEODORE. Voilà d'excellentes conſequences.

XV. THEOTIME. Ce ſont de merveilleux principes pour la Morale. Mais revenons à la Metaphyſique. Nôtre ame n'eſt point unie à nôtre corps ſelon les idées vulgaires. Elle n'eſt unie immediatement & directement qu'à Dieu ſeul. Ce n'eſt que par l'efficace de ſon

action que nous voilà tous trois en presence. Que dis-je en presence ! Que nous voilà tous trois unis de sentimens, pénétrez de la même vérité, animez, ce me semble, d'un même esprit, enflammez, pour ainsi dire, d'une même ardeur. Dieu nous unit ensemble par le corps en consequence des loix des communications des mouvemens. Il nous touche des mêmes sentimens en consequence des loix de l'union de l'ame & du corps. Mais, Ariste, comment sommes-nous si fort unis par l'esprit? Theodore prononce quelques paroles à vos oreilles. Ce n'est que de l'air battu par les organes de la voix. Dieu transforme, pour ainsi dire, cet air en paroles, en divers sons. Il vous les fait entendre ces divers sons, par les modalitez dont il vous touche. Mais le sens de ces paroles, où le prenez-vous? Qui vous découvre & à moi les mêmes véritez que contemple Theodore? Si l'air qu'il pousse en parlant, ne renferme point les sons que vous entendez, assurément il ne contiendra pas les véritez que vous comprenez.

ARISTE. Je vous entends, Theotime. C'est que nous sommes unis l'un &

l'autre à la Raiſon univerſelle qui éclaire toutes les intelligences. Je ſuis plus ſçavant que vous ne penſez. Theodore m'a d'abord tranſporté où vous voulez me conduire. Il m'a perſuadé qu'il n'y a rien de viſible, rien qui puiſſe agir dans l'eſprit & ſe découvrir à lui, que la ſubſtance non ſeulement efficace, mais intelligible de la Raiſon. Oüi, rien de créé ne peut être l'objet immediat de nos connoiſſances. Nous ne voïons rien dans ce monde materiel où nos corps habitent, que parce que nôtre eſprit par ſon attention ſe promene dans un autre, que parce qu'il contemple les beautez du monde archetype & intelligible que renferme la Raiſon. Comme nos corps vivent ſur la terre, & ſe repaiſſent des fruits divers qu'elle produit : nos eſprits ſe nourriſſent des mêmes véritez que renferme la ſubſtance intelligible & immuable du Verbe divin. Les paroles que Theodore prononce à mes oreilles m'avertiſſent donc en conſequence des loix de l'union de l'ame & du corps, d'être attentif aux véritez qu'il découvre dans la ſouveraine Raiſon. Cela me tourne l'eſprit du même côté que lui. Je voi ce qu'il voit, par-

ce que je regarde où il regarde. Et par les paroles que je rends aux ſiennes, quoique les unes & les autres ſoient vuides de ſens, je m'entretiens avec lui, & je joüis avec lui d'un bien qui nous eſt commun à tous. Car nous ſommes tous eſſentiellement unis avec la Raiſon: tellement unis, que ſans elle nous ne pouvons lier de ſocieté avec perſonne.

THEOTIME *Vôtre réponſe, Ariſte,* me ſurprend extrêmement. Comment donc, ſçachant tout ce que vous me dites là, avez-vous pû répondre à Theodore, que nous ſommes unis à nôtre corps plus étroitement qu'à toute autre choſe?

ARISTE. C'eſt qu'on ne dit que ce qui ſe préſente à la memoire, & que les véritez abſtraites ne s'offrent pas à l'eſprit ſi naturellement que ce qu'on a oüi dire toute ſa vïe. Quand j'aurai medité autant que Theotime, je ne parlerai plus par jeu de machine; mais je reglerai mes paroles ſur les réponſes de la vérité intérieure. Je comprens donc aujourd'hui, & je ne l'oublierai de ma vie, que nous ne ſommes unis immediatement & directement qu'à Dieu. C'eſt dans la lumiere de ſa ſageſſe qu'il nous

fait voir la magnificence de ſes ouvrages, le modele ſur lequel il les forme, l'art immuable qui en regle les reſſorts & les mouvemens : & c'eſt par l'efficace de ſes volontez qu'il nous unit à nôtre corps, & par nôtre corps à tous ceux qui nous environnent.

XVI. THEODORE. Vous pourriez ajoûter, que c'eſt par l'amour qu'il ſe porte à lui-même qu'il nous communique cette ardeur invincible que nous avons pour le bien. Mais c'eſt de quoi nous parlerons une autre fois. Il ſuffit maintenant que vous ſoïez bien convaincu, mais bien : que l'eſprit ne peut étre uni immediatement & directement qu'à Dieu ſeul : que nous ne pouvons avoir de commerce avec les créatures que par la puiſſance du Créateur, qui ne nous eſt communiquée qu'en conſequence de ſes loix ; & que nous ne pouvons lier de ſocieté entre nous & avec lui, que par la Raiſon qui lui eſt conſubſtantielle. Cela une fois ſuppoſé, vous voïez bien qu'il nous eſt de la derniere conſequence de tâcher d'acquerir quelque connoiſſance des attributs de cet Etre Souverain, puiſque nous en dépendons ſi fort. Car enfin il agit en

nous néceſſairement ſelon ce qu'il eſt. Sa maniere d'agir doit porter le caractere de ſes attributs. Non ſeulement nos devoirs doivent ſe rapporter à ſes perfections, mais nôtre conduite doit encore être reglée ſur la ſienne, afin que nous prenions de juſtes meſures pour l'éxecution de nos deſſeins, & que nous trouvions une combinaiſon de cauſes qui les favoriſent. *La foi & l'experience* nous apprennent ſur cela bien des vérités par la voie abregée de l'autorité, & par des preuves de ſentiment fort agréables & fort commodes. Mais tout cela ne nous en donne pas maintenant l'intelligence: ce doit être le fruit & la récompenſe de nôtre travail & de nôtre application. Au reſte étant faits pour connoître & aimer Dieu, il eſt clair qu'il n'y a point d'occupation qui ſoit préferable à la méditation des perfections divines, qui doit nous animer de la charité, & regler tous les devoirs d'une créature raiſonnable.

ARISTE. Je comprens bien, Theodore, que le culte que Dieu demande des eſprits eſt un culte ſpirituel. C'eſt d'en être connu, c'eſt d'en être aimé: c'eſt que nous formions de lui des juge-

mens dignes de ſes attributs, & que nous reglions ſur ſes volontez tous les mouvemens de nôtre cœur. Car Dieu eſt eſprit, & il veut être adoré en eſprit & en vérité. Mais il faut que je vous avoüe que je crains extrêmement de former ſur les perfections divines des jugemens qui les deshonorent. Ne vaut-il pas mieux les honorer par le ſilence & par l'admiration, & nous occuper uniquement à la recherche des véritez moins ſublimes, & plus proportionnées à la capacité de nôtre eſprit?

THEODORE. Comment, Ariſte, l'entendez-vous? Vous n'y penſez pas. Nous ſommes faits, pour connoître & aimer Dieu: & quoi! vous ne voulez pas que nous y penſions, que nous en parlions, je pourrois donc ajoûter, que nous l'adorions? Il faut, dites-vous, l'honorer par le ſilence & par l'admiration. Oüi par un ſilence reſpectueux, que la contemplation de ſa grandeur nous impoſe, par un ſilence religieux, où l'éclat de ſa Majeſté nous réduiſe, par un ſilence forcé, pour ainſi dire, qui vienne de nôtre impuiſſance, & qui n'ait point pour principe une négligence criminelle, une curioſité déreglée de

connoître

connoître au lieu de lui des objets bien moins dignes de nôtre application. Qu'admirerez-vous dans la Divinité, si vous n'en connoissez rien ? Comment l'aimerez-vous ; si vous ne la contemplez ? Comment nous édifierons-nous les uns les autres dans la charité, si nous bannissons de nos entretiens celui que vous venez de reconnoître pour l'ame du commerce que nous avons ensemble pour le lien de nôtre petite societé ? Assurément, Ariste, plus vous connoîtrez l'Etre Souverain, plus vous en admirerez les perfections infinies. Ne craignez donc point d'y trop penser, & d'en parler indignement, pourvû que la foi vous conduise. Ne craignez point d'en porter de faux jugemens, pourvû qu'ils soient toûjours conformes à la notion de l'Etre infiniment parfait. Vous ne dés-honorerez point les perfections divines par des jugemens indignes d'elles, pourvû que vous n'en jugiez jamais par vous-même, pourvû que vous ne donniez point au Créateur les imperfections & les limitations des créatures. Pensez-y donc, Ariste. J'y penserai de mon côté, & j'espere que Theotime en fera de mêmes. Cela est nécessaire pour

la ſuite des principes, dont je croi devoir vous entretenir. A demain donc à l'heure ordinaire; car il eſt tems que je me retire.

ARISTE. Adieu, Theodore, Je vous prie, Theotime, que nous nous retrouvions tous trois à l'heure marquée.

THEOTIME. Je ſuis Theodore. Mais je reviendrai avec lui, puiſque vous le voulez bien.... Ah, Theodore! Qu'Ariſte eſt changé? Il eſt attentif: il ne raille plus: il ne s'arrête plus ſi fort aux manieres: en un mot il entend raiſon, & s'y rend de bonne foi.

THEODORE. Il eſt vrai. Mais ſes préjugez reviennent encore à la traverſe, & confondent un peu ſes idées. La raiſon & les préjugez parlent tour à tour par ſa bouche. Tantôt la vérité le fait parler, & tantôt la memoire jouë ſon jeu. Mais ſon imagination n'oſe plus ſe revolter. C'eſt ce qui marque un bon fonds, & me fait tout eſperer.

THEOTIME. Que voulez-vous, Theodore, les préjugez ne ſe quittent pas comme un vieil habit auquel on ne penſe plus. Il me ſemble que nous avons été comme Ariſte. Car nous ne

naissons pas Philosophes, nous le devenons. Il faudra lui rebattre incessamment les grands principes, afin qu'il y pense si souvent que son esprit s'en mette en possession, & que dans le besoin ils se présentent à lui tout naturellement.

THEODORE. C'est ce que j'ai tâché de faire jusques ici. Mais cela lui fait de la peine, car il aime le détail & la varieté des pensées. Je vous prie d'appuïer toûjours sur la nécessité qu'il y a de bien comprendre les principes, afin d'arrêter la vivacité de son esprit : & n'oubliez pas, s'il vous plaît, de méditer le sujet de nôtre entretien.

VIII. ENTRETIEN.

De Dieu & de ſes attributs.

THEODORE. Hé bien, Ariſte, dans quelle diſpoſition êtes-vous? Il faut que nous ſçachions l'état où vous vous trouvez, afin que nous puiſſions y accommoder ce que nous avons à vous dire.

ARISTE. J'ai repaſſé dans mon eſprit ce que vous m'avez dit juſques ici, & je vous avoüe que je n'ai pû réſiſter à l'évidence des preuves ſur leſquelles vos principes ſont appuïez. Mais aïant voulu méditer le ſujet des attributs divins que vous nous avez propoſé, j'y ai trouvé tant de difficultez, que je me ſuis rebuté. Je vous diſois bien que cette matiere étoit trop ſublime, ou trop abſtraite pour moi: Je ne ſçaurois y atteindre, & je n'y trouve point de priſe.

THEODORE. Quoi! vous ne voulez rien nous dire?

ARISTE. C'eſt que je n'ai rien de

bon, rien qui me ſatisfaſſe. Je vous écouterai tous deux, s'il vous plaît.

THEODORE. Cela ne nous plaît nullement. Mais puiſque vous ne voulez pas nous dire ce que vous avez penſé, du moins ſuivez-moi pour me dire vôtre ſentiment ſur ce qui m'eſt venu dans l'eſprit.

ARISTE. Volontiers: mais Theotime?

THEODORE. Theotime ſera le juge des petits differens, qui pourront bien naître de la diverſité de nos idées.

THEOTIME. Le juge! comment l'entendez-vous? C'eſt à la Raiſon à préſider parmi nous, & à decider ſouverainement.

THEODORE. J'entens, Theotime, que vous ſerez juge ſubalterne par dépendance de la Raiſon, & que vous ne pourrez prononcer que ſelon les loix qu'elle vous preſcrit comme à nous. Ne perdons point de tems, je vous prie. Confrontez ſeulement ce que nous dirons l'un & l'autre avec les réponſes de la Vérité intérieure, pour avertir & rédreſſer celui qui s'égarera. Allons, Ariſte. Suivez-moi, & ne m'arrêtez que lorſque je paſſerai trop lege-

rement sur des endroits difficiles.

I. Par la Divinité nous entendons tous l'Infini, l'Etre sans restriction, l'Etre infiniment parfait. Or rien de fini ne peut représenter l'infini. Donc il suffit de penser à Dieu pour sçavoir qu'il est. Ne soïez pas surpris, Theotime, si Ariste me passe cela. C'est qu'il en est déja demeuré d'accord * avant que vous fussiez ici.

* II. Entretien.

ARISTE. Oüi, Theotime, je suis convaincu que rien de fini ne peut avoir assez de réalité pour représenter l'infini, qu'en voïant le fini, on puisse y découvrir l'infini qu'il ne contient pas. Or je suis certain que je voi l'infini. Donc l'infini éxiste, puisque je le voi, & que je ne puis le voir qu'en lui-même. Comme mon esprit est fini, la connoissance que j'ai de l'infini est finie. Je ne le comprens pas, je ne le musure pas : je suis mêmes bien certain que je ne pourrai jamais le mesurer. Non seulement je n'y trouve point de fin, je voi de plus qu'il n'en a point. En un mot la perception que j'ai de l'infini est bornée : mais la réalité objective dans laquelle mon esprit se perd, pour ainsi dire, elle n'a point de bornes. C'est de quoi main-

tenant il m'eſt impoſſible de douter.

THEOTIME. Je n'en doute pas non plus.

THEODORE. Cela ſuppoſé, il eſt clair que ce mot, DIEU, n'étant que l'expreſſion abregée de l'Etre infiniment parfait, il y a contradiction qu'on ſe puiſſe tromper, lorſqu'on n'attribuë à Dieu que ce que l'on voit clairement convenir à l'Etre infiniment parfait. Car enfin ſi on ne ſe trompe jamais lorſqu'on ne juge des ouvrages de Dieu, que ſelon ce qu'on voit clairement & diſtinctement dans leurs idées, à cauſe que Dieu les aïant formez ſur ces idées qui ſont leur archetype, il ne ſe peut faire qu'elles ne repréſentent pas naïvement leur nature : à plus forte raiſon on ne ſe trompera jamais, pourvû qu'on n'attribuë à Dieu que ce qu'on voit clairement & diſtinctement appartenir à l'Etre infiniment parfait ; que ce qu'on découvre, non dans une idée diſtinguée de Dieu, mais dans ſa ſubſtance même. Attribuons donc à Dieu, ou à l'Etre infiniment parfait toutes les perfections, quelque incompréhenſibles qu'elles nous paroiſſent, pourvû que nous ſoions certains que ce ſont des

réalitez, ou de véritables perfections; des réalitez, dis-je, & des perfections qui ne tiennent point du néant, qui ne ſoient point bornées par des imperfections ou des limitations ſemblables à celles des créatures. Prenez donc garde.

II. DIEU, c'eſt l'Etre infiniment parfait. Donc Dieu eſt indépendant. Penſez-y, Ariſte, & arrêtez moi ſeulement, lorſque je dirai quelque choſe que vous ne verrez pas clairement être une perfection, & appartenir à l'Etre infiniment parfait. Dieu eſt indépendant. Donc il eſt immuable.

ARISTE. *Dieu eſt indépendant. Donc il eſt immuable!* Pourquoi immuable?

THEODORE. C'eſt qu'il ne peut y avoir d'effet ou de changement ſans cauſe. Or Dieu eſt indépendant de l'efficace des cauſes. Donc s'il arrivoit en Dieu quelque changement, il en ſeroit lui même la cauſe. Or quoique Dieu ſoit la cauſe ou le principe de ſes volontez ou de ſes decrets, il n'a jamais produit en lui aucun changement. Car ſes decrets, quoique parfaitement libres, ſont eux-mêmes éternels & immuables, comme je vous ai déja dit. Dieu les a faits

Entretien precedent.

faits ces decrets, ou plûtôt il les forme ſans ceſſe ſur la Sageſſe éternelle, qui eſt la regle inviolable de ſes volontez. Et quoique les effets de ces decrets ſoient infinis, & produiſent mille & mille changemens dans l'Univers, ces decrets ſont toûjours les mêmes. C'eſt que l'efficace de ces decrets immuables n'eſt déterminée à l'action que par les circonſtances des cauſes qu'on appelle naturelles, & que je croi devoir appeller *occaſionnelles*, de peur de favoriſer le préjugé dangereux d'une *nature* & d'une efficace diſtinguées de la volonté de Dieu & de ſa toute-puiſſance.

ARISTE. Je ne comprens pas trop bien tout cela. Dieu eſt libre & indifferent à l'égard, par exemple, du mouvement de tel corps, ou de tel effet qu'il vous plaira. S'il eſt indifferent, il peut le produire cet effet, ou ne le produire pas. Cet effet eſt une ſuite de ces decrets : je le veux. Mais il eſt certain que Dieu peut ne le pas produire. Donc il peut ne le vouloir pas produire. Donc Dieu n'eſt pas immuable, puiſqu'il peut changer de volonté, & ne pas vouloir demain ce qu'il veut aujourd'hui.

THEODORE. Vous ne vous ſeu-

venez pas, Ariſte, de ce que je vous dis dans nôtre dernier entretien. * Dieu eſt libre & mêmes indifferent à l'égard de mille & mille effets. Il peut changer de volonté, en ce ſens qu'il eſt indifferent pour vouloir ou ne pas vouloir tel effet. Mais prenez garde, à preſent que vous êtes aſſis, pouvez-vous être debout ? Vous le pouvez abſolument : mais, ſelon la ſuppoſition, vous ne le pouvez pas. Car vous ne pouvez pas être debout & aſſis en même tems. Comprenez donc qu'en Dieu il n'y a point de ſucceſſion de penſées & de volontez ; que par un acte éternel & immuable il connoit tout, & veut tout ce qu'il veut. Dieu veut avec une liberté parfaite, & une entiere indifference, créer le monde. Il veut former des decrets, & établir des loix ſimples & générales pour le gouverner d'une maniere qui porte le caractere de ſes attributs. Mais ces decrets poſez, ils ne peuvent être changez, non qu'ils ſoient néceſſaires abſolument, mais par la force de la ſuppoſition. Prenez-y garde, c'eſt uniquement qu'ils ſont poſez, & que Dieu en les formant a ſi bien ſçû ce qu'il faiſoit, qu'ils ne peuvent être revoquez.

* *Nomb.* 1 x.

Car quoiqu'il en ait fait quelques-uns pour un tems, ce n'eſt pas qu'il ait changé de ſentiment & de volonté, quand ce tems arrive : mais c'eſt qu'un même acte de ſa volonté ſe rapporte aux differences des tems que renferme ſon éternité. Dieu ne change donc point, & ne peut changer ſes penſées, ſes deſſeins, ſes volontez. Il eſt immuable; c'eſt une des perfections de ſa nature: & néanmoins il eſt parfaitement libre dans tout ce qu'il fait au dehors. Il ne peut changer, parce que ce qu'il veut, il le veut ſans ſucceſſion par un acte ſimple & invariable. Mais il peut ne le pas vouloir, parce qu'il veut librement ce qu'il veut actuellement.

ARISTE. Je penſerai, Theodore, à ce que vous me dites. Paſſons outre. Je croi que Dieu eſt immuable. Il me paroît évident que c'eſt une perfection que de n'être point ſujet au changement. Cela me ſuffit. Quand mêmes je ne pourrois pas accorder l'immutabilité de Dieu avec ſa liberté, je croi qu'il poſſede ces deux attributs, puiſqu'il eſt infiniment parfait.

III. THEOTIME. Permettez-moi, Theodore, de vous propoſer une petite

difficulté. Vous venez de dire que l'efficace des decrets immuables de Dieu n'eſt déterminée à l'action que par les circonſtances des cauſes, qu'on appelle naturelles, & que nous appellons occaſionnelles. Ce ſont vos termes. Mais, je vous prie, que deviendront les miracles? Le choc des corps, par exemple, eſt la cauſe occaſionnelle de la communication du mouvement du choquant au choqué. Quoi! Dieu ne pourra-t'il pas ſuſpendre en tel cas l'effet de la loi générale des communications des mouvemens, & ne l'a-t'il pas ſouvent ſuſpendu?

THEODORE. Une fois pour toutes, mon cher Ariſte; car je voi bien que c'eſt à cauſe de vous que Theotime veut que je m'explique davantage? il appréhende que vous ne preniez pas bien ma penſée. Une fois pour toutes, Ariſte, quand je dis que Dieu ſuit toûjours les loix générales qu'il s'eſt preſcrit, je ne parle que de ſa providence générale & ordinaire. Je n'exclus point les miracles, ou les effets qui ne ſuivent point de ſes loix générales. Mais de plus, Theotime, c'eſt à vous maintenant que je parle, lorſque Dieu fait un miracle,

& qu'il n'agit point en conſequence des loix générales qui nous ſont connües, je pretens, ou que Dieu agit en conſequence d'autres loix générales qui nous ſont inconnües, ou que ce qu'il fait alors, il y eſt déterminé par de certaines circonſtances qu'il a eu en vûë de toute éternité, en formant cet acte ſimple, éternel, invariable, qui renferme & les loix générales de ſa providence ordinaire, & encore les exceptions de ces mêmes loix. Mais ces circonſtances ne doivent pas être appellées cauſes occaſionnelles dans le même ſens que le choc des corps, par exemple, l'eſt des communications des mouvemens, parce que Dieu n'a point fait de loix générales, pour regler uniformement l'efficace de ſes volontez par la rencontre de ces circonſtances. Car dans les exceptions des loix générales Dieu agit tantôt d'une maniere, & tantôt d'une autre, quoique toûjours ſelon que l'éxige celui de ſes attributs, qui lui eſt, pour ainſi dire, le plus precieux dans ce moment. Je veux dire, que ſi ce qu'il doit alors à ſa juſtice eſt de plus grande conſideration que ce qu'il doit à ſa ſageſſe, ou à tous ſes autres attributs, il ſuivra

dans cette exception le mouvement de ſa juſtice. Car Dieu n'agit jamais que ſelon ce qu'il eſt, que pour honorer ſes attributs divins, que pour ſatisfaire à ce qu'il ſe doit à lui-même. Car il eſt à lui-même le principe & la fin de toutes ſes volontez, ſoit qu'il nous puniſſe, ſoit qu'il nous faſſe miſericorde, ſoit qu'il récompenſe en nous ſes propres dons, les merites que nous avons acquis par ſa grace. Mais je crains, Theotime, qu'Ariſte ne ſoit pas content de nôtre écart. Revenons. Auſſi-bien ſerons-nous obligez dans la ſuite de nos entretiens d'expoſer les principes, dont dépend l'explication des difficultez, que vous pourriez propoſer.

Dieu, ou l'Etre infiniment parfait, eſt donc indépendant & immuable. Il eſt auſſi tout-puiſſant, éternel, néceſſaire, immenſe....

ARISTE. Doucement. Il eſt tout-puiſſant, éternel, néceſſaire. Oüi, ces attributs conviennent à l'Etre infiniment parfait. Mais pourquoi immenſe? que voulez-vous dire?

IV. THEODORE. Je veux dire que la ſubſtance divine eſt par tout, non ſeulement dans l'Univers, mais infini-

ment au delà. Car Dieu n'eſt pas renfermé dans ſon ouvrage : mais ſon ouvrage eſt en lui, & ſubſiſte dans ſa ſubſtance, qui le conſerve par ſon efficace toute-puiſſante. C'eſt en lui que nous ſommes. C'eſt en lui que nous avons le mouvement & la vie, comme dit l'Apôtre : *In ipſo enim vivimus, movemur, & ſumus.* *Act.* XVII. 28.

ARISTE. Mais Dieu n'eſt pas corporel. Donc il ne peut être répandu par tout.

THEODORE. C'eſt parce qu'il n'eſt pas corporel, qu'il peut être par tout. S'il étoit corporel, il ne pourroit pas pénétrer les corps de la maniere dont il les pénétre. Car il y a contradiction que deux pieds d'étendüe n'en faſſent qu'un. Comme la ſubſtance divine n'eſt pas corporelle, elle n'eſt pas étendüe localement comme les corps, grande dans un élephant, petite dans un moucheron. Elle eſt toute entiere, pour ainſi dire, par tout où elle eſt, & elle ſe trouve par tout : ou plûtôt c'eſt en elle que tout ſe trouve. Car la ſubſtance du Créateur eſt le lieu intime de la créature.

L'étenduë créée eſt à l'immenſité di-

vine, ce que le tems eſt à l'éternité. Tous les corps ſont étendus dans l'immenſité de Dieu, comme tous les tems ſe ſuccedent dans ſon éternité. Dieu eſt toûjours tout ce qu'il eſt ſans ſucceſſion de tems. Il remplit tout de ſa ſubſtance, ſans extenſion locale. Il n'y a dans ſon éxiſtence ni paſſé ni futur; tout eſt preſent, immuable, éternel: il n'y a dans ſa ſubſtance ni grand ni petit, tout eſt ſimple, égal, infini. Dieu a créé le monde: mais la volonté de le créer n'eſt point paſſée. Dieu le changera: mais la volonté de le changer n'eſt point future. La volonté de Dieu qui a fait & qui fera, eſt un acte éternel & immuable, dont les effets changent, ſans qu'il y ait en Dieu aucun changement. En un mot, Dieu n'a point été, il ne ſera point, mais il eſt. On peut dire que Dieu étoit dans le tems paſſé: mais il étoit alors tout ce qu'il ſera dans le tems futur. C'eſt que ſon éxiſtence & ſa durée, s'il eſt permis de ſe ſervir de ce terme, eſt toute entiere dans l'éternité, & toute entiere dans tous les momens qui paſſent dans ſon éternité. De même Dieu n'eſt point en partie dans le Ciel, & en partie dans la Terre. Il eſt

tout entier dans son immensité, & tout entier dans tous les corps qui sont étendus localement dans son immensité; tout entier dans toutes les parties de la matiere, quoique divisible à l'infini. Ou pour parler plus éxactement, Dieu n'est pas tant dans le monde, que le monde est en lui, ou dans son immensité: de même que l'éternité n'est pas tant dans le tems, que le tems dans l'éternité.

ARISTE. Il me semble, Theodore, que vous expliquez une chose obscure par une autre qui n'est pas trop claire. Je ne me sens point frappé de la même évidence que ces jours passez.

V. THEODORE. Je ne pretens pas Ariste, vous faire clairement comprendre l'immensité de Dieu, & la maniere dont il est par tout. Cela me paroît incompréhensible, aussi-bien qu'à vous. Mais je pretens vous donner quelque connoissance de l'immensité de Dieu, en la comparant avec son éternité. Comme vous m'avez accordé que Dieu étoit éternel, j'ai crû pouvoir vous convaincre qu'il étoit immense, en comparant l'éternité que vous rece-

vez, avec l'immenſité que vous refuſez de reconnoître.

THEOTIME. Comment voulez-vous que faſſe Theodore ? Il compare les choſes divines avec les divines. C'eſt le moïen de les expliquer autant que cela ſe peut. Mais vous les comparez avec des choſes finies. C'eſt juſtement le moïen de vous tromper. L'eſprit de l'homme ne remplit aucun eſpace. Donc la ſubſtance divine n'eſt point immenſe. Fauſſe conſequence. L'étendüe créée eſt plus grande dans un grand eſpace que dans un petit. Donc ſi Dieu étoit par tout, il ſeroit plus grand dans un Géant que dans un Pygmée. Autre conſequence tirée de la comparaiſon de l'infini avec le fini. Si vous voulez juger des attributs divins, conſultez l'infini, la notion de l'Etre infiniment parfait, & ne vous arrêtez point aux idées des êtres particuliers & finis. C'eſt ainſi qu'en uſe Theodore. Il ne juge point de l'immenſité divine ſur l'idée des créatures ni corporelles, ni ſpirituelles. Il ſçait bien que la ſubſtance divine n'eſt point ſujette aux imperfections & aux limitations inſéparables des êtres créez. Voilà pourquoi il juge que Dieu eſt par

tout, & n'eſt nulle part à la maniere des corps.

ARISTE. Quoi ! Dieu eſt là tout entier, pour ainſi dire, & là auſſi, là, là, là, par tout ailleurs, & dans les eſpaces que l'on conçoit au delà du monde : cela ne ſe comprend pas.

THEODORE. Oüi, Dieu eſt par tout, ou plûtôt tout eſt en Dieu : & le monde, quelque grand qu'on l'imagine, ne peut ni l'égaler, ni le meſurer. Cela ne ſe comprend pas, je le veux: mais c'eſt que l'infini nous paſſe. Quoi donc Ariſte ! eſt-ce que Dieu n'eſt pas ici, dans vôtre jardin, dans le Ciel, & tout entier par tout où il eſt ? Oſeriez-vous nier que Dieu ſoit par tout ?

ARISTE. Il y eſt preſent par ſon operation. Mais...

THEODORE. Comment, par ſon operation ? Quelle eſpece de réalité eſt-ce que l'operation de Dieu diſtinguée & ſéparée de ſa ſubſtance? Par l'operation de Dieu vous n'entendez pas l'effet qu'il produit ; car l'effet n'eſt pas l'action, mais le terme de l'action. Vous entendez apparemment par l'operation de Dieu l'acte par lequel il opere. Or ſi l'acte par lequel Dieu produit, ou con-

ſerve ce fauteüil, eſt ici, aſſurément Dieu y eſt lui-même : & s'il y eſt, il faut bien qu'il y ſoit tout entier, & ainſi de tous les autres endroits où il opere.

ARISTE. Je croi, Theodore, que Dieu eſt dans le monde de la maniere que vous croïez que vôtre ame eſt dans vôtre corps. Car je ſçai bien que vous ne penſez pas que l'ame ſoit répandüe dans toutes les parties du corps. Elle eſt dans la tête, parce qu'elle y raiſonne. Elle eſt dans les bras & dans les pieds, parce qu'elle les remuë. De même Dieu eſt dans le monde, parce qu'il le conſerve, & qu'il le gouverne.

VI. THEODORE. Que de préjugez, que d'obſcuritez dans vôtre comparaiſon ! L'ame n'eſt point dans le corps, ni le corps dans l'ame, quoique leurs modalitez ſoient reciproques en conſequence des loix générales de leur union. Mais l'un & l'autre ſont en Dieu, qui eſt la cauſe véritable de la reciprocation de leurs modalitez. Les eſprits, Ariſte, ſont dans la Raiſon divine, & les corps dans ſon immenſité : mais ils ne peuvent étre les uns dans les autres. Car l'eſprit & le corps n'ont entr'eux aucun rapport eſſentiel. Ce n'eſt qu'a-

vec Dieu qu'ils ont un rapport néceſſaire. L'eſprit peut penſer ſans le corps: mais il ne peut rien connoître que dans la Raiſon divine. Le corps peut être étendu ſans l'eſprit: mais il ne le peut être que dans l'immenſité de Dieu. C'eſt que les qualitez du corps n'ont rien de commun avec celles de l'eſprit. Car le corps ne peut penſer, ni l'eſprit être étendu. *Mais l'un & l'autre participe à* l'Etre divin. Dieu qui leur donne leur réalité, la poſſede; car il poſſede toutes les perfections des créatures ſans leurs limitations. Il connoît comme les eſprits, il eſt étendu comme les corps: mais tout cela tout d'une autre maniere que ſes créatures. Ainſi Dieu eſt par tout dans le monde, & au delà. Mais l'ame n'eſt nulle part dans les corps. Elle ne connoît point dans le cerveau, comme vous vous l'imaginez. Elle ne connoît que dans la ſubſtance intelligible du Verbe divin, quoiqu'elle ne connoiſſe en Dieu qu'à cauſe de ce qui ſe paſſe dans une certaine portion de matiere, qu'on appelle cerveau. Elle ne remuë point non plus les membres de ſon corps par l'application d'une force, qui appartienne à ſa nature. Elle ne

les remuë, que parce que celui qui eſt par tout par ſon immenſité, éxecute par ſa puiſſance les deſirs impuiſſans de ſes créatures. Ne dites donc pas, Ariſte, que Dieu eſt dans le monde, qu'il gouverne, comme l'ame dans le corps qu'elle anime. Car il n'y a rien de vrai dans vôtre comparaiſon: non ſeulement parce que l'ame ne peut être dans le corps, ni le corps en elle: mais encore parce que les eſprits ne pouvant operer dans les corps, qu'ils animent, ils ne peuvent par conſequent ſe répandre en eux par leur operation, comme vous le prétendez de l'operation divine, par laquelle ſeule, ſelon vous, Dieu ſe trouve par tout.

ARISTE. Ce que vous me dites-là me paroît bien difficile. J'y penſerai. Mais cependant dites-moi, je vous prie: avant que le monde fût, & que Dieu y operât, où étoit-il?

VII. THEODORE. Je vous le demande, Ariſte, vous qui voulez que Dieu ne ſoit dans le monde que par ſon operation.... Vous ne répondez point. Hé bien je vous dis qu'avant la création du monde Dieu étoit où il eſt préſentement, & où il ſeroit, quand le

monde rentreroit dans le néant. Il étoit en lui-même. Quand je vous dis que Dieu eſt dans le monde, & infiniment au delà, vous n'entrez point dans ma penſée, ſi vous croïez que le monde, & les eſpaces imaginaires ſoient, pour ainſi dire, le lieu qu'occupe la ſubſtance infinie de la Divinité. Dieu n'eſt dans le monde que parce que le monde eſt en Dieu. Car Dieu n'eſt qu'en lui-même, que dans ſon immenſité. S'il crée de nouveaux eſpaces, il n'acquiert pas pour cela une nouvelle préſence, a cauſe de ces eſpaces : il n'augmente pas ſon immenſité : il ne ſe fait pas un lieu nouveau Il eſt éternellement & néceſſairement où ces eſpaces ſont créez : mais il n'y eſt pas localement comme ces eſpaces.

L'étendüe, Ariſte, eſt une réalité, & dans l'infini toutes les réalitez s'y trouvent. Dieu eſt donc étendu, auſſi-bien que les corps, puiſque Dieu poſſede toutes les réalitez abſolües, ou toutes les perfections. Mais Dieu n'eſt pas étendu comme les corps. Car, comme je viens de vous dire, il n'a pas les limitations & les imperfections de ſes créatures. Dieu connoît auſſi-bien que les eſprits : mais

il ne penſe pas comme eux. Il eſt à lui-même l'objet immediat de ſes connoiſſances. Il n'y a point en lui de ſucceſſion ni de varieté de penſées. Une de ſes penſées n'enferme point, comme en nous, le néant de toutes les autres. Elles ne s'excluënt point mutuellement. De même Dieu eſt étendu auſſi-bien que les corps: mais il n'y a point de parties dans ſa ſubſtance. Une partie n'enferme point, comme dans les corps, le néant d'aucune autre: & le lieu de ſa ſubſtance n'eſt que ſa ſubſtance même. Il eſt toûjours un, & toûjours infini, parfaitement ſimple, & compoſé, pour ainſi dire, de toutes les réalitez, ou de toutes les perfections. C'eſt que le vrai Dieu c'eſt l'Etre, & non tel être, ainſi qu'il l'a dit lui-même à Moïſe ſon ſerviteur par la bouche de l'Ange revêtu de ſes pouvoirs. C'eſt l'Etre ſans reſtriction, & non l'être fini, l'être compoſé, pour ainſi dire, de l'être & du néant. N'attribuez donc au Dieu, que nous adorons, que ce que vous concevez dans l'Etre infiniment parfait. N'en retranchez que le fini, que ce qui tient du néant. Et quoique vous ne compreniez pas clairement tout ce que je vous dis,

comme je ne le comprens pas moi-même, vous comprendrez du moins que Dieu est tel que je vous le représente. Car vous devez sçavoir que, pour juger dignement de Dieu, il ne faut lui attribuer que des attributs incompréhensibles. Cela est évident, puisque Dieu c'est l'infini en tout sens; que rien de fini ne lui convient; & que tout ce qui est infini en tout sens, est en toutes manieres incompréhensible à l'esprit humain.

ARISTE. Ah, Theodore! je commence à reconnoître que je portois de Dieu des jugemens bien indignes, parce que j'en jugeois confusément par moi-même, ou sur des idées, qui ne peuvent représenter que les créatures. Il me paroît évident que tout jugement, qui n'est point formé sur la notion de l'Etre infiniment parfait, de l'Etre incompréhensible, n'est pas digne de la Divinité. Assurément si les Païens n'avoient abandonné cette notion, ils n'auroient pas fait de leurs chimeres de fausses Divinitez: & si les Chrétiens suivoient toûjours cette notion de l'Etre, ou de l'infini, qui est naturellement gravée dans nôtre esprit, ils ne parleroient pas

de Dieu comme quelques-uns en parlent.

VIII. THEOTIME. Vous paroiſſez, Ariſte, bien content de ce que Theodore vient de vous dire, que les attributs de Dieu ſont incompréhenſibles en toutes manieres. Mais je crains qu'il n'y ait là de l'équivoque. Car il me ſemble que l'on conçoit clairement une étenduë immenſe, & qui n'a point de bornes. L'eſprit ne la comprend pas, ou ne la meſure pas cette étenduë, je le veux. Mais il en connoît clairement la nature & les proprietez. Or qu'eſt-ce que l'immenſité de Dieu, ſinon une étenduë intelligible infinie, par laquelle non ſeulement Dieu eſt par tout, mais dans laquelle nous voïons des eſpaces qui n'ont point de bornes. Il n'eſt donc pas vrai que l'immenſité de Dieu ſoit en tout ſens incompréhenſible à l'eſprit humain, puiſque nous connoiſſons fort clairement l'étenduë intelligible, & ſi clairement, que c'eſt en elle & par elle que les Geometres découvrent toutes leurs démonſtrations.

ARISTE. Il me ſemble, Theotime, que vous ne prenez pas bien la penſée

de Theodore. Mais je n'ai pas assez medité cette matiere : je ne puis bien vous expliquer ce que je ne fais qu'entrevoir. Je vous prie, Theodore, de répondre pour moi.

THEODORE. Quoi, Theotime ! est-ce que vous confondez l'immensité divine avec l'étenduë intelligible ? Ne voïez-vous pas qu'il y a entre ces deux choses une difference infinie ? L'immensité de Dieu, c'est sa substance même répanduë par tout, & par tout toute entiere, rempliſſant tous les lieux sans extension locale. Voilà ce que je pretens être tout-à-fait incompréhensible. Mais l'étenduë intelligible n'est que la substance de Dieu, entant que représentative des corps, & participable par eux avec les limitations ou les imperfections qui leur conviennent, & que représente cette même étenduë intelligible, qui est leur idée ou leur archetype. Nul esprit fini ne peut comprendre l'immensité de Dieu, ni tous ces autres attributs, ou manieres d'être de la Divinité, s'il m'est permis de parler ainsi. Ces manieres sont toûjours infinies en tout sens, toûjours divines, & par consequent toûjours incompréhen-

ſibles. Mais rien n'eſt plus clair que l'étenduë intelligible. Rien n'eſt plus intelligible que les idées des corps, puiſque c'eſt par elles que nous connoiſſons fort diſtinctement, non la nature de Dieu, mais la nature de la matiere. Aſſurément, Theotime, ſi vous jugez de l'immenſité de Dieu ſur l'idée de l'étenduë, vous donnerez à Dieu une étenduë corporelle. Vous la ferez infinie cette étenduë, immenſe tant qu'il vous plaira : mais vous n'en exclurez pas les imperfections que cette idée repréſente. La ſubſtance de Dieu ne ſera pas toute entiere par tout où elle eſt. Jugeant de Dieu ſur l'idée des créatures, & de la plus vile des créatures, vous corromprez la notion de l'Etre infiniment parfait, de l'Etre incompréhenſible en toutes manieres. Prenez donc garde l'un & l'autre aux jugemens que vous portez ſur ce que je vous dis de la Divinité. Car je vous avertis une fois pour toutes, que lorſque je parle de Dieu & de ſes attributs, ſi vous comprenez ce que je vous dis, ſi vous en avez une idée claire & proportionnée à la capacité finie de vôtre eſprit, ou c'eſt que je me trompe alors, ou c'eſt que

vous n'entendez pas ce que je veux dire. Car tous les attributs abſolus de la Divinité ſont incompréhenſibles à l'eſprit humain, quoiqu'il puiſſe clairement comprendre ce qu'il y a en Dieu de relatif à des créatures, je veux dire, les idées intelligibles de tous les ouvrages poſſibles.

THEOTIME. Je voi bien, Theodore, que je me trompois, en confondant l'étenduë intelligible infinie avec l'immenſité de Dieu. Cette étenduë n'eſt pas la ſubſtance divine répanduë par tout : mais c'eſt elle entant que repréſentative des corps, & participable par eux, à la maniere dont la créature corporelle peut participer imparfaitement à l'être. Je ſçavois bien néanmoins, qu'une étenduë corporelle infinie, ainſi que quelques-uns conçoivent l'Univers, qu'ils compoſent d'un nombre infini de tourbillons, n'auroit encore rien de divin. Car Dieu n'eſt pas l'infini en étenduë, c'eſt l'infini tout court, c'eſt l'Etre ſans reſtriction. Or c'eſt une proprieté de l'infini qui eſt incompréhenſible à l'eſprit humain, ainſi que je vous l'ai oüi dire ſouvent, d'être en même tems un & toutes choſes ; compoſé,

pour ainſi dire, d'une infinité de perfections, & tellement ſimple, que chaque perfection qu'il poſſede, renferme toutes les autres ſans aucune diſtinction réelle. Certainement cette proprieté convient moins à l'Univers materiel, & aux parties dont il eſt compoſé, qu'à la ſubſtance de l'ame, qui, ſans aucune compoſition de parties, peut recevoir en même tems diverſes modalitez : leger craïon néanmoins de la ſimplicité & de l'univerſalité divine.

THEODORE. Vous avez raiſon, Theotime. Il n'y a point de ſubſtance plus imparfaite, plus éloignée de la Divinité, que la matiere, fût-elle infinie. Elle répond parfaitement à l'étenduë intelligible qui eſt ſon archetype ; mais elle ne répond à l'immenſité divine que fort imparfaitement ; & elle ne répond nullement aux autres attributs de l'Etre infiniment parfait.

IX. ARISTE. Ce que vous dites-là me fait bien comprendre, que cet impie de nos jours, qui faiſoit ſon Dieu de l'Univers, n'en avoit point. C'étoit un véritable Athée. Mais je ne ſçai que penſer de quantité de bonnes gens, qui faute de philoſopher un peu, ont de la

Divinité des ſentimens bien indignes. Leur Dieu n'eſt point l'Univers, c'eſt le Créateur de l'Univers. Voilà preſque tout ce qu'ils en ſçavent. Ce ſeroit beaucoup s'ils s'en tenoient-là, ſans corrompre la notion de l'infini. Mais en vérité je les plains, quand je penſe à l'idée qu'ils ſe forment de l'Etre incompréhenſible. Theotime avoit bien raiſon de me dire, que naturellement les hommes *humaniſent* toutes choſes. Encore s'ils ne faiſoient qu'incarner, pour ainſi dire, la Divinité, en la revêtant des qualitez qui leur appartiennent, cela ſeroit pardonnable. Mais il y en a qui la dépoüillent de tous les attributs incompréhenſibles, & de tous les caracteres eſſentiels à l'Etre infiniment parfait, ſi on en excepte la puiſſance : encore la partagent-ils de telle maniere avec ce qu'ils appellent la Nature, que quoiqu'ils en laiſſent à Dieu la meilleure part, ils lui en ôtent tout l'exercice.

THEOTIME. C'eſt, Ariſte, de peur de fatiguer, ou du moins d'abaiſſer la Majeſté Divine par de petits ſoins, par des actions indignes de ſon application & de ſa grandeur. Car nous croïons

naturellement que Dieu doit être content des jugemens que nous portons de lui, lorſque nous le faiſons tel que nous voudrions être nous-mêmes. L'homme eſt toûjours pénétré du ſentiment intérieur qu'il a de ce qui ſe paſſe dans ſon eſprit & dans ſon cœur. Il ne ſe peut faire qu'il ne ſente confuſément ce qu'il eſt, & ce qu'il ſouhaite d'être. Ainſi il ſe répand tout naturellement ſur les objets de ſes connoiſſances, & meſure ſur l'humanité, non ſeulement tout ce qui l'environne, mais mêmes la ſubſtance infinie de la Divinité. Il eſt vrai que la notion de l'Etre infiniment parfait eſt profondément gravée dans nôtre eſprit. Nous ne ſommes jamais ſans penſer à l'Etre. Mais bien loin de prendre cette notion vaſte & immenſe de l'Etre ſans reſtriction, pour meſurer par elle la Divinité qui ſe préſente à nous ſans ceſſe, nous la regardons cette notion immenſe comme une pure fiction de nôtre eſprit. C'eſt, Ariſte, que l'Etre en général ne frappe point nos ſens, & que nous jugeons de la réalité & de la ſolidité des objets par la force dont ils nous ébranlent.

ARISTE. Je comprens bien tout cela,

cela, Theotime. C'eſt juſtement ce que me diſoit Theodore il y a ſept ou huit jours. Mon eſprit ne trouve point de priſe aux idées abſtraites que vous me propoſez. Je n'en ſuis point ſenſiblement frappé. Mais je ne juge pas delà que ce ne ſont que de purs phantômes. Je croi que ce ſont des véritez ſublimes, auſquelles on ne peut atteindre qu'en faiſant taire ſon imagination & ſes ſens, qu'en s'élevant au deſſus de ſoi. Et je ſuis bien réſolu dans la ſuite de ne plus juger de Dieu par moi-même, ni ſur les idées qui repréſentent les créatures, mais uniquement par la notion de l'Etre infiniment parfait. Continuez, je vous prie, Theodore, de m'interroger & de m'inſtruire.

X. THEODORE. Hé bien, continuons. Vous croïez que Dieu eſt bon, ſage, juſte, miſericordieux, patient, ſevére.

ARISTE. Doucement. Ces termes ſont bien communs, je m'en défie. Je croi que Dieu eſt ſage, bon, juſte, clement, & qu'il a toutes les autres qualitez que l'Ecriture lui attribuë. Mais je ne ſçai ſi tous ceux qui prononcent ces mots conçoivent les mêmes choſes.

L'Etre infiniment parfait eſt bon, juſte, miſericordieux ! Cela me paroît obſcur. Définiſſez-moi ces termes.

THEODORE. Oh oh, Ariſte ! vous appréhendez la ſurpriſe. Vous faites bien. Quand on philoſophe ſur des matieres délicates & ſublimes, les équivoques ſont à craindre, & les termes les plus communs n'en ſont pas les plus exempts. Il faudroit donc définir ces mots. Mais cela n'eſt pas ſi facile. Répondez-moi auparavant à ce qui peut ſervir à les éclaircir. Penſez-vous que Dieu connoiſſe & qu'il veüille ?

ARISTE. Pour cela, oüi. Je ne doute nullement que Dieu ne connoiſſe & qu'il ne veüille.

THEODORE. D'où vient que vous n'en doutez pas ? Eſt-ce à cauſe que vous connoiſſez & que vous voulez vous-même ?

ARISTE. Non, Theodore. C'eſt que je ſçai que connoître & vouloir ſont des perfections. Car quoique je ſente, que je ſouffre, que je doute, je ſuis certain que Dieu ne ſent & ne doute pas. Et quand je dis que Dieu connoît & qu'il veut, je ne pretens pas que ce ſoit comme les hommes. Je pretens

ſeulement en général, que Dieu veut & connoit, & je vous laiſſe à vous & à Theotime à en expliquer la maniere.

THEODORE. Comment la maniere ! toutes les manieres divines ſont incompréhenſibles. Nous ne ſçavons pas, comment nous connoiſſons nous-mêmes, ni comment nous voulons : car n'aïant point d'idée claire de nôtre ame, nous ne pouvons rien comprendre clairement dans nos propres modalitez. A plus forte raiſon nous ne vous expliquerons pas éxactement la maniere dont Dieu connoît, & dont il veut. Néanmoins conſultez la notion de l'Etre infiniment parfait. Voïez ſi je la ſuis. Car je vous dis hardiment que Dieu eſt à lui-même ſa propre lumiere : qu'il découvre dans ſa ſubſtance les eſſences de tous les êtres, & toutes leurs modalitez poſſibles ; & dans ſes decrets leur éxiſtence & toutes leurs modalitez actuelles.

ARISTE. Il me ſemble que vous ne vous hazardez pas beaucoup.

XI. THEODORE. Je ne le pretens pas auſſi. Mais puiſque vous recevez ce principe, tirons-en des conſequences. Dieu connoît en lui tout ce qu'il con-

noît. Donc toutes les véritez ſont en Dieu, puiſqu'étant infiniment parfait, il n'y en a aucune qui échape à ſes connoiſſances. Donc ſa ſubſtance renferme tous les rapports intelligibles : car les véritez ne ſont que des rapport réels, & les fauſſetez des rapports imaginaires. Donc Dieu n'eſt pas ſeulement ſage, mais la ſageſſe : non ſeulement ſçavant, mais la ſcience : non ſeulement éclairé, mais la lumiere qui l'éclaire lui, & mêmes toutes les intelligences. Car c'eſt dans ſa propre lumiere que vous voïez ce que je voi, & qu'il voit lui-même ce que nous voïons tous deux. Je voi que tous les diametres d'un cercle ſont égaux. Je ſuis certain que Dieu lui-même le voit, & que tous les eſprits, ou le voïent actuellement, ou le peuvent voir. Oüi, je ſuis certain que Dieu voit préciſément la même choſe que je voi, la même vérité, le même rapport que j'apperçois maintenant entre 2 & 2, & 4. Or Dieu ne voit rien que dans ſa ſubſtance. Donc cette même vérité que je voi, c'eſt en lui que je la voi. Vous ſçavez tout cela, Ariſte, & vous en êtes déja demeuré d'accord. Mais ces principes s'échapent ſi facile-

ment, & ils ſont d'ailleurs de ſi grande importance, que ce n'eſt pas perdre ſon tems que de les rappeller dans ſon eſprit, & ſe les rendre familiers.

ARISTE. Voilà donc une des grandes differences qu'il y a entre la maniere dont Dieu connoît, & celle dont nous connoiſſons. Dieu connoît en lui-même toutes choſes : & nous ne connoiſſons rien en nous : nous ne connoiſſons rien que dans une ſubſtance qui n'eſt point à nous. Dieu eſt ſage par ſa propre ſageſſe : mais nous ne devenons ſages que par l'union que nous avons avec la Sageſſe éternelle, immuable, néceſſaire, commune à toutes les intelligences. Car il eſt bien clair qu'un eſprit auſſi limité que le nôtre ne peut pas trouver dans ſa propre ſubſtance, les idées, ou les archetypes de tous les êtres poſſibles, & de leurs rapports infinis. Mais de plus je ſuis ſi certain que les hommes, les Anges & Dieu même voïent les mêmes véritez que je voi, qu'il ne m'eſt pas poſſible de douter que c'eſt la même lumiere qui éclaire tous les eſprits.

XII. THEOTIME. Aſſurément, Ariſte, ſi Dieu voit préciſément ce que

nous voïons, quand nous penſons que deux fois deux ſont quatre, c'eſt en Dieu ſeul que nous voïons cette vérité, car Dieu ne la voit que dans ſa ſageſſe. Il ne voit mêmes que nous y penſons actuellement que dans ſes decrets & dans ſon éternité: car il ne tire point ſes connoiſſances de ce qui ſe paſſe actuellement dans ſes créatures. Mais ne pourroit-on point dire que les eſprits ne voïent point les mêmes véritez, mais des véritez ſemblales? Dieu voit que 2 fois 2 ſont 4. Vous le voïez, je le voi. Voilà trois véritez ſemblables, & non point une ſeule & unique vérité.

ARISTE. Voilà trois perceptions ſemblables d'une ſeule & même vérité: mais comment trois véritez ſemblables? Et qui vous a dit qu'elles ſont ſemblables? Avez-vous comparé vos idées avec les miennes, & avec celles de Dieu, pour en reconnoître clairement la reſſemblance? Qui vous a dit que demain, que dans tous les ſiecles, vous verrez comme aujourd'hui que 2 fois 2 ſont 4? Qui vous a dit que Dieu même ne peut faire d'eſprits capables de voir clairement que 2 fois 2 ne ſoient pas 4? Aſſurément c'eſt que vous voïez

la même vérité que je voi, mais par une perception qui n'eſt pas la mienne, quoique peut-être ſemblable à la mienne. Vous voïez une vérité commune à tous les eſprits, mais par une perception qui vous appartient à vous ſeul: car nos perceptions, nos ſentimens, toutes nos modalitez ſont particulieres. Vous voïez une vérité immuable, néceſſaire, éternelle. Car vous êtes ſi certain de l'immutabilité de vos idées, que vous ne craignez point de les voir demain toutes changées. Comme vous ſçavez qu'elles ſont avant vous, auſſi êtes-vous bien aſſuré qu'elles ne ſe diſſiperont jamais. Or ſi vos idées ſont éternelles & immuables, il eſt évident qu'elles ne peuvent ſe trouver que dans la ſubſtance éternelle & immuable de la Divinité. Cela ne ſe peut conteſter. C'eſt en Dieu ſeul que nous voïons la vérité. C'eſt en lui ſeul que ſe trouve la lumiere qui l'éclaire lui, & toutes les intelligences. Il eſt ſage par ſa propre ſageſſe: & nous ne le pouvons être que par l'union que nous avons avec lui. Ne diſputons point de ces principes. Ils ſont évidens, ce me ſemble, & le fondement de la certitude que nous

trouvons dans les ſciences.

THEOTIME. J'ai bien de la joïe, Ariſte, de voir que vous êtes convaincu, non ſeulement que la puiſſance de Dieu eſt la cauſe efficace de nos connoiſſances, car je penſe que vous n'en doutez pas; mais encore, que ſa ſageſſe en eſt la cauſe formelle, qui nous éclaire immediatement, & ſans l'entremiſe d'aucune créature. Je voi bien que Theodore vous a entretenu ſur cette matiere. Je lui dois auſſi ce que vous tenez de lui, & qu'il dit tenir * de S. Auguſtin.

* *Voïez la Réponſe aux vrayes & fauſſes idées, ch. 7. & 21.*

THEODORE. Nous convenons donc tous, que Dieu eſt infiniment ſage, & cela eſſentiellement & par lui-même, par la néceſſité de ſon être : Que les hommes ne peuvent être ſages que par la lumiere de la Sageſſe divine : Que cette lumiere leur eſt communiquée en conſequence de leur attention, qui eſt la cauſe occaſionnelle qui détermine l'efficace des loix générales de l'union de leur eſprit avec la Raiſon univerſelle, ainſi que nous expliquerons dans la ſuite, prouvons maintenant que Dieu eſt juſte.

XIII. Dieu renferme dans la ſimplicité de ſon être les idées de toutes

choſes & leurs rapports infinis, généralement toutes les véritez. Or on peut diſtinguer en Dieu deux ſortes de véritez ou de rapports, des rapports de grandeur & des rapports de perfection, des véritez ſpeculatives & des véritez pratiques ; des rapports qui n'exigent par leur évidence que des jugemens, & d'autres rapports qui excitent encore des mouvemens. Ce n'eſt pas néanmoins que les rapports de perfection puiſſent être clairement connus, s'ils ne s'expriment par des rapports de grandeur. Mais il ne faut pas nous arrêter à cela. Deux fois deux ſont quatre : c'eſt un rapport d'égalité en grandeur ; c'eſt une vérité ſpeculative qui n'excite point de mouvement dans l'ame, ni amour ni haine, ni eſtime ni mépris, &c. L'homme vaut mieux que la bête : c'eſt un rapport d'inégalité en perfection, qui éxige non ſeulement que l'eſprit s'y rende, mais que l'amour & l'eſtime ſe reglent par la connoiſſance de ce rapport ou de cette vérité. Prenez donc garde.

Dieu renferme en lui tous les rapports de perfection. Or il connoît & il aime tout ce qu'il renferme dans la ſim-

plicité de ſon être. Donc il eſtime & il aime toutes choſes à proportion qu'elles ſont aimables & eſtimables. Il aime invinciblement l'Ordre immuable, qui ne conſiſte & ne peut conſiſter que dans les rapports de perfection qui ſont entre ſes attributs, & entre les idées qu'il renferme dans ſa ſubſtance. Il eſt donc juſte eſſentiellement & par lui-même. Il ne peut pecher, puiſque s'aimant invinciblement, il ne peut qu'il ne rende juſtice à ſes divines perfections, à tout ce qu'il eſt, à tout ce qu'il renferme. Il ne peut mêmes vouloir poſitivement & directement produire quelque déreglement dans ſon ouvrage, parce qu'il eſtime toutes les créatures ſelon la proportion de la perfection de leurs archetypes. Par exemple, il ne peut ſans raiſon vouloir que l'eſprit ſoit ſoûmis au corps : & ſi cela ſe trouve, c'eſt que maintenant l'homme n'eſt point tel que Dieu l'a fait. Il ne peut favoriſer l'injuſtice : & ſi cela eſt, c'eſt que l'uniformité de ſa conduite ne doit pas dépendre de l'irregularité de la nôtre. Le tems de ſa vengeance viendra. Il ne peut vouloir ce qui corrompt ſon ouvrage : & s'il s'y trouve des monſtres qui le

défigurent, c'eſt qu'il rend plus d'honneur à ſes attributs par la ſimplicité & la généralité de ſes voïes, que par l'exemption des défauts qu'il permet dans l'Univers, ou qu'il y produit en conſequence des loix générales qu'il a établies pour de meilleurs effets que la generation des monſtres, comme nous l'expliquerons dans la ſuite. Ainſi Dieu eſt juſte en *lui-même*, juſte dans ſes voïes, juſte eſſentiellement; parce que toutes ſes volontez ſont néceſſairement conformes à l'Ordre immuable de la juſtice qu'il ſe doit à lui-même & à ſes divines perfections.

Mais l'homme n'eſt point juſte par lui-même. Car l'Ordre immuable de la juſtice, qui comprend tous les rapports de perfection de tous les êtres poſſibles & de toutes leurs qualitez, ne ſe trouvant qu'en Dieu, & nullement dans nos propres modalitez; quand l'homme s'aimeroit par un mouvement dont il ſeroit lui-même la cauſe, bien loin que ſon amour propre pût le rendre juſte, qu'il le corromproit infiniment plus que l'amour propre du plus ſcelerat des hommes. Car il n'y eut jamais d'ame aſſez noire, & poſſedée d'un

amour propre ſi déreglé, que la beauté de l'Ordre immuable ne l'ait pû frapper en certaines occaſions. Nous ne ſommes donc parfaitement juſtes, que lorſque voïant en Dieu ce que Dieu y voit lui-même, nous en jugeons comme lui, nous eſtimons & nous aimons ce qu'il aime & ce qu'il eſtime. Ainſi bien loin que nous ſoïons juſtes par nous-mêmes, nous ne ſerons parfaitement tels, que lorſque délivrez de ce corps qui trouble toutes nos idées, nous verrons ſans obſcurité la Loi éternelle, ſur laquelle nous reglerons éxactement tous les jugemens & tous les mouvemens de nôtre cœur. Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe dire que ceux qui ont la charité ſont juſtes véritablement, quoiqu'ils forment ſouvent des jugemens fort injuſtes. Ils ſont juſtes dans la diſpoſition de leur cœur. Mais ils ne ſont pas juſtes en toute rigueur, parce qu'ils ne connoiſſent pas éxactement tous les rapports de perfection qui doivent regler leur eſtime & leur amour.

XIV. ARISTE. Je comprens, Theodore, parce que vous me dites-là, que la juſtice auſſi-bien que la vérité habitent, pour ainſi dire, éternelle-

ment dans une nature immuable. Le juſte & l'injuſte, auſſi-bien que le vrai & le faux, ne ſont point des inventions de l'eſprit humain, ainſi que pretendent certains eſprits corrompus. Les hommes, diſent-ils, ſe ſont fait des loix pour leur mutuelle conſervation. C'eſt ſur l'amour propre qu'ils les ont fondées. Ils ſont convenus entr'eux : & par là ils ſe ſont obligez. Car celui qui manque à la convention ſe trouvant plus foible que le reſte des contractans, il ſe trouve parmi des ennemis qui ſatisfont à leur amour propre en le puniſſant. Ainſi, par amour propre, il doit obſerver les loix du païs où il vit : non parce qu'elles ſont juſtes en elles-mêmes, car delà l'eau, diſent-ils, on en obſerve de toutes contraires ; mais parce qu'en s'y ſoûmettant on n'a rien à craindre de ceux qui ſont les plus forts. Selon eux, tout eſt naturellement permis à tous les hommes. Chaque particulier a droit à tout ; & ſi je cede de mon droit, c'eſt que la force des concurrens m'y oblige. Ainſi l'amour propre eſt la regle de mes actions. Ma loi c'eſt une puiſſance étrangere : & ſi j'étois le plus fort, je rentrerois naturellement dans tous

mes droits. Peut-on rien dire de plus brutal & de plus insensé ? La force a déferé au lion l'empire sur les autres brutes ; & j'avoüe que c'est souvent par elle que les hommes l'usurpent les uns sur les autres. Mais de croire que cela soit permis, & que le plus fort ait droit à tout, sans qu'il puisse jamais commettre aucune injustice, c'est assurément se ranger parmi les animaux, & faire de la societé humaine une assemblée de bêtes brutes. Oüi, Theodore, je conviens que l'Ordre immuable de la justice est une loi dont Dieu même ne se dispense jamais, & sur laquelle tous les esprits doivent regler leur conduite. Dieu est juste essentiellement & par la nécessité de son être. Mais voïons un peu s'il est bon, misericordieux, patient : car il me semble que tout cela ne peut gueres s'accorder avec la severité de sa justice.

XV. THEODORE. Vous avez raison, Ariste. Dieu n'est ni bon, ni misericordieux, ni patient, selon les idées vulgaires. Ces attributs tels qu'on les conçoit ordinairement sont indignes de l'Etre infiniment parfait. Mais Dieu possede ces qualitez dans le sens que la

Raiſon nous l'apprend, & que l'Ecriture, qui ne peut ſe contredire, nous le fait croire. Pour expliquer tout cela plus diſtinctement, voïons d'abord ſi Dieu eſt eſſentiellement juſte en ce ſens, qu'il récompenſe néceſſairement les bonnes œuvres, & qu'il puniſſe indiſpenſablement tout ce qui l'offenſe, ou qui bleſſe, pour ainſi dire, ſes attributs.

ARISTE. *Je conçois bien, Theodore, que ſi les* créatures ſont capables d'offenſer Dieu, il ne manquera pas de s'en venger, lui qui s'aime par la néceſſité de ſon être. Mais que Dieu puiſſe en être offenſé, c'eſt ce qui ne me paroît pas concevable. Et ſi cela étoit poſſible, comme il *s'aime néceſſairement*, il n'auroit jamais donné l'être, ou du moins cette liberté ou cette puiſſance à des créatures capables de lui réſiſter. Eſt-ce que cela n'eſt pas évident?

THEODORE. Vous me propoſez, Ariſte, une difficulté qui s'éclaircira bien-tôt. Suivez-moi, je vous prie, ſans me prévenir. N'eſt-il pas clair par ce que je viens de vous dire, que l'Ordre immuable eſt la loi de Dieu, la regle inviolable de ſes volontez, & qu'il ne peut s'empêcher d'aimer les choſes

à proportion qu'elles ſont aimables ?

ARISTE. C'eſt ce que vous venez de démontrer.

THEODORE. Donc Dieu ne peut pas vouloir que ſes créatures n'aiment pas ſelon ce même Ordre immuable. Il ne peut les diſpenſer de ſuivre cette loi. Il ne peut pas vouloir que nous aimions davantage ce qui merite le moins d'être aimé. Quoi, vous héſitez ! Eſt-ce que cela ne vous paroît pas certain ?

ARISTE. J'y trouve de la difficulté. Je ſuis convaincu par une eſpece de ſentiment intérieur, que Dieu ne peut pas vouloir qu'on aime & qu'on eſtime davantage ce qui merite le moins d'être aimé & d'être eſtimé : mais je ne le voi pas bien clairement. Car que fait à Dieu nôtre amour & nôtre eſtime ? Rien du tout. Nous voulons peut-être qu'on nous eſtime nous, & qu'on nous aime, parce que nous avons tous beſoin les uns des autres. Mais Dieu eſt ſi au deſſus de ſes créatures, qu'apparemment il ne prend aucun interêt dans les jugemens que nous portons de lui & de ſes ouvrages. Cela a du moins quelque vrai-ſemblance.

THEODORE. Cela n'en a que trop

trop pour des esprits corrompus. Il est vrai, Ariste, que Dieu ne craint & n'espere rien de nos jugemens. Il est indépendant : il se suffit abondamment à lui-même. Cependant il prend nécessairement interêt dans nos jugemens, & dans les mouvemens de nôtre cœur. En voici la preuve. C'est que les esprits n'ont une volonté, ou ne sont capables de vouloir, *ou d'aimer, qu'à cause* du mouvement naturel & invincible, que Dieu leur imprime sans cesse pour le bien. Or Dieu n'agit en nous que parce qu'il veut agir : & il ne peut vouloir agir que par sa volonté, que par l'amour qu'il se porte à lui-même & à ses divines perfections : Et c'est l'ordre de ces divines perfections, qui est proprement sa loi, puisqu'il est juste essentiellement & par la nécessité de son être, ainsi que je viens de vous le prouver. Il ne peut donc pas vouloir que nôtre amour, qui n'est que l'effet du sien, soit contraire au sien, tende où le sien ne tend pas. Il ne peut pas vouloir que nous aimions davantage ce qui est le moins aimable. Il veut nécessairement que l'Ordre immuable, qui est sa loi naturelle, soit aussi la nôtre. Il ne peut ni s'en dispenser,

ni nous en dispenser. Et puisqu'il nous a faits tels que nous pouvons suivre, ou ne suivre pas cette loi naturelle & indispensable, il faut que nous soïons tels, que nous puissions être ou punis, ou récompensez. Oüi, Ariste, si nous sommes libres, c'est une consequence que nous pouvons être heureux, ou malheureux : & si nous sommes capables de bonheur, ou de malheur, c'est une preuve certaine que nous sommes libres. Un homme, dont le cœur est déreglé par le mauvais usage de sa liberté, rentre dans l'ordre de la justice, que Dieu doit à ses divines perfections, si ce pecheur est malheureux à proportion de ses désordres. Or Dieu aime l'ordre invinciblement. Donc il punit indispensablement ce qui le blesse. Ce n'est pas que le pecheur offense Dieu, dans le sens qu'un homme en offense un autre, ni que Dieu le punisse par le plaisir qu'il trouve dans la vengeance. Mais c'est que Dieu ne peut qu'il n'agisse selon ce qu'il est, selon que l'éxige l'Ordre immuable des rapports nécessaires de tout ce qu'il renferme, dont la disposition des parties de l'Univers doit porter le caractere. Ainsi Dieu n'est point indifferent à

l'égard de la punition de nos déſordres. Il n'eſt ni clement, ni miſericordieux, ni bon, ſelon les idées vulgaires, puiſqu'il eſt juſte eſſentiellement, & par l'amour naturel & néceſſaire qu'il porte à ſes divines perfections. Il peut differer la récompenſe & la peine, ſelon que l'éxige, ou le permet l'ordre de ſa providence, qui l'oblige à ſuivre ordinairement les loix générales qu'il a établies, pour gouverner le monde d'une maniere, qui porte le caractere de ſes attributs. Mais il ne peut ſe diſpenſer de rendre tôt ou tard aux hommes ſelon leurs œuvres. Dieu eſt bon aux bons, méchant, pour ainſi dire, aux méchans, comme le dit l'Ecriture: *Cum electo electus eris, & cum perverſo perverteris.* Il eſt clement & miſericordieux, mais c'eſt en ſon Fils & par ſon Fils: *Sic enim Deus dilexit mundum, ut Filium ſuum unigenitum daret, ut omnis, qui credit in eum, non pereat, ſed habeat vitam æternam.* Il eſt bon aux pecheurs en ce ſens, qu'il leur donne par Jeſus-Chriſt les graces néceſſaires, pour changer la méchante diſpoſition de leur cœur, afin qu'ils ceſſent d'être pecheurs, qu'ils faſſent de bonnes œuvres, & qu'étant devenus

Pſ. XVII. 27.

Jean III. 26.

bons & juſtes, il puiſſe être bon à leur égard, leur pardonner leurs pechez en vûë des ſatisfactions de Jeſus-Chriſt, & couronner ſes propres dons, ou les merites qu'ils auront acquis par le bon uſage de ſa grace. Mais Dieu eſt toûjours ſevere, toûjours obſervateur éxact des loix éternelles, toûjours agiſſant ſelon ce qu'il eſt, ſelon ce qu'éxigent ſes propres attributs, ou cet ordre immuable des rapports néceſſaires des perfections divines, que renferme la ſubſtance, qu'il aime invinciblement & par la néceſſité de ſon être. Tout cela, Ariſte, eſt conforme à l'Ecriture, auſſi-bien qu'à la notion, qu'ont tous les hommes de l'Etre infiniment parfait : quoique cela ne s'accorde nullement avec les idées groſſieres de ces pecheurs ſtupides & endurcis, qui veulent un Dieu humainement debonnaire & indulgent, ou un Dieu, qui ne ſe mêle point de nos affaires, & qui ſoit indifferent ſur la vie, que nous menons.

ARISTE. Je ne croi pas qu'on puiſſe douter de ces véritez.

THEODORE. Penſez-y bien, Ariſte, afin d'en demeurer convaincu, non ſeulement par une eſpece de ſenti-

ment intérieur, par lequel Dieu en perſuade intérieurement tous ceux, dont le cœur n'eſt point endurci & entierement corrompu, mais encore par une évidence telle que vous puiſſiez le démontrer à ces rares genies, qui croïent avoir trouvé dans l'amour propre les vrais principes de la Morale naturelle.

IX. ENTRETIEN.

Que Dieu agit toûjours ſelon ce qu'il eſt. Qu'il a tout fait pour ſa gloire en Jeſus-Chriſt, & qu'il n'a point formé ſes deſſeins ſans avoir égard aux voïes de les executer.

I. THEODORE. Que penſez-vous aujourd'hui, Ariſte, de ce que nous dîmes hier ? Avez-vous bien contemplé la notion de l'infini, de l'Etre ſans reſtriction, de l'Etre infiniment parfait ? Et pouvez-vous maintenant l'enviſager toute pure, ſans la revêtir des idées des créatures, ſans l'incarner, pour ainſi dire, ſans la limiter, ſans la corrompre, pour l'accommoder à la foibleſſe de l'eſprit humain ?

ARISTE. Ah, Theodore, qu'il eſt difficile de ſéparer de la notion de l'Etre les idées de tels & tels êtres ! qu'il eſt difficile de ne rien attribuer à Dieu de ce qu'on ſent en ſoi-même ! Nous humaniſons à tous momens la Divinité: nous limitons naturellement l'infini.

C'eſt que l'eſprit veut comprendre ce qui eſt incompréhenſible : il veut voir le Dieu inviſible. Il le cherche dans les idées des créatures : il s'arrête à ſes propres ſentimens, qui le touchent, & qui le pénétrent. Mais que tout cela eſt éloigné de repréſenter la Divinité ! & que ceux qui jugent des perfections divines par le ſentiment intérieur de ce qui paſſe en eux, portent des jugemens étranges des attributs de Dieu, & de ſa providence adorable ! J'entrevoi ce que je vous dis : mais je ne le voi pas encore aſſez bien, pour m'en expliquer.

THEODORE. Vous avez médité, Ariſte. Je le ſens bien par vôtre réponſe. Vous comprenez que, pour juger ſolidement des attributs divins & des regles de la providence, il faut écarter ſans ceſſe de la notion de l'Etre les idées de tels & tels êtres, & ne conſulter jamais ſes propres ſentimens intérieurs. Cela ſuffit. Continuons nôtre route, & prenons garde tous trois que nous ne donnions dans ce dangereux écüeil de juger de l'infini par quelque choſe de fini.

ARISTE. Nous y donnerons aſſurément, Theodore ; car tous les cou-

rans nous y portent. Je l'ai bien éprouvé depuis hier.

THEODORE. Je le croi, Ariſte. Mais peut-être n'y ferons-nous pas naufrage. Du moins n'y donnons pas inconſiderément comme le commun des hommes. J'eſpere que nous éviterons par nôtre vigilance mutuelle un bon nombre d'erreurs dangereuſes, dans leſquelles on ſe précipite aveuglément. Ne flattons point, Ariſte, nôtre pareſſe naturelle. Courage, nôtre Maître commun, qui eſt l'auteur de nôtre foi, nous en donnera quelque intelligence, ſi nous ſçavons l'interroger avec une attention ſérieuſe, & avec le reſpect & la ſoûmiſſion, qui eſt dûë à ſa parole, & à l'autorité infaillible de ſon Egliſe. Commençons donc.

II. Hier, Ariſte, vous demeurâtes d'accord que Dieu connoiſſoit & qu'il vouloit, non parce que nous connoiſſons & que nous voulons, mais parce que connoître & vouloir ſont de véritables perfections. Qu'en penſez-vous maintenant ? Je pretens aujourd'hui conſiderer la Divinité dans ſes voïes, & comme ſortant, pour ainſi dire, hors d'elle-même, comme prenant le deſſein de

de se répandre au dehors dans la production de ses créatures. Ainsi il faut bien s'assurer que Dieu connoît & qu'il veut, puisque sans cela il est impossible de comprendre qu'il puisse rien produire au dehors. Car comment agiroit-il sagement sans connoissance ? Comment formeroit-il l'Univers sans le vouloir? Croiez-vous donc, Ariste, que celui qui se suffit à lui-même, soit capable de former quelque desir ?

ARISTE. Vous m'interrogez de maniere que vous faites toûjours naître en moi de nouveaux doutes. Je voi bien que c'est que vous ne voulez pas me surprendre, ni laisser derriere nous quelque retraite aux préjugez. Hé bien donc, Theodore, je ne doute nullement que Dieu ne connoisse : mais je doute qu'il puisse jamais rien vouloir. Car que pourroit-il vouloir, lui qui se suffit pleinement à lui-même ? Nous voulons nous autres : mais c'est une marque de nôtre indigence. N'aïant pas ce qu'il nous faut, nous le desirons. Mais l'Etre infiniment parfait ne peut rien vouloir, rien desirer puisqu'il voit bien que rien ne lui manque.

THEODORE. Oh, oh, Ariste ! vous

me ſurprenez. *Dieu ne peut rien vouloir.* Mais quoi ! l'Etre infiniment parfait peut-il nous avoir créez malgré lui, ou ſans l'avoir bien voulu ? Nous ſommes, Ariſte : ce fait eſt conſtant.

ARISTE. Oüi, nous ſommes : mais nous ne ſommes point faits. Nôtre nature eſt éternelle. Nous ſommes une émanation néceſſaire de la Divinité. Nous en faiſons partie. L'Etre infiniment parfait c'eſt l'Univers, c'eſt l'aſſemblage de tout ce qui eſt.

THEODORE. Encore !

ARISTE. Ne penſez pas, Theodore, que je ſois aſſez impie & aſſez inſenſé, pour donner dans ces réveries. Mais je ſuis bien-aiſe que vous m'appreniez à les refuter. Car j'ai oüi dire qu'il y a des eſprits aſſez corrompus, pour s'en être laiſſé charmer.

THEODORE. Je ne ſçai, Ariſte, ſi tout ce qu'on dit maintenant de certaines gens eſt bien ſeur, & ſi même ces anciens Philoſophes, qui ont imaginé l'opinion que vous propoſez, l'ont jamais cruë véritable. Car quoiqu'il y ait peu d'extravagances, dont les hommes ne ſoient capables, je croirois volontiers que ceux qui produiſent de ſem-

blables chimeres, n'en ſont gueres perſuadez. Car enfin l'Auteur qui a renouvellé cette impieté, convient que Dieu eſt l'Etre infiniment parfait. Et cela étant, comment auroit-il pû croire que tous les êtres créez ne ſont que des parties, ou des modifications de la Divinité ? Eſt-ce une perfection que d'être injuſte dans ſes parties, malheureux dans ſes modifications, ignorant, inſenſé, impie ? Il y a plus de pecheurs que de gens de bien, plus d'Idolâtres que de Fidéles : quel déſordre, quel combat entre la Divinité & ſes parties! Quel monſtre, Ariſte, quelle épouventable & ridicule chimere ! Un Dieu néceſſairement haï, blaſphemé, mépriſé, ou du moins ignoré par la meilleure partie de ce qu'il eſt ; car combien peu de gens s'aviſent de reconnoître une telle Divinité? Un Dieu néceſſairement ou malheureux, ou inſenſible dans le plus grand nombre de ſes parties, ou de ſes modifications, un Dieu ſe puniſſant, ou ſe vengeant de ſoi-même. En un mot un être infiniment parfait compoſé néanmoins de tous les déſordres de l'Univers. Quelle notion plus remplie de contradictions viſibles ! Aſſuré-

ment s'il y a des gens capables de ſe forger un Dieu ſur une idée ſi monſtreuſe, ou c'eſt qu'ils n'en veulent point avoir, ou bien ce ſont des eſprits nez, pour chercher dans l'idée du cercle toutes les proprietez des triangles. Croiez-moi, Ariſte, jamais homme de bon ſens n'a été bien perſuadé de cette folie, quoi que pluſieurs perſonnes l'aïent ſoûtenuë, comme en étant bien perſuadez. Car l'amour propre eſt ſi bizarre, qu'il peut bien nous donner des motifs d'en faire confidence à nos compagnons de débauche, & de vouloir en paroître bien convaincus. Mais il eſt impoſſible de la croire véritable, pour peu qu'on ſoit capable de raiſonner, & de craindre de ſe tromper. Ceux qui la ſoûtiennent n'en peuvent être intérieurement perſuadez, ſi la corruption de leur cœur ne les a tellement aveuglez, que ce ſeroit perdre le tems que de pretendre les éclairer. Revenons donc, Ariſte.

III. Nous ſommes: ce fait eſt conſtant. Dieu eſt infiniment parfait. Donc nous dépendons de lui. Nous ne ſommes point malgré lui. Nous ne ſommes que parce qu'il veut que nous ſoïons. Mais comment Dieu peut-il vouloir

que nous soïons, lui qui n'a nul besoin de nous. Comment un Etre, à qui rien ne manque, qui se suffit pleinement à lui-même, peut-il vouloir quelque chose? Voilà ce qui fait la difficulté.

ARISTE. Il me semble qu'il est facile de la lever. Car il n'y a qu'à dire que Dieu n'a pas créé le monde pour lui, mais pour nous.

THEODORE. Mais nous, pour qui nous a-t'il créez?

ARISTE. Pour lui-même.

THEODORE. La difficulté revient. Car Dieu n'a nul besoin de nous.

ARISTE. Disons donc, Theodore, que Dieu ne nous a faits que par pure bonté, par pure charité pour nous-mêmes.

THEODORE. Ne disons pas cela, Ariste, du moins sans l'expliquer. Car il me paroît évident que l'Etre infiniment parfait s'aime infiniment, s'aime nécessairement: que sa volonté n'est que l'amour qu'il se porte à lui même, & à ses divines perfections: que le mouvement de son amour ne peut, comme en nous, lui venir d'ailleurs, ni par consequent le porter ailleurs: qu'étant uniquement le principe de son action, il

faut qu'il en ſoit la fin : qu'en Dieu en un mot tout autre amour que l'amour propre ſeroit déreglé, ou contraire à l'ordre immuable qu'il renferme, & qui eſt la loi inviolable des volontez divines. Nous pouvons dire que Dieu nous a faits par pure bonté en ce ſens, qu'il nous a faits ſans avoir beſoin de nous. Mais il nous a faits pour lui. Car Dieu ne peut vouloir que par ſa volonté : & ſa volonté n'eſt que l'amour qu'il ſe porte à lui-même. La raiſon, le motif, la fin de ſes decrets ne peut ſe trouver qu'en lui

ARISTE. Je ſens de la peine à me rendre à vos raiſons, quoiqu'elles me paroiſſent évidentes.

THEOTIME. Ne voïez-vous pas, Ariſte, que c'eſt humaniſer la Divinité, que de chercher hors d'elle le motif & la fin de ſon action ? Mais ſi cette penſée, de faire agir Dieu uniquement par pure bonté pour les hommes, vous charme ſi fort, d'où vient qu'il y aura vingt fois, cent fois plus de réprouvez que d'élûs ?

ARISTE. C'eſt le peché du premier homme.

THEOTIME. Oüi. Mais que Dieu

n'empêchoit-il ce peché ſi funeſte à des créatures, qu'il fait, * & qu'il a faites par pure bonté?

ARISTE. Il a eu ſes raiſons.

THEOTIME. Dieu a donc en lui-même de bonnes raiſons de tout ce qu'il fait, leſquelles ne s'accordent pas toûjours avec une certaine idée de bonté & de charité fort agréable à nôtre amour propre, mais qui eſt contraire à la Loi divine, à cet ordre immuable, qui renferme toutes les bonnes raiſons, que Dieu peut avoir.

ARISTE. Mais, Theotime, puiſque Dieu ſe ſuffit à lui-même, pourquoi prendre le deſſein de créer ce monde?

THEOTIME. Dieu a ſes raiſons, ſa fin, ſon motif, tout cela en lui-même. Car avant ſes decrets que pouvoit-il y avoir, qui le determinât à les former? Comme Dieu ſe ſuffit à lui-même, c'eſt avec une liberté entiere qu'il s'eſt déterminé à créer le monde. Car ſi Dieu avoit beſoin de ſes créatures, comme il s'aime invinciblement, il les produiroit néceſſairement. Oüi, Ariſte, tout ce qu'on peut legitimement conclure de ce que Dieu ſe ſuffit à lui-même, c'eſt que le monde n'eſt pas une émanation

* *Voyez les Converſations Chrétiennes de l'Edition de 1702. page 64. & les ſuivantes.*

néceſſaire de la Divinité : ce que la foi nous enſeigne. Mais de s'imaginer que l'abondance divine puiſſe rendre Dieu impuiſſant, c'eſt aller contre un fait conſtant, & priver le Créateur de la gloire, qu'il tirera éternellement de ſes créatures.

IV. ARISTE. Comment cela, Theotime ? Eſt-ce que Dieu a créé le monde, à cauſe de la gloire, qu'il en devoit retirer ? Si cette gloire a été le motif, qui a déterminé le Créateur, voilà donc quelque choſe d'étranger à Dieu, qui le détermine à agir. D'où vient que Dieu s'eſt privé de cette gloire pendant une éternité ? Mais gloire! Que voulez-vous dire par ce mot ? Aſſurément, Theotime, vous vous engagez-là dans un pas, dont vous aurez de la peine à vous tirer.

THEOTIME. Ce pas eſt difficile. Mais Theodore, qui le franchit heureuſement, ne m'y laiſſera pas engagé.

ARISTE. Quoi, Theodore ! Dieu a fait l'Univers pour ſa gloire. Vous approuvez cette penſée ſi humaine, & ſi indigne de l'Etre infiniment parfait! Prenez, je vous prie, la parole au lieu

de Theotime : expliquez-vous.

THEODORE. C'eſt ici, Ariſte, qu'il faut bien de l'attention & de la vigilance, pour ne pas donner dans l'écüeil que vous ſçavez. Prenez garde que je n'y échoüe.

Lors qu'un Architecte a fait un édifice commode & d'une excellente architecture, il en a une ſecrette complaiſance, parce que ſon ouvrage lui rend témoignage de ſon habileté dans ſon art. Ainſi on peut dire que la beauté de ſon ouvrage lui fait honneur, parce qu'elle porte le caractere des qualitez, dont il ſe glorifie, des qualitez, qu'il eſtime & qu'il aime, & qu'il eſt bien-aiſe de poſſeder. Que s'il arrive de plus, que quelqu'un s'arrête, pour contempler ſon édifice, & pour en admirer la conduite & les proportions, l'Architecte en tire une ſeconde gloire, qui eſt encore principalement fondée ſur l'amour & l'eſtime qu'il a des qualitez qu'il poſſede, & qu'il ſeroit bien-aiſe de poſſeder dans un degré plus éminent. Car s'il croïoit que la qualité d'Architecte fût indigne de lui, s'il mépriſoit cet art, ou cette ſcience, ſon ouvrage ceſſeroit de lui faire honneur : & ceux

qui le loüeroient de l'avoir conſtruit, lui donneroient de la confuſion.

ARISTE. Prenez garde, Theodore : vous allez droit donner dans l'écüeil.

THEODORE. Tout ceci, Ariſte, n'eſt qu'une comparaiſon : ſuivez-moi. Il eſt certain que Dieu s'aime néceſſairement & toutes ſes qualitez. Or il eſt évident qu'il ne peut agir que ſelon ce qu'il eſt. Donc ſon ouvrage portant le caractere des attributs, dont il ſe glorifie, il lui fait honneur. Dieu s'eſtimant & s'aimant invinciblement, il trouve ſa gloire, il a de la complaiſance dans un ouvrage, qui exprime en quelque maniere ſes excellentes qualitez. Voilà donc un des ſens, ſelon lequel Dieu agit pour ſa gloire. Et, comme vous voiez, cette gloire ne lui eſt point étrangere; car elle n'eſt fondée que ſur l'eſtime & l'amour qu'il a pour ſes propres qualitez. Qu'il n'y ait point d'intelligences, qui admirent ſon ouvrage : qu'il n'y ait que des hommes inſenſez, ou ſtupides, qui n'en découvrent point les merveilles : qu'ils le mépriſent au contraire cet ouvrage admirable, qu'ils le blaſphêment, qu'ils le regardent, à cauſe des

monſtres qui s'y trouvent, comme l'effet néceſſaire d'une nature aveugle : qu'ils ſe ſcandaliſent de voir l'innocence opprimée, & l'injuſtice ſur le thrône: Dieu n'en tire pas moins de cette gloire, pour laquelle il agit, de cette gloire, qui a pour principe l'amour & l'eſtime qu'il a de ſes qualitez, de cette gloire, qui le détermine toûjours à agir ſelon ce qu'il eſt, ou d'une maniere, qui porte le caractere de ſes attributs. Ainſi, ſuppoſé que Dieu veüille agir, il ne peut qu'il n'agiſſe pour ſa gloire ſelon ce premier ſens, puiſqu'il ne peut qu'il n'agiſſe ſelon ce qu'il eſt, & par l'amour qu'il ſe porte à lui-même & à ſes divines perfections. Mais comme il ſe ſuffit à lui-même, cette gloire ne peut le déterminer invinciblement à vouloir agir : & je croi même que cette ſeule gloire ne peut être un motif ſuffiſant de le faire agir, s'il ne trouve le ſecret de rendre divin ſon ouvrage, & de le proportionner à ſon action, qui eſt divine. Car enfin l'Univers, quelque grand, quelque parfait qu'il puiſſe être, tant qu'il ſera fini, il ſera indigne de l'action d'un Dieu, dont le prix eſt infini. Dieu ne prendra donc pas le deſſein de le pro-

duire. C'eſt à mon ſens ce qui fait la plus grande difficulté.

V. ARISTE. Pourquoi cela, Theodore ? Il eſt facile de la lever cette difficulté. Faiſons le monde infini. Compoſons-le d'un nombre infini de tourbillons. Car pourquoi s'imaginer un grand Ciel, qui environne tous les autres, & au delà duquel il n'y ait plus rien ?

THEODORE. *Non Ariſte* : laiſſons à la créature le caractere, qui lui convient : ne lui donnons rien, qui approche des attributs divins. Mais tâchons néanmoins de tirer l'Univers de ſon état profane, & de le rendre par quelque choſe de divin digne de la complaiſance divine, digne de l'action d'un Dieu, dont le prix eſt infini.

ARISTE. Comment cela ?

THEODORE. Par l'union d'une perſonne divine.

ARISTE. Ah, Theodore ! vous avez toûjours recours aux véritez de la foi, pour vous tirer d'affaire. Ce n'eſt pas là philoſopher.

THEODORE. Que voulez-vous, Ariſte ? c'eſt que j'y trouve mon compte, & que ſans cela je ne puis trouver le dénoüement de mille & mille diffi-

cultez. Quoi donc eſt-ce que l'Univers, ſanctifié par Jeſus-Chriſt, & ſubſiſtant en lui, pour ainſi dire, n'eſt pas plus divin, plus digne de l'action de Dieu, que tous vos tourbillons infinis ?

ARISTE. Oüi ſans doute. Mais ſi l'homme n'eût point peché, le Verbe ne ſe ſeroit point incarné.

THEODORE. Je ne ſçai, Ariſte. Mais quoique l'homme n'eût point peché, une perſonne divine n'auroit pas laiſſé de s'unir à l'Univers, pour le ſanctifier, pour le tirer de ſon état profane, pour le rendre divin, pour lui donner une dignité infinie, afin que Dieu, qui ne peut agir que pour ſa gloire, en reçût une, qui répondît parfaitement à ſon action. Eſt-ce que le Verbe ne peut s'unir à l'ouvrage de Dieu, ſans s'incarner ? Il s'eſt fait homme : mais ne pouvoit-il pas ſe faire Ange ? Il eſt vrai qu'en ſe faiſant homme, il s'unit en même tems aux deux ſubſtances, eſprit & corps, dont l'Univers eſt compoſé, & que par cette union il ſanctifie toute la nature. C'eſt pour cela que je ne croi point que le peché ait été la ſeule cauſe de l'Incarnation du Fils de Dieu. Mais Dieu a pû faire à l'Ange la grace, qu'il

a faite à l'homme. Au reſte, Dieu a prévû & permis le peché. Cela ſuffit. Car c'eſt une preuve certaine que l'Univers reparé par Jeſus-Chriſt vaut mieux que le même Univers dans ſa premiere conſtruction: autrement Dieu n'auroit jamais laiſſé corrompre ſon ouvrage. C'eſt une marque aſſurée que le principal des deſſeins de Dieu c'eſt l'Incarnation de ſon Fils. Voïons donc, Ariſte, comment Dieu agit pour ſa gloire. Juſtifions cette propoſition, qui vous a paru ſi commune, & peut-être ſi vuide de ſens & ſi inſoûtenable.

VI. Premierement Dieu penſe à un ouvrage, qui par ſon excellence & par ſa beauté exprime des qualitez, qu'il aime invinciblement, & qu'il eſt bien-aiſe de poſſeder. Mais cela néanmoins ne lui ſuffit pas, pour prendre le deſſein de le produire, parce qu'un monde fini, un monde profane n'aïant encore rien de divin, il ne peut avoir de rapport réel avec la Divinité: il ne peut exprimer l'attribut eſſentiel de Dieu, ſon infinité. Ainſi Dieu ne peut y mettre ſa complaiſance, ni par conſequent le créer ſans ſe démentir. Que fait-il cependant? La Religion nous

l'apprend. Il rend divin ſon ouvrage par l'union d'une perſonne divine aux deux ſubſtances, eſprit & corps, dont il le compoſe. Et par là il le releve infiniment, & reçoit de lui, à cauſe principalement de la Divinité qu'il lui communique, cette premiere gloire, qui ſe rapporte avec celle de cet Architecte, qui a conſtruit une maiſon, qui lui fait honneur, parce qu'elle exprime des qualitez, qu'il ſe glorifie de poſſeder : Dieu reçoit, dis-je, cette premiere gloire rehauſſée, pour ainſi dire, d'un éclat infini. Néanmoins Dieu ne tire que de lui-même la gloire, qu'il reçoit de la ſanctification de ſon Egliſe, ou de cette maiſon ſpirituelle, dont nous ſommes les pierres vivantes, ſanctifiées par Jeſus-Chriſt, puiſque le ſujet de ſa gloire n'eſt que le rapport de ſon ouvrage avec les perfections, dont il ſe glorifie.

Cet Architecte reçoit encore une ſeconde gloire des ſpectateurs & des admirateurs de ſon édifice : & c'eſt auſſi dans la vûë de cette eſpece de gloire qu'il s'efforce de le faire le plus magnifique & le plus ſuperbe qu'il peut. C'eſt auſſi principalement dans la vûë du culte, que nôtre Souverain Prêtre devoit

établir en l'honneur de la Divinité, que Dieu s'eſt reſolu de ſe faire un Temple, dans lequel il fut éternellement glorifié. Oüi, Ariſte, viles & mépriſables créatures que nous ſommes, nous rendons par nôtre divin Chef, & nous rendrons éternellement à Dieu des honneurs divins, des honneurs dignes de la Majeſté divine, des honneurs, que Dieu reçoit, & qu'il recevra toûjours avec plaiſir. Nos adorations & nos loüanges ſont en Jeſus-Chriſt des ſacrifices de bonne odeur. Dieu ſe plaît dans ces ſacrifices ſpirituels & divins : & s'il s'eſt repenti d'avoir établi un culte charnel, & même d'avoir fait l'homme : il en a juré par lui-même, jamais il ne ſe repentira de l'avoir reparé, de l'avoir ſanctifié, de nous avoir faits ſes Prêtres ſous nôtre Souverain Pontife le vrai Melchiſedech. Dieu nous regarde en Jeſus-Chriſt comme des Dieux, comme ſes enfans, comme ſes héritiers, & comme les cohéritiers de ſon Fils bien-aimé. Il nous a adoptez en ce cher Fils. C'eſt par lui qu'il nous donne accés auprés de ſa Majeſté Suprême. C'eſt par lui qu'il ſe complaît dans ſon ouvrage. C'eſt par ce ſecret qu'il a trouvé dans ſa ſageſſe qu'il

Hebr. 7. 20. 20. 21. 6. 17.

1. *Pet.* 2. 9.

1. *Joan.* 3. 1. 22. *Rom* 8. 16. 17.

qu'il ſort hors de lui-même, s'il eſt permis de parler ainſi, hors de ſa ſainteté, qui le ſépare infiniment de toutes les créatures : qu'il ſort, dis-je, avec une magnificence, dont il tire une gloire capable de le contenter. L'Homme-Dieu le précede par tout dans ſes voïes, il juſtifie tous ſes deſſeins, il lui fait rendre par ſes créatures des honneurs, dont il doit être content. Jeſus Chriſt ne paroît que dans la plenitude des tems : mais il eſt avant tous les ſiecles dans les deſſeins du Créateur : & lors qu'il naît en Bethléem, c'eſt alors que voilà Dieu glorifié ; c'eſt alors que le voilà ſatisfait de ſon ouvrage. Tous les eſprits bienheureux reconnoiſſent cette vérité, lorſque l'Ange annonce aux Paſteurs la naiſſance du Sauveur. *Gloire à Dieu*, diſent-ils tous d'un commun accord, *paix en terre, Dieu ſe complaît dans les hommes.* *Luc.* II.

Oüi aſſurément l'Incarnation du Verbe eſt le premier & le principal * des deſſeins de Dieu. C'eſt ce qui juſtifie ſa conduite. C'eſt, ſi je ne me trompe, le ſeul dénoüement de mille & mille difficultez, de mille & mille contradictions apparentes.

* *Traité de la Nature & de la Grace. I. Diſcours, & II. & III. Eclairciſſement.*

L'homme, Ariſte, eſt pecheur : il

n'eſt point tel que Dieu l'a fait. Dieu a donc laiſſé corrompre ſon ouvrage. Accordez cela avec ſa ſageſſe & avec ſa puiſſance. Tirez-vous ſeulement de ce méchant pas ſans le ſecours de l'Homme-Dieu, ſans admettre de Mediateur, ſans concevoir que Dieu a eu principalement en vûë l'Incarnation de ſon Fils. Je vous en défie avec tous les principes de la meilleure Philoſophie. Pour moi je vous l'avoüe, je me trouve court à tous momens, lorſque je pretens philoſopher ſans le ſecours de la foi. C'eſt elle qui me conduit & qui me ſoûtient dans mes recherches ſur les véritez qui ont quelque rapport à Dieu, comme ſont celles de la Métaphyſique. Car pour les véritez Mathematiques, celles qui meſurent les grandeurs, les nombres, les tems, les mouvemens, tout ce qui ne differe que par le plus & par le moins; je demeure d'accord que la foi ne ſert de rien pour les découvrir, & que l'experience ſuffit avec la raiſon pour ſe rendre ſçavant dans toutes les parties de la Phyſique.

VII. ARISTE. Je comprens bien, Theodore, ce que vous me dites-là, & je le trouve aſſez conforme à la raiſon.

Je ſens mêmes une ſecrette joïe de voir qu'en ſuivant la foi on s'éleve a l'intelligence des véritez que ſaint Paul nous apprend en pluſieurs endroits de ſes admirables Epîtres. Mais il ſe preſente à mon eſprit deux petites difficultez. La premiere, c'eſt qu'il ſemble que Dieu n'a pas été parfaitement libre dans la production de ſon ouvrage, puiſqu'il en tire une gloire infinie & qui le contente ſi fort. La ſeconde, c'eſt que du moins il ne devoit pas ſe priver une éternité de la ſatisfaction qu'il a de ſe voir ſi divinement honoré par ſes créatures.

THEODORE. Je vous répons, Ariſte, que l'Etre infiniment parfait ſe ſuffit pleinement à lui-même, & qu'ainſi il n'aime invinciblement & néceſſairement que ſa propre ſubſtance, que ſes divines perfections. Cela eſt évident, & ſuffit pour vôtre premiere difficulté. Mais pour la ſeconde, prenez garde que Dieu ne doit jamais rien faire qui démente ſes qualitez, & qu'il doit laiſſer aux créatures eſſentiellement dépendantes toutes les marques de leur dépendances. Or le caractere eſſentiel de la dépendance, c'eſt de n'avoir point

été. Un monde éternel paroît être une émanation néceſſaire de la Divinité. Il faut que Dieu marque qu'il ſe ſuffit tellement à lui-même, qu'il a pû ſe paſſer durant une éternité de ſon ouvrage. Il en tire par Jeſus-Chriſt une gloire qui le contente. Mais il ne la recevroit pas cette gloire, ſi l'Incarnation étoit éternelle, parce que cette Incarnation bleſſeroit ſes attributs, qu'elle doit honorer autant que cela eſt poſſible.

ARISTE. Je vous l'avoüe, Theodore. Il n'y a que l'Etre néceſſaire & indépendant qui doive être éternel. Tout ce qui n'eſt pas Dieu doit porter la marque eſſentielle de ſa dépendance. Cela me paroît évident. Mais Dieu ſans faire le monde éternel, pouvoit le créer plûtôt qu'il n'a fait de mille millions de ſiécles. Pourquoi tant retarder un ouvrage dont il tire tant de gloire?

THEODORE. Il ne l'a point retardé, Ariſte. Le tôt & le tard ſont des proprietez du tems qui n'ont nul rapport à l'éternité. Si le monde avoit été créé mille millions de ſiécles plûtôt qu'il ne l'a été, on pourroit vous faire la même inſtance, & la recommencer ſans ceſſe à l'infini. Ainſi Dieu n'a point créé trop

tard son ouvrage, puisqu'il a fallu qu'une éternité le précedât, & que le tôt & le tard de mille millions de siécles n'avancent & ne reculent point par rapport à l'éternité.

ARISTE. Je ne sçai que vous répondre, Theodore. Je penserai à ce que vous venez de me dire, que Dieu n'agit que pour sa gloire, que pour l'amour qu'il se porte à lui-même: car je conçois que ce principe renferme bien des consequences. Mais, Theotime, qu'en pensez-vous?

VIII. THEOTIME. Ce principe me paroît inconteſtable. Car il est évident que l'Etre infiniment parfait ne peut trouver qu'en lui-même le motif de ses volontez, & les raisons de sa conduite. Mais, je ne sçai, je voudrois bien, ce me semble, que Dieu nous aimât un peu davantage, ou qu'il fît quelque chose uniquement pour l'amour de nous. Car enfin l'Ecriture nous apprend que Dieu nous a tant aimez, qu'il nous a donné son Fils unique. Voilà un grand don, Ariste, & qui semble marquer un amour un peu plus desintereſſé que celui que Theodore lui attribuë.

ARISTE. Hé bien, Theodore,

que dites-vous à cela ?

THEODORE. Que Theotime donne dans l'écüeil, ou plûtôt qu'il ſe ſent dans le courant qui l'y porte ; ſi ce n'eſt peut-être qu'il veut voir dans quelles diſpoſitions vous êtes.

ARISTE. Vous ne répondez pas.

THEODORE. C'eſt que je voudrois bien que vous le fiſſiez-vous-même. Mais puiſque vous voulez vous taire, donnez-vous du moins la peine de bien prendre ma penſée. Je croi, Ariſte, que Dieu nous a tant aimez, qu'il nous a donné ſon Fils, ainſi que le dit l'Ecriture. Mais je croi auſſi ce que m'apprend la même Ecriture, qu'il a tant aimé ſon Fils, qu'il nous a donnez à lui, & toutes les nations de la terre. Enfin, je croi encore, à cauſe de l'Ecriture, que s'il nous a predeſtinez en ſon Fils, & s'il a choiſi ſon Fils pour le premier des prédeſtinez, c'eſt parce qu'il en vouloit faire ſon Pontife, pour recevoir de lui, & de nous par lui, les adorations qui lui ſont dûës. Car voici en deux mots l'ordre des choſes. Tout eſt à nous : nous ſommes à Jeſus-Chriſt: & Jeſus-Chriſt eſt à Dieu. *Omnia veſtra ſunt*, dit ſaint Paul, *ſive præſentia, ſive*

Joan. III. 16. *Pſ.* 2. 8. *Matth.* XXVIII. 18. *Eph.* I.

I. *Cor.* III. 22.

futura : vos autem Christi : Christus autem Dei. C'eſt que Dieu eſt néceſſairement la fin de toutes ſes œuvres.

Concevez diſtinctement, Ariſte, que Dieu aime toutes choſes à proportion qu'elles ſont aimables ; que la loi qu'il ſuit inviolablement n'eſt que l'Ordre immuable, que je vous ai dit pluſieurs fois ne pouvoir conſiſter que dans les rapports néceſſaires des perfections divines. En un mot, concevez que Dieu agit ſelon ce qu'il eſt : & vous comprendrez ſans peine qu'il nous aime ſi fort, qu'il fait pour nous tout ce qu'il peut faire, agiſſant comme il doit agir. Vous comprendrez que Dieu aime les natures qu'il a faites, tant qu'elles ſont telles qu'il les a faites : qu'il les aime, dis-je, ſelon le degré de perfection que renferment leurs archetypes : & qu'il les rendra d'autant plus heureuſes, qu'elles l'auront merité, en ſe conformant à ſa Loi. Vous comprendrez que Dieu d'abord a creé l'homme juſte & ſans aucun défaut; & que s'il l'a fait libre, c'eſt qu'il a voulu le rendre heureux, ſans manquer à ce qu'il ſe doit à lui-même. Vous croirez aiſément que l'homme devenu pecheur, quoique digne de la colere di-

vine, Dieu peut encore l'aimer avec tant de charité & de bonté, que d'envoïer ſon Fils, pour le délivrer de ſes pechez. Vous ne douterez pas que Dieu cherit tellement l'homme ſanctifié par Jeſus-Chriſt, qu'il lui fait part de ſon héritage & d'une éternelle félicité. Mais vous ne comprendrez jamais que Dieu agiſſe uniquement pour ſes créatures, ou par un mouvement de pure bonté, dont le motif ne trouve point ſa raiſon dans les attributs divins. Encore un coup, Ariſte, Dieu peut ne point agir: mais s'il agit, il ne le peut, qu'il ne ſe regle ſur lui-même, ſur la Loi, qu'il trouve dans ſa ſubſtance. Il peut aimer les hommes: mais il ne le peut qu'à cauſe du rapport qu'ils ont avec lui. Il trouve dans la beauté, que renferme l'archetype de ſon ouvrage, un motif de l'éxecuter: mais c'eſt que cette beauté lui fait honneur, parce qu'elle exprime des qualitez, dont il ſe glorifie, & qu'il eſt bien-aiſe de poſſeder. Ainſi l'amour que Dieu nous porte n'eſt point intereſſé en ce ſens, qu'il ait quelque beſoin de nous: mais il l'eſt en ce ſens, qu'il ne nous aime que par l'amour qu'il ſe porte à lui-même & à ſes divines perfections, que

nous

nous exprimons par nôtre nature (c'eſt la premiere gloire, que tous les êtres rendent néceſſairement à leur auteur,) & que nous adorons par des jugemens & des mouvemens, qui lui ſont dûs. C'eſt la ſeconde gloire, que nous donnons à Dieu par nôtre Souverain Prêtre nôtre Seigneur Jeſus-Chriſt.

THEOTIME. Tout cela, Theodore, me paroît ſuffiſamment expliqué. L'Etre infiniment parfait ſe ſuffit pleinement à lui-même : c'eſt un des noms, que Dieu ſe donne dans l'Ecriture. Et cependant il a tout fait pour lui : *Omnia propter ſemetipſum operatus eſt Dominus.* Prov. 16: 4. Il a tout fait en Jeſus-Chriſt, & par Jeſus-Chriſt : *Omnia per ipſum & in ipſo creata ſunt.* Coll. 1: 16. : tout pour la gloire, qu'il retire de ſon Egliſe en Jeſus-Chriſt : *Ipſi gloria in Eccleſiâ & in Chriſto Jeſu in omnes generationes ſæculi ſæculorum.* Eph. 3: 21. Les Epîtres de ſaint Paul ſont toutes remplies de ces véritez. C'eſt là le fondement de nôtre Religion : & vous nous avez fait voir qu'il n'y a rien de plus conforme à la Raiſon, & à la notion la plus éxacte de l'Etre infiniment parfait. Paſſons à quelqu'autre choſe. Quand Ariſte aura bien penſé à tout ceci, j'eſ-

pere qu'il en demeurera convaincu.

ARISTE. J'en ſuis déja bien perſuadé, Theotime : & il ne tient pas à moi que Theodore ne deſcende un peu plus dans le détail qu'il ne fait.

IX. THEODORE. Tâchons, Ariſte, de bien comprendre les principes les plus généraux. Car enſuite tout le reſte va tout ſeul, tout ſe développe à l'eſprit avec ordre, & avec une merveilleuſe clarté. Voïons donc encore dans la notion de l'Etre infiniment parfait, quels peuvent être les deſſeins de Dieu. Je ne pretens pas que nous en puiſſions découvrir le détail : mais peut-être en reconnoîtrons-nous ce qu'il y a de plus général ; & vous verrez dans la ſuite, que le peu que nous en aurons découvert, nous ſera d'un grand uſage. Penſez-vous donc que Dieu veüille faire l'ouvrage le plus beau, le plus parfait qui ſe puiſſe ?

ARISTE. Oüi, ſans doute : car plus ſon ouvrage ſera parfait, plus il exprimera les qualitez & les perfections dont Dieu ſe glorifie. Cela eſt évident par tout ce que vous venez de nous dire.

THEODORE. L'Univers eſt donc le plus parfait que Dieu puiſſe faire?

Mais quoi ! Tant de monſtres, tant de déſordres, ce grand nombre d'impies, tout cela contribuë t'il à la perfection de l'Univers ?

ARISTE. Vous m'embarraſſez, Theodore. Dieu veut faire un ouvrage le plus parfait qui ſe puiſſe. Car plus il ſera parfait, plus il l'honorera. Cela me paroît évident. Mais je conçois bien qu'il ſeroit plus accompli, s'il étoit exempt de mille & mille défauts qui le défigurent. Voilà une contradiction qui m'arrête tout court. Il ſemble que Dieu n'ait pas éxecuté ſon deſſein, ou qu'il n'ait pas pris le deſſein le plus digne de ſes attributs.

THEODORE. C'eſt que vous n'avez pas encore bien compris les principes. Vous n'avez pas aſſez médité la notion de l'Etre infiniment parfait qui les renferme. Vous ne ſçavez pas encore faire agir Dieu ſelon ce qu'il eſt.

THEOTIME. Mais, Ariſte, ne ſeroit-ce point que les déreglemens de la nature, les monſtres, & les impies mêmes ſont comme les ombres d'un tableau qui donnent de la force à l'ouvrage & du relief aux figures ?

ARISTE. Cette penſée a je ne ſçai

quoi qui plaît à l'imagination, mais l'esprit n'en est point content. Car je comprens fort bien que l'Univers seroit plus parfait, s'il n'y avoit rien de déreglé dans aucune des parties qui le composent; & il n'y en a presque point au contraire où il n'y ait quelque défaut.

THEOTIME. C'est donc que Dieu ne veut pas que son ouvrage soit parfait.

ARISTE. Ce n'est point cela non plus. Car Dieu ne peut pas vouloir positivement & directement des irregularitez qui défigurent son ouvrage, & qui n'expriment aucune des perfections qu'il possede, & dont il se glorifie. Cela me paroît évident. Dieu permet le désordre: mais il ne le fait pas, il ne le veut pas.

THEOTIME. *Dieu permet*, je n'entens pas bien ce terme. A qui est-ce que Dieu permet de geler les vignes, & de renverser les moissons qu'il a fait croître? Pourquoi permet-il qu'on mette dans son ouvrage des monstres qu'il ne fait & ne veut point? Quoi donc! est-ce que l'Univers n'est point tel que Dieu l'a voulu?

ARISTE. Non: car l'Univers n'est point tel que Dieu l'a fait.

THEOTIME. Cela peut être véritable à l'égard des déſordres qui s'y ſont gliſſez par le mauvais uſage de la liberté. Car Dieu n'a pas fait les impies: il a permis que les hommes le devinſſent. Je comprens bien cela, quoique je n'en ſçache pas les raiſons. Mais certainement il n'y a que Dieu qui faſſe les monſtres.

ARISTE. Voilà d'étranges créatures que les monſtres : s'ils ne font point d'honneur à celui qui leur donne l'être. Sçavez-vous bien, Theotime, pourquoi Dieu, qui couvre aujourd'hui de fleurs & de fruits toute la campagne, la ravagera demain par la gelée ou par la grêle.

THEOTIME. C'eſt que la campagne ſera plus belle dans ſa ſterilité que dans ſa fécondité, quoique cela ne nous accommode pas. Nous jugeons ſouvent de la beauté des ouvrages de Dieu par l'utilité que nous en recevons, & nous nous trompons.

ARISTE. Encore vaut-il mieux en juger par leur utilité que par leur inutilité. La belle choſe qu'un païs déſolé par la tempête!

THEOTIME. Fort belle. Un païs

habité par des pecheurs doit être dans la déſolation.

ARISTE. Si la tempête épargnoit les terres des gens de bien, vous auriez peut-être raiſon. Encore ſeroit-il plus à propos de refuſer la pluïe au champ d'un brutal, que de faire germer & croître ſon bled pour le moiſſonner par la grêle. Ce ſeroit aſſurément le plus court. *Mais de plus*, c'eſt ſouvent le moins coupable qui eſt le plus maltraité. Que de contradictions apparentes dans la conduite de Dieu ! Theodore m'a déja donné des principes qui diſſipent ces contradictions. Mais je les ai ſi mal compris, que je ne m'en ſouviens plus. *Si vous ne voulez pas*, Theotime, me mettre dans le bon chemin, car je voi bien que vous vous divertiſſez de l'embarras où je me trouve, laiſſez parler Theodore.

THEOTIME. Cela eſt juſte.

X. THEODORE. Vous voïez bien, Ariſte, qu'il ne ſuffit pas d'avoir entrevû des principes : il faut les avoir bien compris, afin qu'ils ſe préſentent à l'eſprit dans le beſoin. Ecoutez donc, puiſque Theotime ne veut pas vous dire ce qu'il ſçait parfaitement bien.

Vous ne vous trompez point de croire que plus un ouvrage eſt parfait, plus il exprime les perfections de l'ouvrier ; & qu'il lui fait d'autant plus d'honneur, que les perfections qu'il exprime plaiſent davantage à celui qui les poſſede, & qu'ainſi Dieu veut faire ſon ouvrage le plus parfait qui ſe puiſſe. Mais vous ne tenez que la moitié du principe : & c'eſt ce qui vous laiſſe dans l'embarras. Dieu veut que ſon ouvrage l'honore: vous le comprenez bien. Mais prenez garde : Dieu ne veut pas que ſes voïes le deshonorent. C'eſt l'autre moitié du principe. Dieu veut que ſa conduite, auſſi-bien que ſon ouvrage, porte le caractere de ſes attributs. Non content que l'Univers l'honore par ſon excellence & ſa beauté, il veut que ſes voïes le glorifient par leur ſimplicité, leur fécondité, leur univerſalité, leur uniformité, par tous les caracteres, qui expriment des qualitez, qu'il ſe glorifie de poſſeder.

Ainſi ne vous imaginez pas que Dieu ait voulu abſolument faire l'ouvrage le plus parfait qui ſe puiſſe, mais ſeulement le plus parfait par rapport aux voïes les plus dignes de lui. Car ce que

Dieu veut uniquement, directement absolument dans ſes deſſeins, c'eſt d'agir toûjours le plus divinement qui ſe puiſſe : c'eſt de faire porter à ſa conduite, auſſi bien qu'à ſon ouvrage, le caractere de ſes attributs : c'eſt d'agir éxactement ſelon ce qu'il eſt, & ſelon tout ce qu'il eſt. Dieu a vû de toute éternité tous les ouvrages poſſibles, & toutes les voïes poſſibles de produire chacun d'eux : & comme il n'agit que pour ſa gloire, que ſelon ce qu'il eſt, il s'eſt déterminé à vouloir l'ouvrage, qui pouvoit être produit & conſervé par des voïes, qui jointes à cet ouvrage, devoient l'honorer davantage que tout autre ouvrage produit par toute autre voïe. Il a formé le deſſein, qui portoit davantage le caractere de ſes attributs, qui exprimoit plus éxactement les qualitez qu'il poſſede, & qu'il ſe glorifie de poſſeder. Embraſſez bien ce principe, mon cher Ariſte, de peur qu'il ne vous échape ; car de tous les principes c'eſt peut-être le plus fécond.

Encore un coup, ne vous imaginez pas que Dieu forme jamais aveuglément de deſſein, je veux dire, ſans l'avoir comparé avec les voïes néceſſaires

pour ſon éxecution, C'eſt ainſi qu'agiſſent les hommes, qui ſe repentent ſouvent de leurs reſolutions, à cauſe des difficultez qu'ils y trouvent. Rien n'eſt difficile à Dieu. Mais prenez garde, tout n'eſt pas également digne de lui. Ses voïes doivent porter le caractere de ſes attributs, auſſi-bien que ſon ouvrage. Il faut donc que Dieu ait égard aux voïes auſſi-bien qu'à l'ouvrage. Il ne ſuffit pas que ſon ouvrage l'honore par ſon excellence : il faut de plus que ſes voïes le glorifient par leur Divinité. Et ſi un monde plus parfait que le nôtre ne pouvoit être créé & conſervé que par des voïes reciproquement moins parfaites, de maniere que l'expreſſion, pour ainſi dire, que ce nouveau monde & ces voïes nouvelles donneroient des qualitez divines, ſeroit moindre que celle du nôtre: je ne crains point de le dire. Dieu eſt trop ſage, il aime trop ſa gloire, il agit trop éxactement ſelon ce qu'il eſt, pour pouvoir le préferer à l'Univers, qu'il a créé. Car Dieu n'eſt indifferent dans ſes deſſeins, que lorſqu'ils ſont également ſages, également divins, également glorieux pour lui, également dignes de ſes attributs, que lorſque le rap-

port, composé de la beauté de l'ouvrage & de la simplicité des voïes, est éxactement égal. Lorsque ce rapport est inégal, quoique Dieu puisse ne rien faire, à cause qu'il se suffit à lui-même, il ne peut choisir & prendre le pire. Il peut ne point agir ; mais il ne peut agir inutilement, ni multiplier ses voïes, sans augmenter à proportion la beauté de son ouvrage. *Sa sagesse* lui défend de prendre de tous les desseins possibles celui qui n'est pas le plus sage. L'amour qu'il se porte à lui-même, ne lui permet pas de choisir celui qui ne l'honore pas le plus.

XI. ARISTE. Je tiens bien, Theodore, vôtre *principe*. Dieu n'agit que selon ce qu'il est, que d'une maniere qui porte le caractere de ses attributs, que pour la gloire qu'il trouve uniquement dans le rapport, que son ouvrage & ses voïes jointes ensemble ont avec les perfections qu'il possede, & qu'il se glorifie de posseder. C'est la grandeur de ce rapport, que Dieu considere dans la formation de ses desseins. Car voilà le principe. Dieu ne peut agir que selon ce qu'il est, ni vouloir absolument & directement que sa gloire. Si les défauts de

l'Univers, que nous habitons, diminuënt ce rapport, la ſimplicité, la fécondité, la ſageſſe des voïes ou des loix que Dieu ſuit, l'augmentent avec avantage. Un monde plus parfait, mais produit par des voïes moins fécondes & moins ſimples, ne porteroit pas tant que le nôtre le caractere des attributs divins. Voilà pourquoi le monde eſt rempli d'impies, de monſtres, de déſordres de toutes façons. Dieu pourroit convertir tous les hommes, empêcher tous les déſordres. Mais il ne doit pas pour cela troubler la ſimplicité & l'uniformité de ſa conduite. Car il doit s'honorer par la ſageſſe de ſes voïes, auſſi bien que par la perfection de ſes créatures. Il ne permet point les monſtres : c'eſt lui qui les fait. Mais il ne les fait, que pour ne rien changer dans ſa conduite, que par reſpect pour la généralité de ſes voïes, que pour ſuivre éxactement les loix naturelles, qu'il a établies, & qu'il n'a pas néanmoins établies, à cauſe des effets monſtrueux, qu'elles devoient produire, mais pour des effets plus dignes de ſa ſageſſe & de ſa bonté. Voilà pourquoi on peut dire qu'il les permet, quoiqu'il n'y ait que lui qui les faſſe. C'eſt

qu'il ne les veut qu'indirectement, qu'à cauſe qu'ils ſont une ſuite naturelle de ſes loix.

THEODORE. Que vous tirez promptement vos conſequences !

ARISTE. C'eſt que le principe eſt clair : c'eſt qu'il eſt fécond.

THEODORE. D'abord, Ariſte, il ſemble que ce principe, à cauſe de ſa généralité, n'ait aucune ſolidité. Mais quand on le ſuit de prés, il frappe tellement & ſi promptement par un détail de véritez étonnantes qu'il découvre, qu'on en eſt charmé. Apprenez delà que les principes les plus généraux ſont les plus féconds. Ils paroiſſent d'abord comme de pures chimeres. C'eſt leur généralité qui en eſt cauſe ; car l'eſprit compte pour rien ce qui ne le touche point. Mais tenez-les bien ces principes, ſi vous pouvez, & ſuivez-les : ils vous feront bien voir du païs en peu de tems.

ARISTE. Je l'éprouve bien, Theodore, lorſque je médite un peu ce que vous me dites : & maintenant mêmes, ſans aucun effort d'eſprit, je voi, ce me ſemble, tout d'une vûë dans vôtre principe l'éclairciſſement de quantité de

difficultez, que j'ai toûjours eües ſur la conduite de Dieu. Je conçois que tous ces effets qui ſe contrediſent, ces ouvrages qui ſe combattent & qui ſe détruiſent, ces déſordres qui défigurent l'Univers, que tout cela ne marque nulle contradiction dans la cauſe qui le gouverne, nul défaut d'intelligence, nulle impuiſſance, mais une prodigieuſe fécondité, & une parfaite uniformité dans les loix de la nature.

THEODORE. Doucement, Ariſte; car nous expliquerons tout cela plus éxactement dans la ſuite.

XII. ARISTE. Je comprens mêmes que la raiſon de la prédeſtination des hommes ſe doit néceſſairement trouver dans vôtre principe. Je croïois que Dieu avoit choiſi de toute éternité tels & tels, préciſément parce qu'il le vouloit ainſi, ſans raiſon de ſon choix, ni de ſa part, ni de la nôtre, & qu'enſuite il avoit conſulté ſa ſageſſe ſur les moïens de les ſanctifier & de les conduire ſeurement au Ciel. Mais je comprens bien que je me trompois. Dieu ne forme point aveuglément ſes deſſeins, ſans les comparer avec les moïens. Il eſt ſage dans la formation de ſes de-

crets, auſſi-bien que dans leur éxecution. Il y a en lui des raiſons de la prédeſtination des élûs. C'eſt que l'Egliſe future, formée par les voïes que Dieu y emploïe, lui fait plus d'honneur que toute autre Egliſe, formée par toute autre voie. Car Dieu ne peut agir que pour ſa gloire, que de la maniere, qui porte le plus le caractere de ſes attributs. Dieu ne nous a point prédeſtinez ni nous, ni mêmes nôtre divin Chef, à cauſe de nos mérites naturels, mais à cauſe des raiſons, que ſa Loi inviolable, l'Ordre immuable, le rapport néceſſaire des perfections, qu'il renferme dans ſa ſubſtance, lui fournit. Il a voulu unir ſon Verbe à telle nature, & prédeſtiner en ſon Fils tels & tels, parce que ſa ſageſſe lui a marqué d'en uſer ainſi envers eux pour ſa propre gloire. Suis-je bien, Theodore, vôtre grand principe?

THEODORE. Fort bien. Mais n'appréhendez-vous point d'entrer trop avant dans la Theologie? Vous voilà au milieu des plus grands myſteres.

ARISTE. Revenons; car il ne m'appartient pas de les pénétrer.

THEOTIME. Vous faites bien, Ariſte, de revenir promptement. Car ſaint Auguſtin le grand Docteur de la grace ne veut pas qu'on cherche des raiſons du choix, que Dieu fait des hommes. La prédeſtination eſt purement gratuite, & la raiſon pourquoi Dieu prend tel, & laiſſe tel, c'eſt qu'il fait miſericorde à qui il lui plaît de la faire.

ARISTE. Quoi, Theodore! eſt-ce que ſaint Auguſtin pretend que Dieu ne conſulte point ſa ſageſſe dans la formation de ſes deſſeins, mais ſeulement pour leur éxecution?

THEODORE. Non, Ariſte. Mais apparemment Theotime explique ſaint Auguſtin ſelon la penſée de certaines gens. Ce ſaint Docteur écrivant contre les héretiques de ſon tems, rejette la méchante raiſon, qu'ils donnoient du choix de Dieu, & de la diſtribution de ſa grace. Mais il a toûjours été prêt de recevoir celles, qui ſont dans l'Analogie de la Foi, & qui ne détruiſent pas la gratuité de la grace Voici en deux mots le raiſonnement de ces héretiques: il eſt bon que vous le ſçachiez, & que vous puiſſiez y répondre. Dieu veut que tous les hommes ſoïent ſauvez, & arrivent à

la connoiſſance de la vérité. Donc ils peuvent tous être ſauvez par leurs forces naturelles. Mais ſi cela n'eſt pas poſſible ſans le ſecours de la grace intérieure, diſoient les plus moderez, voïons un peu à qui Dieu le donnera. Dieu fait choix des uns plûtôt que des autres. Hé bien d'accord : mais du moins que ſon choix ſoit raiſonnable. Or c'eſt une notion commune, que qui prend le pire choiſit mal. Donc ſi Dieu ne donne pas ſa grace également à tous, s'il choiſit, il faut bien qu'il préfere les meilleurs, ou les moins méchans aux plus méchans. Car on ne peut pas douter que le choix, qu'il fait des uns plûtôt que des autres, ne ſoit ſage & raiſonnable. Il n'y a point en lui acception de perſonnes. Il faut donc néceſſairement que la raiſon de ſon choix dans la diſtribution de ſa grace ſe trouve dans le bon uſage, que nous pouvons encore faire de nos forces naturelles. C'eſt à nous à vouloir, à deſirer nôtre guériſon, à croire au Médiateur, à implorer ſa miſericorde, en un mot à commencer, & Dieu viendra au ſecours: nous mériterons par le bon uſage de nôtre libre arbitre que Dieu nous donne ſa grace.

ARISTE.

ARISTE. Ces gens-là raisonnoient juste.

THEODORE. Parfaitement bien, mais sur de fausses idées. Ils ne consultoient pas la notion de l'Etre infiniment parfait. Ils faisoient agir Dieu comme agissent les hommes. Car, prenez garde, pourquoi pensez-vous que Dieu répande les pluïes ?

ARISTE. C'est pour rendre fécondes les terres que nous cultivons.

THEODORE. Il n'y a donc qu'à semer, ou qu'à planter dans un champ, afin qu'il y pleuve. Car puisque Dieu ne fait pas pleuvoir également sur les terres, puisqu'il fait choix, il doit choisir raisonnablement, & faire pleuvoir sur les terres ensemencées plûtôt que sur les autres, plûtôt que sur les sablons & dans la mer. Trouvez par cette comparaison le défaut du raisonnement des ennemis de la grace : mais ne chicanez point, je vous prie.

ARISTE. Je vous entens, Theodore. Qu'on cultive les terres, ou qu'on les laisse en friche, il n'y pleut ni plus, ni moins. C'est qu'il ne pleut ordinairement qu'en consequence des loix générales de la nature, selon lesquelles Dieu

conſerve l'Univers. De même la raiſon de la diſtribution de la grace ne ſe tire point de nos mérites naturels. Dieu ne donne les premieres graces, qu'en conſequence de certaines *loix générales. Car Dieu n'agit pas comme les hommes, comme les cauſes particulieres & les intelligences bornées. La raiſon de ſon choix vient de la ſageſſe de ſes loix, & la ſageſſe de ſes loix du rapport qu'elles ont avec ſes attributs, de leur ſimplicité, de leur fécondité, en un mot de leur Divinité. Le choix que Dieu fait des hommes dans la diſtribution de ſes graces, eſt donc raiſonnable, & parfaitement digne de la ſageſſe de Dieu, quoiqu'il ne ſoit fondé ni ſur la difference des natures, ni ſur l'inégalité des mérites.

* *Voyez le XII. Entret. Nomb. 16. & ſuivans. II. Diſcours du Traité de la Nature & de la Grace. Réponſe à la Diſſert. de M. Arn. ch. 7. 8. 9. 10. 11. &c.*

THEODORE. Vous y voilà, Ariſte. Vous avez renverſé en deux mots l'appui le plus ferme du Pelagianiſme. Un homme, qui arroſeroit des ſablons, ou qui porteroit à la mer les eaux néceſſaires à ſon champ, ne ſeroit pas ſage. C'eſt néanmoins ce que Dieu fait en conſequence de ſes loix : & en cela il agit tres-ſagement, divinement. Cela ſuffit, pour faire taire ces orgüeilleux

héretiques, qui veulent apprendre à Dieu à faire parmi les hommes un choix ſage & raiſonnable.

Hé bien, Theotime, appréhenderez-vous encore qu'Ariſte ne tombe dans le précipice, dont ſaint Auguſtin fait peur, & avec raiſon, à ceux qui cherchent dans leurs mérites naturels la cauſe de leur élection ? Ariſte veut que la diſtribution de la grace ſoit purement gratuite. Soïons en repos pour lui. Plaignons plûtôt certaines gens, que vous connoiſſez, qui pretendent que Dieu choiſit ſes élûs par pure bonté pour eux, ſans ſageſſe & ſans raiſon de ſa part. Car c'eſt une horrible impieté que de croire que Dieu n'eſt pas ſage dans la formation de ſes deſſeins, auſſi-bien que dans leur éxecution. La prédeſtination à la grace eſt gratuite de nôtre part. La grace n'eſt point diſtribuée ſelon nos mérites, ainſi que le ſoûtient ſaint Auguſtin aprés ſaint Paul, & avec toute l'Egliſe: mais elle eſt reglée ſur une loi, dont Dieu ne ſe diſpenſe jamais. Car Dieu a formé le deſſein, qui renferme la prédeſtination de tels & tels, plûtôt que quantité d'autres, parce qu'il n'y a point de deſſein plus ſage que celui-là, plus

digne de ſes attributs. Voilà ce que vos amis ne ſçauroient comprendre.

XIII. THEOTIME. Que voulez-vous, Theodore! c'eſt qu'on donne naturellement dans cet écueil, de juger de Dieu par ſoi-même. Nous aimons tous l'indépendance: ce nous eſt à nous une eſpece de ſervitude, que de nous ſoûmettre à la Raiſon, une eſpece d'impuiſſance de ne pouvoir faire ce qu'elle défend. Ainſi nous craignons de rendre Dieu impuiſſant à force de le faire ſage. Mais Dieu eſt à lui-même ſa ſageſſe. La Raiſon ſouveraine lui eſt coéternelle & conſubſtantielle. Il l'aime néceſſairement; & quoiqu'il ſoit obligé de la ſuivre, il demeure indépendant. Tout ce que Dieu veut eſt ſage & raiſonnable: non que Dieu ſoit au deſſus de la Raiſon, non que ce qu'il veut ſoit juſte préciſément & uniquement parce qu'il le veut; mais parce qu'il ne peut ſe démentir ſoi-même, rien vouloir qui ne ſoit conforme à ſa Loi, à l'Ordre immuable & néceſſaire des perfections divines.

THEODORE. Aſſurément, Theotime, c'eſt tout renverſer que de pretendre que Dieu ſoit au deſſus de la

Raiſon, & qu'il n'ait point d'autre regle dans ſes deſſeins que ſa pure volonté. Ce faux principe répand des ténébres ſi épaiſſes, qu'il confond le bien avec le mal, le vrai avec le faux, & fait de toutes choſes un cahos où l'eſprit ne connoît plus rien. Saint Auguſtin a prouvé invinciblement le peché originel par les déſordres que nous éprouvons en nous. *L'homme ſouffre : donc il n'eſt point innocent.* L'eſprit dépend du corps : donc l'homme eſt corrompu, il n'eſt point tel que Dieu l'a fait. Dieu ne peut ſoûmettre le plus noble au moins noble, car l'Ordre ne le permet pas. Quelles conſequences pour ceux qui ne craignent point de dire, que la volonté de Dieu eſt la ſeule regle de ſes actions ! Ils n'ont qu'à répondre que Dieu l'a ainſi voulu : que c'eſt nôtre amour propre qui nous fait trouver injuſte la douleur que nous ſouffrons : que c'eſt nôtre orgüeil, qui s'offenſe que l'eſprit ſoit ſoûmis au corps : que Dieu aïant voulu ces déſordres pretendus, c'eſt une impieté que d'en appeller à la Raiſon, puiſque la volonté de Dieu ne la reconnoît point pour la regle de ſa conduite. Selon ce

principe, l'Univers eſt parfait, parce que Dieu l'a voulu. Les monſtres ſont des ouvrages auſſi achevez que les autres ſelon les deſſeins de Dieu. Il eſt bon d'avoir les yeux au haut de la tête: mais ils euſſent été auſſi ſagement placez par tout ailleurs, ſi Dieu les y avoit mis. Qu'on renverſe donc le monde, qu'on en faſſe un cahos, il ſera toûjours également admirable, puiſque toute ſa beauté conſiſte dans ſa conformité avec la volonté divine, qui n'eſt point obligée de ſe conformer à l'Ordre. Mais quoi! cette volonté nous eſt inconnuë. Il faut donc que toute la beauté de l'Univers diſparoiſſe à la vûë de ce grand principe, que Dieu eſt ſuperieur à la Raiſon, qui éclaire tous les eſprits, & que ſa volonté toute pure eſt l'unique regle de ſes actions.

ARISTE. Ah, Theodore, que tous vos principes ſont bien liez! Je comprens encore par ce que vous me dites-là, que c'eſt en Dieu & dans une nature immuable que nous voïons la beauté, la vérité, la juſtice, puiſque nous ne craignons point de critiquer ſon ouvrage, d'y remarquer des défauts, & de conclure même de-là qu'il eſt corrompu. Il

faut bien que l'Ordre immuable, que nous voïons en partie, ſoit la Loi de Dieu même, écrite dans ſa ſubſtance en caracteres éternels & divins, puiſque nous ne craignons point de juger de ſa conduite par la connoiſſance, que nous avons de cette Loi. Nous aſſurons hardiment que l'homme n'eſt point tel que Dieu l'a fait, que ſa nature eſt corrompuë, que Dieu n'a pû en le créant aſſujettir l'eſprit au corps. Sommes-nous des impies, ou des téméraires, de juger ainſi de ce que Dieu doit faire, ou ne faire pas ? Nullement. Nous ſerions plûtôt ou des impies, ou des aveugles, ſi nous ſuſpendions ſur cela nôtre jugement. C'eſt, Theodore, que nous ne jugeons point de Dieu par nôtre autorité, mais par l'autorité ſouveraine de la Loi divine.

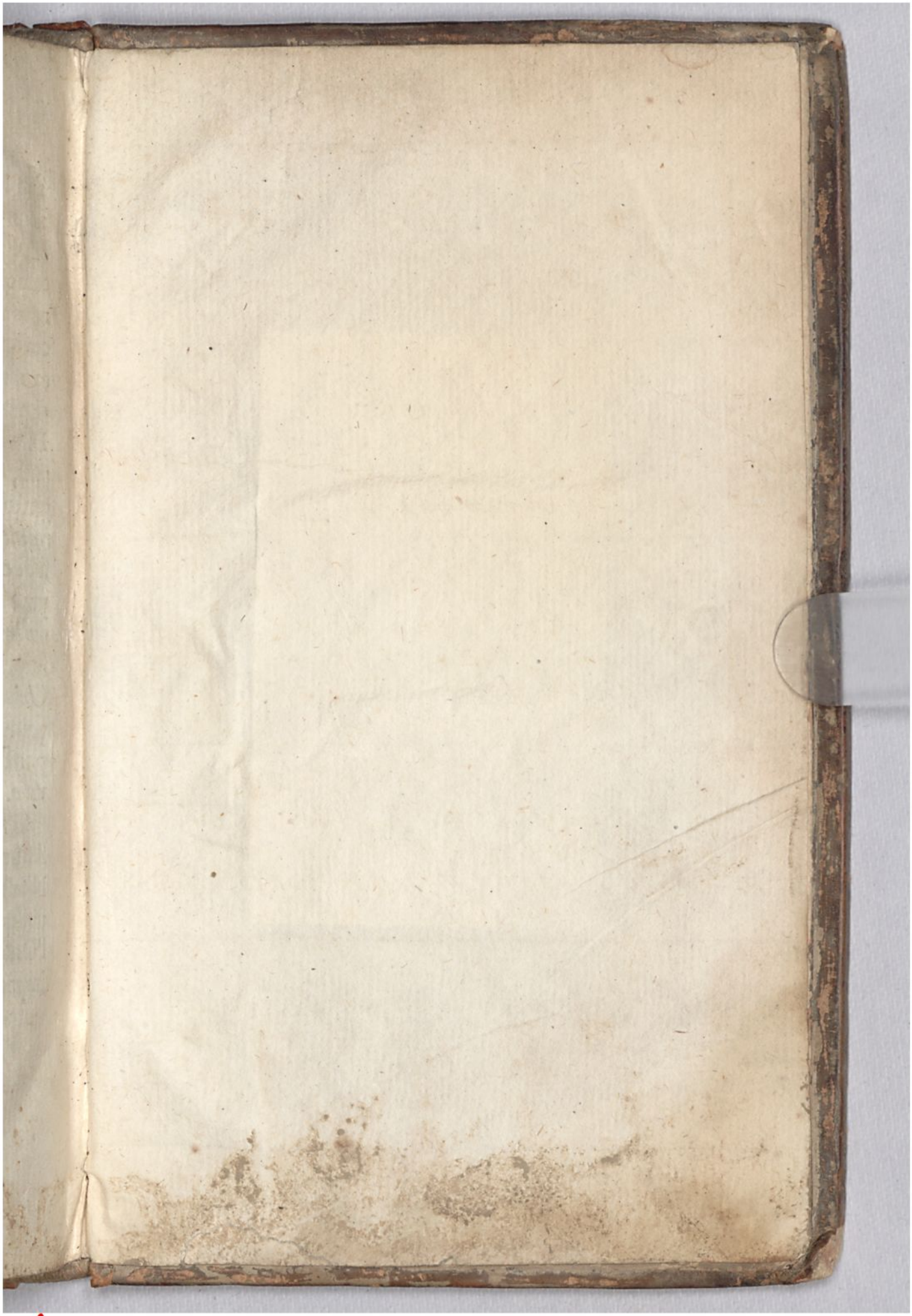
THEODORE. Voilà ; mon cher Ariſte, une réfléxion digne de vous. N'oubliez donc pas d'étudier cette Loi, puiſque c'eſt dans ce Code ſacré de l'Ordre immuable qu'on trouve de ſi importantes déciſions.

FIN.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: ZEN Leibn. Marg. 18:1;Leibn. Marg. 18:1, [448] - -

PUBLIC DOMAIN



GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: ZEN Leibn. Marg. 18:1;Leibn. Marg. 18:1, [449] - -

PUBLIC DOMAIN

GWLB Hannover 35
036 854 62X

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: ZEN Leibn. Marg. 18:1;Leibn. Marg. 18:1, [450] - -

PUBLIC DOMAIN

I. 889

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: ZEN Leibn. Marg. 18:1;Leibn. Marg. 18:1, [451] - -

PUBLIC DOMAIN



GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: ZEN Leibn. Marg. 18:1;Leibn. Marg. 18:1, [452] - -

PUBLIC DOMAIN



r ZEN Leibn. Marg. 18:1;Leibn. Marg. 18:1, [453] - -
PUBLIC DOMAIN